

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN LOISIR, CULTURE ET TOURISME

PAR
MARIE LABROUSSE

PERCEPTION DU LIVRE NUMÉRIQUE
AUPRÈS DES LECTEURS QUÉBÉCOIS DE LIVRES PAPIER

SEPTEMBRE 2020

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

MAITRISE EN LOISIR, CULTURE ET TOURISME (MA.)

Programme offert par l'Université du Québec à Trois-Rivières

PERCEPTION DU LIVRE NUMÉRIQUE
AUPRÈS DES LECTEURS QUÉBÉCOIS DE LIVRES PAPIER

PAR

MARIE LABROUSSE

Marie-Claude Lapointe, directrice de recherche

Université du Québec à Trois-Rivières

Jacques Lemieux, évaluateur

Université Laval

Claude Martin, évaluateur

Université de Montréal

MÉMOIRE DÉPOSÉ le 14 septembre 2020

Sommaire

Le livre numérique occupe à l'heure actuelle une place plutôt marginale, que ce soit d'un point de vue économique ou social. La situation est particulièrement perceptible au Québec, où seuls 12 % de la population déclarait lire régulièrement des livres numériques en 2014 (Ministère de la Culture et des Communications du Québec, 2016), et où les ventes ont considérablement baissé en 2017 et en 2018, selon les données de l'Observatoire de la culture et des communications du Québec. Cet insuccès relatif peut apparaître comme paradoxal, dans la mesure où la lecture de livres papier et un certain nombre de pratiques numériques sont bien répandues au Québec (MCCQ, 2016 ; CEFRIO, 2016 et 2019). Or, alors qu'elles pourraient apporter un éclairage pertinent sur la situation, les études portant sur les publics du livre numérique sont peu répandues, et celles portant sur les non-publics sont plus rares encore. La présente recherche se propose donc d'identifier les raisons pour lesquelles les lecteurs québécois de livres papier ne lisent pas de livres numériques, afin de comprendre pourquoi celui-ci n'a jamais réellement décollé au Québec. Pour cela, une étude qualitative a été menée auprès de Québécois de plus de quinze ans, à la fois lecteurs de livres papier et non-lecteurs de livres numériques. Onze entretiens semi-dirigés ont été effectués selon la méthode décrite par Boutin (1997) et analysés qualitativement d'après la procédure de Blais et Martineau (2006). Les résultats indiquent que les participants accordent une signification profonde au livre papier en tant qu'objet matériel, signification qu'ils ne retrouvent pas avec le livre numérique. Les diverses contraintes logistiques et matérielles associées au livre numérique ont également tendance à les rebuter. Par ailleurs, l'expérience de lecture sur un support

numérique leur semble à la fois moins confortable et moins riche de sens que l'expérience de lecture sur un support papier. Enfin, certains facteurs psychologiques et sociaux entrent en ligne de compte, comme le souci des participants vis-à-vis de l'environnement, leur façon de considérer la technologie de manière générale et le rapport qu'ils entretiennent avec les différents acteurs du livre. Leur réticence vis-à-vis du livre numérique semble s'expliquer par une comparaison directe qu'ils effectuent entre celui-ci et le livre papier, comparaison systématiquement à l'avantage de ce dernier. Elle pourrait découler d'un sentiment d'ambivalence envers l'omniprésence du numérique dans la société et d'un malaise face à des frontières de plus en plus floues entre lecture et numérique.

Table des matières

Sommaire	v
Liste des tableaux	xi
Liste des figures	xiii
Remerciements	xv
Introduction	1
Chapitre 1 : Problématique.....	5
1.1. Contexte économique du livre numérique.....	7
1.1.1. Le marché du livre numérique au Québec	7
1.1.2. Le marché du livre numérique dans le monde	11
1.2. La lecture de livres au Québec	14
1.2.1. La lecture de livres papier au Québec	16
1.2.2. La lecture de livres numériques au Québec	17
1.3. Le numérique au Québec	21
1.3.1. Les pratiques numériques au Québec.....	21
1.3.2. Équipement numérique au Québec	24
1.3.2.1. Comparaison avec le reste du Canada	24
1.3.2.2. Comparaison avec la lecture de livres numériques	26
1.4. Problème spécifique et objectif de recherche	27
Chapitre 2 : Cadre conceptuel	33
2.1. Qu'est-ce qu'un livre?	35
2.1.1. Le livre comme support matériel	36
2.1.2. Le livre comme contenu immatériel	37
2.2. Qu'est-ce qu'un livre numérique?	39
2.2.1. Le livre numérique comme support matériel et immatériel	41
2.2.1.1. Le livre numérique comme support matériel (<i>hardware</i>)	42
2.2.1.2. Le livre numérique comme support immatériel (<i>software</i>).....	44
2.2.2. Le livre numérique comme contenu immatériel	46
2.3. Qu'est-ce qu'un lecteur?.....	48
2.3.1. Le lecteur et la lecture	48
2.3.2. Le non-lecteur	52
Chapitre 3 : Méthode.....	59
3.1. Type de recherche.....	61
3.2. Participants	62
3.2.1. Échantillon théorique	62
3.2.2. Approche des participants	63
3.3. Collecte des données	64

3.3.1. Thèmes abordés.....	64
3.3.2. Déroulement des entretiens	66
3.3.3. Transcriptions et fiches d'entretien	68
3.3.4. Expérience complémentaire : essai d'une liseuse	69
3.3.4.1. Deuxième vague de recrutement	69
3.3.4.2. Configuration de la liseuse	71
3.4. Analyse des entretiens	72
3.4.1. Préparation de l'analyse	72
3.4.2. Déroulement de l'analyse	73
3.5. Précautions éthiques	75
Chapitre 4 : Analyse et interprétation des résultats.....	79
4.1. Pratiques des participants	81
4.1.1. Pratiques de lecture	81
4.1.2. Pratiques numériques	83
4.1.3. Perception initiale du livre numérique	84
4.2. Rapport à l'objet	85
4.2.1. Importance du support de lecture	86
4.2.1.1. Prédominance du support papier	86
4.2.1.2. Aspects sensoriels	87
4.2.2. Variété du papier et uniformisation du numérique.....	88
4.2.3. Bibliothèque	91
4.2.4. Rapport au temps.....	94
4.2.4.1. Livre papier et rapport au passé.....	94
4.2.4.2. Livre numérique et rapport au futur.....	96
4.3. Freins matériels et logistiques	99
4.3.1. Développement et accessibilité de l'offre numérique	99
4.3.2. Critères financiers	103
4.3.3. Circulation du livre.....	106
4.3.4. Fragilité du numérique	111
4.4. Expérience de lecture.....	114
4.4.1. Transposition des fonctionnalités du livre papier au numérique.....	115
4.4.2. Intangibilité et fragmentation du livre numérique.....	117
4.4.2.1. Maniabilité.....	117
4.4.2.2. Repérage spatial.....	120
4.4.2.3. Fragmentation et appropriation.....	122
4.4.3. Confort de lecture et fatigue visuelle	126
4.4.3.1. Lecture numérique	126
4.4.3.2. Particularités de la lecture sur liseuse	128

4.4.4. Différenciation des pratiques de lecture et du numérique.....	130
4.5. Facteurs psychologiques et sociaux.....	133
4.5.1. Habitude et motivation.....	134
4.5.2. Notion de choix.....	136
4.5.3. Critères environnementaux	140
4.5.3.1. Obsolescence programmée	140
4.5.3.2. Impact environnemental comparé	141
4.5.4. Entourage et contexte social.....	144
4.5.5. Acteurs de la chaîne du livre.....	147
4.5.5.1. Acteurs traditionnels.....	147
4.5.5.2. Nouveaux acteurs	149
Conclusion	151
Références	159
Appendice A : Annonce de recrutement des participants	167
Appendice B : Lettre d'information et formulaire de consentement	171
Appendice C : Fiche d'entretien	177
Appendice D : Certificats d'éthique CER-16-224-07.12.....	181

Liste des tableaux

Tableau

1 Variations en valeur et en volume des ventes de livres numériques et du prix des livres numériques entre 2015 et 2019 au Québec	10
2 Comparaison des taux de lecture régulière entre papier et numérique en 2014 au Québec (MCCQ, 2016).....	19
3 Guide d’entretien	66

Liste des figures

Figure

1 Distinction des différents termes utilisés pour désigner les livres papier et numérique	41
---	----

Remerciements

Un immense merci à Marie-Claude Lapointe, ma directrice de recherche, pour m'avoir accompagnée tout au long de ce parcours sinueux de maîtrise, tant sur le plan intellectuel que sur le plan humain et matériel. Merci d'avoir cru en mes capacités et de m'avoir aidée à les mettre en pratique pour mener ce mémoire à son terme. Merci de m'avoir remotivée dans les moments les plus difficiles. Grâce à toi, j'ai réussi à ne pas lâcher malgré tous les obstacles rencontrés au cours de ces six dernières années.

Merci aux personnes sans lesquelles la concrétisation de cette étude n'aurait pas été possible, notamment les professeures Maryse Paquin et Chantal Royer, dont les cours m'ont permis d'esquisser les tout débuts de ce projet. Merci également aux onze personnes qui ont accepté de donner de leur temps pour participer à cette recherche. Votre contribution a été très précieuse pour moi.

Merci aux instigateurs de séances de rédaction collective (y compris virtuelles en temps de pandémie) qui ont rendu moins solitaire cette période particulière : l'organisme Thèsez-vous ; Caroline Vézina et Catherine Lapalme, organisatrices des blitz de rédaction à la bibliothèque de l'UQTR ; et mes camarades marathoniens de cycles supérieurs, Mathilde, Marie-Pier, Carol-Ann, Philippa, Claudine, Véronique et David. Grâce à vous, j'ai pu tenir le rythme et me remettre le pied à l'étrier en période d'essoufflement.

Enfin, merci à mes proches — même sur un autre continent — qui, s'ils n'ont pas contribué directement à ce mémoire, m'ont accordé leur soutien sans faille tout au long de cette période. Un merci tout particulier à mon conjoint Lucas de partager ma vie pas si évidente d'étudiante immigrée et de faire bouillonner mon cerveau sans cesse. Je crois que tu as été à l'origine de quelques « Eurêka ».

Introduction

Le livre numérique représente l'un des enjeux majeurs auxquels le monde du livre est confronté depuis plusieurs années. Son apparition et son développement, liés à l'extension du numérique dans la plupart des domaines de la culture et de la vie quotidienne, ont quelque temps nourri la crainte d'une disparition totale du livre papier, qui serait au bout du compte remplacé par son substitut numérique. À l'heure actuelle, il semble que non seulement cette crainte se soit révélée fausse, mais que le succès relatif du livre numérique soit finalement bien en deçà de ce que l'on aurait pu imaginer à ses débuts, en particulier si l'on compare sa situation à celle d'autres pratiques culturelles numérisées partiellement, telles que l'écoute de musique. Or, les raisons avancées pour expliquer ce phénomène s'attardent principalement sur ses aspects économiques et sur le rôle que jouent les acteurs traditionnels et émergents du monde du livre. La réception du livre numérique auprès de ses publics est parfois documentée, mais la question de ses non-publics apparaît comme un angle mort, alors qu'elle pourrait apporter un éclairage pertinent sur la situation. L'étude des non-publics du livre numérique pourrait permettre de comprendre pourquoi ce dernier ne semble pas les attirer. C'est ce que se propose de faire la présente recherche.

Ce mémoire se compose de quatre chapitres. Le premier chapitre, qui expose la problématique, détaille le contexte économique et social du livre numérique au Québec.

Le deuxième chapitre, qui présente le cadre conceptuel, définit les concepts principaux de l'étude que sont le livre, le livre numérique et le lecteur. Le troisième chapitre décrit la méthode utilisée pour mener cette étude. Enfin, le quatrième chapitre détaille les différents résultats obtenus et les interprète à l'aide de la littérature scientifique.

Chapitre 1 : Problématique

Ce premier chapitre présente la problématique de l'étude. Tout d'abord, il expose le contexte économique dans lequel s'inscrit le livre numérique, en situant notamment le Québec par rapport aux tendances majeures observables dans les pays occidentaux. Ensuite, il passe en revue les pratiques de lecture au Québec, en mettant en relief les différences entre la lecture papier et la lecture numérique. Puis il se penche sur les pratiques numériques et sur l'importance de l'équipement numérique au Québec, tout en comparant également ces données avec la lecture de livres numériques. Enfin, s'appuyant sur ces différents éléments, ce chapitre s'achève par la présentation du problème spécifique de l'étude et par la question de recherche qui en découle.

1.1. Contexte économique du livre numérique

1.1.1. Le marché du livre numérique au Québec

Au Québec, la situation du livre numérique s'inscrit dans un contexte économique et culturel spécifique, déjà perceptible avant que cette question ne commence à prendre de l'ampleur. En 2001, Ménard brosse un portrait détaillé de l'industrie du livre au Québec, dans lequel il rappelle notamment que le marché québécois est bien plus étroit que ne le sont, par exemple, les marchés anglo-américain ou français. Dès cette époque, il soulève déjà les enjeux possibles du livre numérique. Tout d'abord, en abordant la question des librairies virtuelles, de l'impression numérique sur demande, des éditeurs numériques et

de l'autoédition, Ménard s'interroge sur les évolutions futures de la filière du livre et sur la potentielle disparition de certains acteurs du livre, tout en précisant que la plupart de ces questions risquent de demeurer marginales. Ensuite, il examine l'apparition du « livre virtuel » en tant que tel, en soulignant que ce dernier existe déjà depuis plusieurs années, notamment sous la forme d'encyclopédies sur CD-ROM. Pour lui, les avantages de ce genre de format, pour les encyclopédies, sont le prix moins cher, les possibilités d'ajouter des hyperliens, d'effectuer rapidement une recherche interne, ainsi que de télécharger des mises à jour. Toutefois, il reste sceptique quant au développement du livre numérique pour d'autres types d'ouvrages que les encyclopédies :

Le *eBook*, en particulier, lorsqu'on le met en concurrence avec un bon vieux livre de papier, suscite des interrogations sur sa convivialité, sa durabilité (résistance aux chocs, à l'eau, au sable) et sur les éventuels problèmes d'incompatibilités entre formats. À plus long terme, se pose également la question de l'accessibilité des contenus et de leur conservation. (p. 122-123).

Ainsi, dès 2001, Ménard anticipe déjà une partie des obstacles que le livre numérique va rencontrer au cours de son développement ultérieur.

C'est également en 2001 que l'Observatoire de la culture et des communications du Québec (OCCQ) met en place une enquête mensuelle concernant la vente de livres neufs au Québec (Allaire, 2011). Celle-ci permet de constater que les ventes finales de livres neufs, incluant les livres papier et numériques, baissent d'année en année. Le chiffre d'affaires total des différents acteurs du livre (éditeurs, distributeurs, librairies, grandes surfaces et autres points de vente au Québec), qui était de 677,0 millions de dollars canadiens en 2012, a baissé de près de 11 % en 2016 pour arriver à 602,8 millions de

dollars canadiens¹ (Routhier, 2017). Les chiffres se stabilisent ensuite en 2017 avec un chiffre d'affaires de 620,3 millions de CAD, et en 2018 avec 613,8 millions de CAD (Routhier, 2019). Selon les premières estimations, les ventes ont ensuite baissé de 2,9 % en 2019, pour atteindre un total de 596,1 millions de CAD². L'on peut noter que ces données comprennent à la fois les ventes de livres papier et de livres numériques et ne permettent donc pas d'expliquer la baisse des ventes de livres papier par l'augmentation des ventes de livres numériques.

Depuis 2014, l'OCCQ comptabilise également les ventes finales de livres numériques passant par des entreprises québécoises (Marceau, 2015), en valeur et en volume³, ainsi que le prix moyen du livre numérique et les variations de chacun de ces facteurs par rapport à l'année précédente. Ces données sont regroupées dans le Tableau 1. L'on constate une légère hausse des ventes de livres numériques au Québec entre 2014 et 2016, puis une chute drastique en 2017 (-14,7 % en valeur et -15,5 % en volume par rapport à 2016) et en 2018 (-12,6 % en valeur et -14,8 % en volume). La tendance repart toutefois à la hausse en 2019, avec une augmentation de 7,2 % en valeur et de 7 % en volume par rapport à 2018, mais sans rattraper les chiffres absolus de 2017. Il est précisé que rapporter ces chiffres aux ventes finales de livres neufs ne serait pas représentatif, car

¹ L'estimation du chiffre d'affaires en 2016 a été légèrement revue à la hausse depuis lors et est désormais estimée à environ 604,9 millions de dollars (Routhier, 2019).

² Source : Tableau statistique

https://www.bdso.gouv.qc.ca/pls/ken/ken213_afich_tabl.page_tabl?p_iden_tran=REPERXYOYGY04-102703462953Pw.q&p_lang=1&p_id_sectr=294&p_id_raprt=2342#annee=2019&tri_sem=1950840

³ Le marché en valeur du livre numérique représente le chiffre d'affaires, tandis que le marché en volume représente le nombre d'exemplaires vendus.

Tableau 1

Variations en valeur et en volume des ventes de livres numériques et du prix des livres numériques entre 2015 et 2019 au Québec¹

	2015	2016	2017	2018	2019
Nombre d'exemplaires	504 534	520 295	439 828	374 564	400 637
Variation en volume ²	-0,2 %	3,1 %	-15,5 %	-14,8 %	7 %
Valeurs des ventes (CAD)	7 431 371	7 774 445	6 621 342	5 785 331	6 201 527
Variation en valeur ³	3,7 %	4,5 %	-14,7 %	-12,6 %	7,2 %
Prix moyen (CAD)	14,73	14,92	15,05	15,45	15,48
Variation du prix moyen ⁴	3,9 %	1,3 %	0,9 %	2,6 %	0,2 %

la méthodologie utilisée pour les deux enquêtes est différente. Par ailleurs, comme ces données se concentrent sur les entreprises québécoises, elles ne comptabilisent pas les

¹ Source : Tableau statistique

http://www.bdso.gouv.qc.ca/pls/ken/ken213_afich_tabl.page_tabl?p_iden_tran=REPEREGDZDR392110862076087ySeUetp_lang=1etp_m_o=ISQetp_id_sectr=294etp_id_raprt=3408

² Source : Tableau personnalisé

http://www.bdso.gouv.qc.ca/disco_layout_1/viewer?cn=cf_a150etwb=KEN_MA121000H0623_01etws=T_ableauetqp_p_element=9124,9127etqp_p_niv_aff_temps=2etqp_p_id_temps=etqp_p_niv_aff_trtr=2etqp_p_id_trtr=etqp_p_session=525793

³ Source : Tableau personnalisé

http://www.bdso.gouv.qc.ca/disco_layout_1/viewer?cn=cf_a150etwb=KEN_MA121000H0623_01etws=T_ableauetqp_p_element=9125,9128etqp_p_niv_aff_temps=2etqp_p_id_temps=etqp_p_niv_aff_trtr=2etqp_p_id_trtr=etqp_p_session=525795

⁴ Source : Tableau personnalisé

http://www.bdso.gouv.qc.ca/disco_layout_1/viewer?cn=cf_a150etwb=KEN_MA121000H0623_01etws=T_ableauetqp_p_element=9126,9129etqp_p_niv_aff_temps=2etqp_p_id_temps=etqp_p_niv_aff_trtr=2etqp_p_id_trtr=etqp_p_session=525822

ventes effectuées au Québec par *Amazon* et *Apple*, deux acteurs importants sur le marché du livre numérique (Marsolais, 2018). En conséquence, le portrait de la situation reste incomplet.

1.1.2. Le marché du livre numérique dans le monde

À l'échelle mondiale, la situation économique du livre numérique est très hétérogène. Dans les pays occidentaux, il est toutefois possible de repérer deux tendances globales majeures¹.

Dans les pays anglo-saxons (Royaume-Uni, États-Unis, Australie, Canada anglais), la situation du livre numérique se traduit d'abord par une forte hausse puis par un fort déclin après une cassure au milieu des années 2010. Wischenbart (2014) estime que les livres numériques représentent une part de marché en valeur de 13 % du marché du livre aux États-Unis en 2012, et de 11,5 % au Royaume-Uni en 2013. Dans le cas de la littérature générale, ces chiffres atteindraient respectivement 21 % et 25 %. Wischenbart remarque déjà un début de déclin des ventes en 2013 et en 2014. Ce déclin se confirme au cours des années suivantes : au Royaume-Uni, *The Guardian* estimait en mars 2017 que les ventes de livres numériques avaient baissé de 4 % en 2016, alors qu'à l'inverse, les ventes de livres papier avaient augmenté de 7 % durant le même laps de temps². En ce qui

¹ La question se pose différemment pour les pays en voie de développement, où la transition technologique a été plus tardive que dans les pays occidentaux. Ainsi, certaines innovations comme le cellulaire se sont implantées directement, sans prendre la place de technologies antérieures comme l'ordinateur. Le développement du livre numérique suit ces évolutions (Kulesz, 2011).

² Source : <https://www.theguardian.com/books/2017/mar/14/ebook-sales-continue-to-fall-nielsen-survey-uk-book-sales>

concerne les États-Unis, l'*Association of American Publishers* (AAP) estimait en février 2017 que les ventes de livres numériques avaient baissé de 18,7 % entre septembre 2015 et septembre 2016¹. Ainsi, la part de marché en valeur du livre numérique serait passée de 21,7 % à 17,6 % au cours de cette même période. Par ailleurs, le secteur du livre numérique serait le seul à avoir baissé, puisque tous les autres secteurs du livre auraient au contraire légèrement augmenté : celui des livres papier reliés (*hardback*) aurait augmenté de 35,1 % à 36,2 %, celui des livres de poche (*paperback*) de 30,3 % à 32,4 %, et celui des livres audios (*audiobook*) de 4,0 % à 4,8 %.

À l'inverse, les pays européens (Allemagne, Belgique et surtout la France, pour laquelle la tendance est très marquée) se caractérisent par un faible décollage, puis par une progression continue, quoique beaucoup plus légère que dans les pays anglo-saxons. En France, le livre numérique représentait en 2013 une part de marché en valeur de 1,1 %, et jusqu'à 3 % pour la littérature générale, un des plus faibles taux parmi les pays occidentaux (Wischenbart, 2014). Mais si le livre numérique peine à décoller au cours de ces années, l'on remarque toutefois qu'il continue de progresser lentement au cours des années suivantes. Le Syndicat national de l'édition (SNE) indique que le livre numérique représentait 6,5 % du chiffre d'affaires total des éditeurs français en 2015 (Observatoire de l'économie du livre, 2017), et 8,65 % en 2016 (SNE, 2017).

¹ Source : <https://the-digital-reader.com/2017/02/24/aap-trade-sales-ebook-sales-september-2016/>

Selon Guillon et Thierry (2013), en raison de ses particularités, le Canada pourrait se situer au confluent de ces deux tendances occidentales :

En contrepoids de la comparaison France/États-Unis, le cas du Canada serait particulièrement éclairant eu égard notamment à la perméabilité de ses frontières commerciales, linguistiques et culturelles avec ces deux pays et à la vigueur des initiatives marchandes et non marchandes qu'on y observe dans le domaine de l'édition numérique. (p. 222)

Les données relevées par Wischenbart (2014) semblent toutefois indiquer que le Canada suit la même tendance que les pays anglo-saxons. L'observation de Guillon et Thierry semble plutôt s'appliquer spécifiquement au Québec. Or, si l'on analyse les données fournies par l'OCCQ sur la vente de livres numériques au Québec, il est possible de remarquer que jusqu'en 2017, la situation du livre numérique semble similaire à celle de la France, à savoir un faible décollage, puis une augmentation continue, mais toujours légère. À partir de 2017, l'évolution du livre numérique au Québec a plutôt tendance à suivre l'évolution nord-américaine, à savoir une baisse brutale des ventes de livres numériques. La légère remontée observée en 2019 est encore trop faible pour inverser la tendance. Notons qu'il n'est pas possible d'effectuer une comparaison chiffrée, en raison des différences entre les méthodologies utilisées. Toutefois, à la lumière de ces observations, il est possible d'avancer que le livre numérique n'a jamais connu de percée significative au Québec, et que ce dernier se situe en deçà de la plupart des autres pays occidentaux sur cette question, quelle que soit la période observée.

1.2. La lecture de livres au Québec

Les seules données économiques ne permettent pas de tenir compte entièrement de la réalité du livre numérique au Québec. En effet, les chiffres de ventes de livres numériques ne correspondent pas toujours aux chiffres de lecture de livres numériques, notamment parce qu'il est possible de lire des livres numériques qui n'ont pas été préalablement achetés, par exemple en les empruntant dans les bibliothèques (Labbé, 2018), en se procurant des livres libres de droit auprès de distributeurs légaux, en téléchargeant illégalement des livres, ou en les recevant légalement en cadeau. Pour obtenir un portrait plus complet de la situation, il importe donc également de considérer la situation sous l'angle des publics du livre numérique.

Labbé (2018) remarque que dans le domaine du livre numérique, les données sur l'offre numérique, en amont du secteur, sont plutôt bien développées, tandis que les données sur les usages du livre numérique, en aval du secteur, sont plus rares, plus difficiles à trouver et moins détaillées. Labbé explique cette différence par le fait que l'accès aux données concernant l'offre est plus facile que l'accès aux données concernant les usages. Néanmoins, cette asymétrie peut paraître paradoxale, dans la mesure où les fluctuations et le succès ou l'échec du livre numérique dépendent tout particulièrement de sa réception par les publics.

Il est cependant possible de répertorier certaines données concernant la lecture de livres numériques. Aux États-Unis, le *Pew Research Center* de Washington a effectué

plusieurs enquêtes quantitatives sur le sujet. Selon leurs données, 21 % des Américains auraient lu au moins un livre numérique en 2011, et parmi les lecteurs de livres numériques, 88 % liraient également des livres papier (Rainie *et al.*, 2012). Par ailleurs, les lecteurs de livres numériques seraient de plus gros lecteurs que les lecteurs de livres papier, que ce soit en termes de fréquence de lecture ou de nombres de livres lus. En France, l'entreprise de sondages *Ipsos* a effectué en 2014 une enquête pour le compte du magazine *Livre Hebdo*. Selon leurs données, la lecture de livres papier aurait baissé de 74 % en 2011 à 69 % en 2014 (Ipsos, 2014). À l'inverse, la lecture de livres numériques aurait augmenté de 8 % en 2011 à 11 % en 2014. Par ailleurs, neuf lecteurs de livres numériques sur dix liraient également des livres papier, un chiffre comparable à celui avancé par Rainie *et al.*

Les études portant spécifiquement sur la lecture de livres numériques au Québec sont plus rares que celles portant sur les États-Unis ou sur la France, tout particulièrement si l'on met de côté les études économiques. Le plus souvent, il s'agit d'un élément constitutif d'une recherche plus large, portant sur la lecture de livres en général. La lecture de livres numériques est alors examinée en regard de la lecture de livres papier comme une variation concernant une problématique précise : les pratiques de lecture des adolescents (Lebrun, 2004), la littératie (Baillargeon, 2008), l'évolution du rôle des bibliothèques (Baillargeon, dans Le Ray et Lafrance, 2008), ou les modes d'approvisionnement en livres (Labbé, 2018). Par ailleurs, les études portant spécifiquement sur le livre numérique se concentrent plutôt sur les acteurs traditionnels du livre (Poirier, Martet, Desjardins

et al., 2015) ou sur certains acteurs connexes comme le corps enseignant (Hackett et Dallaire, 2016). De même, en dehors des études économiques, les données concernant la non-lecture de livres numériques sont plus rares encore, en particulier au Québec, et sont généralement étudiées comme un point mineur en regard de la lecture de livres numériques (Poirier, Martet, Favretti *et al.*, 2015). La principale source de données concernant la lecture de livres papier et de livres numériques provient de l'Enquête quinquennale du Ministère de la Culture et des Communications du Québec (MCCQ) sur les pratiques culturelles des Québécois. Menée auprès des personnes âgées de quinze ans et plus, celle-ci fournit tous les cinq ans de nouvelles données quantitatives sur la lecture de livres papier au Québec depuis 1979, et depuis 2014 sur la lecture de livres numériques. Elle permet ainsi d'avoir une estimation assez précise de la situation.

1.2.1. La lecture de livres papier au Québec

Selon les dernières données récoltées pour l'Enquête, en 2014, 59 % des Québécois déclaraient lire régulièrement des livres papier (42 % environ une fois par semaine et 17 % une fois par mois), 22 % quelques fois dans l'année, et 20 % jamais¹ (MCCQ, 2016). Par ailleurs, la lecture de livres papier n'est pas répartie de manière homogène au Québec. Il est possible de repérer plusieurs variations en fonction du genre, de l'âge, de la langue parlée à la maison, des niveaux de scolarité et de revenu, et de la taille de la municipalité :

¹ Les chiffres sont arrondis à l'unité dans l'enquête. Pour cette raison, les totaux ne sont pas toujours égaux à 100 %.

- Les publics réguliers du livre papier sont majoritairement féminins. En effet, 67 % de femmes et 49 % d’hommes déclarent lire « régulièrement » des livres papier.
- La lecture de livres papier est plus répandue parmi les générations les plus jeunes (67 % chez les 15-24 ans) et les plus âgées (64 % chez les 65-74 ans et 63 % chez les plus de 75 ans).
- La lecture de livres papier est plus répandue chez les allophones (61 %) et surtout chez les anglophones (69 %) que chez les francophones (57 %).
- Le taux de lecture de livres papier tend à augmenter de manière presque continue avec le niveau de scolarité, passant de 40 % chez les personnes ayant un diplôme de niveau primaire à 67 % chez celles ayant un diplôme universitaire.
- Le même phénomène se remarque avec le niveau de revenu, mais de manière moins flagrante. On observe notamment un pic de lecture régulière à 64 % chez les personnes dont le ménage gagne entre 60 000 et 79 999 CAD par an.
- La taille de la municipalité semble avoir également une influence, mais relativement peu marquée. Le taux de lecture régulière le plus bas se situe à 54 % dans les municipalités de moins de 2000 habitants, tandis que le plus haut se situe à 61 % dans les municipalités de plus de 100 000 habitants.

1.2.2. La lecture de livres numériques au Québec

Selon l’Enquête de 2014, alors que 59 % des Québécois déclaraient lire régulièrement des livres papier, ils n’étaient que 12 % à déclarer lire régulièrement des

livres numériques (8 % au moins une fois par semaine et 4 % au moins une fois par mois), 7 % à déclarer en lire quelquefois dans l'année, et 82 % à ne jamais en lire (MCCQ, 2016).

Si l'on compare ces données à la lecture régulière¹ (papier et numérique) de journaux quotidiens, d'hebdomadaires régionaux, de journaux de quartier ou communautaires, et de revues et de magazines, l'on constate que de manière générale, la lecture numérique est bien moins développée que la lecture papier. Toutefois, les écarts sont plus ou moins marqués, et en dehors des hebdomadaires régionaux et des journaux de quartier ou communautaires, c'est l'écart entre la lecture régulière de livres papier et la lecture régulière de livres numériques qui est le plus important au Québec, comme il est possible de le constater dans le Tableau 2.

L'Enquête met également au jour quelques disparités selon les caractéristiques sociodémographiques et socioprofessionnelles des Québécois :

- On ne constate pas de différence entre les genres en ce qui concerne la lecture de livres numériques (11 % d'hommes et 12 % de femmes), contrairement à la lecture de livres papier, beaucoup plus répandue parmi les femmes. En conséquence, les publics du livre numérique seraient proportionnellement plus masculins que les publics du livre papier.

¹ L'Enquête précise que la lecture régulière de journaux quotidiens correspond à une lecture « au moins une fois par semaine », tandis que la lecture régulière d'hebdomadaires régionaux, de journaux de quartier ou communautaires, de revues et de magazines ainsi que de livres correspond à une lecture « au moins une fois par mois ».

Tableau 2

Comparaison des taux de lecture régulière entre papier et numérique en 2014 au Québec (MCCQ, 2016)

	Papier	Numérique
Journaux quotidiens	57 %	44 %
Hebdomadaires régionaux, journaux de quartier ou communautaires	67 %	14 %
Revue ou magazines	49 %	18 %
Livres	59 %	12 %

- Alors que la lecture de livres papier est plus répandue parmi les générations les plus jeunes et les plus âgées, la lecture de livres numériques quant à elle est légèrement plus importante parmi les lecteurs d'âge moyen. On remarque notamment un pic à 15 % chez les 35 à 44 ans.
- L'écart entre allophones, anglophones et francophones concernant la lecture régulière de livres papier est encore plus marqué pour la lecture régulière de livres numériques. En effet, 19 % des allophones, 23 % des anglophones et seulement 9 % des francophones déclarent lire régulièrement des livres numériques.
- Tout comme la lecture régulière de livres papier, la lecture régulière de livres numériques tend à augmenter fortement avec le niveau de scolarité, passant de 3 % chez les personnes ayant un niveau d'éducation primaire à 16 % chez celles ayant un niveau d'éducation universitaire.

- En ce qui concerne le niveau de revenu, le lien apparaît également, mais moins nettement que pour le niveau de scolarité, comme pour la lecture régulière de livres papier. Par ailleurs, les personnes dont le ménage gagne moins de 20 000 CAD par an se situent dans la moyenne générale des lecteurs réguliers de livres numériques (12 %).
- La lecture régulière de livres numériques tend à être plus forte dans les grandes municipalités que dans les petites, de manière plus marquée que la lecture régulière de livres papier. On compte 7 % de lecteurs réguliers chez les personnes habitant une municipalité de moins de 2000 habitants, contre le double (14 %) dans les municipalités de plus de 100 000 habitants.

Il convient toutefois d'observer que les données concernant les lecteurs de livres papier et celles concernant les livres numériques sont exposées parallèlement, et que le lien entre les deux n'est pas précisé. Il n'est donc pas possible de savoir quelle proportion de lecteurs lisent exclusivement du papier, quelle proportion de lecteurs lisent exclusivement du numérique, s'ils lisent les deux et dans quelles proportions. Cependant, puisque 81 % des Québécois lisent régulièrement ou occasionnellement des livres papier, et que 82 % ne lisent jamais de livres numériques, il est possible d'en déduire que la majorité des Québécois lisent au moins occasionnellement des livres papier, et ne lisent jamais de livres numériques. Mais la relation entre ces deux variables n'est pas considérée en tant que telle par l'Enquête.

1.3. Le numérique au Québec

La lecture de livres numériques a pour particularité d'être à la fois une pratique spécifique de lecture et une pratique numérique. Ainsi, après l'avoir examinée en regard des autres pratiques de lecture, il convient de l'étudier également en regard des pratiques numériques en général, afin de pouvoir compléter le portrait établi précédemment.

1.3.1. Les pratiques numériques au Québec

Le survol des autres pratiques culturelles répertoriées par l'Enquête de 2014 permet de brosser un portrait des pratiques numériques au Québec. Ainsi, 86 % de la population québécoise utilise Internet à des fins personnelles, pour une moyenne de 2 h 15 par jour (2,3 heures). 88 % des Québécois ont accès à une connexion Internet sur un ordinateur ou sur un appareil mobile (MCCQ, 2016). On constate également des disparités parmi la population en ce qui concerne le temps passé sur Internet. En effet, les personnes y consacrant le plus de temps sont les hommes, les générations les plus jeunes, les anglophones et surtout les allophones, les personnes ayant un niveau de scolarité élevé, ainsi que celles vivant dans de grandes municipalités.

L'Enquête estime qu'en 2014, 95 % de la population québécoise écoutait la télévision, pour une moyenne de 17 h 15 par semaine (17,3 heures), dont 2 h 55 sur Internet (2,9 heures). 43 % des Québécois écoutaient la télévision sur Internet, contre 29 % en 2009. On remarque de grandes disparités parmi la population québécoise : l'écoute de la télévision est plus importante chez les femmes, les plus âgés, les

francophones et les personnes ayant un faible niveau de scolarité. Le niveau de revenu et la taille de la municipalité ne semblent pas significatifs. En revanche, les données sont complètement différentes en ce qui concerne l'écoute de la télévision en ligne : celle-ci est plus importante chez les hommes, les plus jeunes, les anglophones et allophones, les personnes ayant un niveau de scolarité élevé, ainsi que celles vivant dans de grandes municipalités. L'écoute de la télévision en ligne concerne donc en grande partie les catégories de population qui passent beaucoup de temps sur Internet, ainsi que celles lisant des livres numériques.

En ce qui concerne la radio, 87 % de la population québécoise en écoutait au moins une heure par semaine en 2014, pour une moyenne hebdomadaire de 11 h 05 (11,1 heures), dont 1,3 heure sur Internet. 20 % de la population écoutait la radio principalement en ligne, contre 70 % principalement sur récepteur traditionnel. À quelques nuances près, on retrouve les mêmes disparités que pour l'écoute de télévision, de manière moins marquée toutefois.

Ainsi, les pratiques numériques semblent relativement bien développées au Québec en ce qui concerne l'utilisation d'Internet. La numérisation de certaines pratiques traditionnelles comme la télévision et la radio reste encore minoritaire, tout comme la numérisation du livre. Mais les pratiques traditionnelles numérisées tendent à augmenter au sein de la population québécoise, au contraire de la lecture de livres numériques qui semble plutôt décroître, comme souligné plus haut.

Par ailleurs, le numérique n'est pas enraciné de manière homogène au Québec, et il existe d'importantes disparités au sein de la population québécoise. Qu'il s'agisse de l'utilisation d'Internet en tant que telle ou de pratiques traditionnelles numérisées (télévision, radio, livre...), les pratiques numériques sont plus développées chez les hommes, les plus jeunes, les anglophones et allophones, les personnes ayant un niveau de scolarité élevé et celles vivant dans de grandes municipalités. À l'inverse, les femmes, les plus âgés, les francophones, les personnes ayant un faible niveau de scolarité et celles vivant dans de petites municipalités sont moins touchés par le numérique. Les écarts sont plus ou moins marqués (par exemple, l'écart entre hommes et femmes est moins grand que l'écart entre les générations). Néanmoins, il est possible de remarquer que les pratiques numériques, quelles qu'elles soient, semblent concerner principalement les mêmes catégories de la population québécoise, alors que les pratiques traditionnelles correspondantes sont plus hétérogènes, voire concernent essentiellement des catégories faiblement touchées par le numérique, comme c'est le cas pour la télévision.

La lecture numérique se situe dans cette tendance hétérogène, mais de manière bien moins tranchée que la télévision. Les différences entre lecteurs de papier et lecteurs de numérique sont plus ou moins significatives selon les variables prises en compte. À quelques nuances près, les lecteurs numériques réguliers de livres, mais également ceux de quotidiens et de sites de nouvelles, ainsi que d'hebdomadaires régionaux, de journaux communautaires et de journaux de quartiers, de revues et de magazines, semblent principalement appartenir aux populations les plus numérisées. En ce qui concerne le livre

numérique spécifiquement, la seule exception notable concerne la tranche d'âge, puisque la plus forte proportion de lecteurs de livres numériques se trouve chez les 35 à 44 ans, et non chez les populations les plus jeunes (MCCQ, 2016).

1.3.2. Équipement numérique au Québec

Le taux d'équipement numérique des Québécois permet également de saisir à quel point le numérique pourrait être ancré parmi la population. À cet égard, une étude du Centre facilitant la recherche et l'innovation dans les organisations (CEFRIO), parue en 2016, permet de connaître le taux d'équipement électronique des Québécois (ordinateurs personnels portables ou de bureau, téléphones intelligents et tablettes numériques). Selon cette étude, en 2016, 81 % de la population québécoise majeure possédait un ordinateur personnel (portable ou de bureau), 58 % un téléphone intelligent, et 51 % une tablette numérique. Notons que cette étude ne permet pas de connaître le taux d'équipement des liseuses. Alors qu'ils augmentaient depuis 2013, ces chiffres stagnent depuis 2015, sauf en ce qui concerne les téléphones intelligents, dont le taux de possession a atteint 77 % en 2019 après une augmentation continue (CEFRIO, 2019). La possession d'un ou plusieurs de ces appareils est plus importante parmi les générations les plus jeunes, avec le plus haut niveau scolaire et avec les plus hauts revenus, ce qui correspond aux données du MCCQ concernant les pratiques numériques.

1.3.2.1. Comparaison avec le reste du Canada. À l'échelle du Canada, Statistique Canada estime qu'en 2016, 71 % des Canadiens possédaient un ordinateur portable, 50 %

un ordinateur de bureau, 76 % un téléphone intelligent (94 % parmi les 15-34 ans, 69 % parmi les 55-64 ans, et 18 % parmi les 75 ans et plus), et 54 % une tablette ou une liseuse¹ numérique (Statistique Canada, 2017). S'il est difficile d'effectuer une comparaison en ce qui concerne les ordinateurs, car les données de Statistique Canada concernent uniquement les ordinateurs portables, il est toutefois possible d'avancer qu'en 2016, la possession de tablettes est légèrement plus haute au Canada (54 %) qu'au Québec (51 %). L'écart est beaucoup plus marqué en ce qui concerne les téléphones intelligents (76 % au Canada, 58 % au Québec). Néanmoins, en 2019, au Québec, le taux de possession d'une tablette atteint 55 % et le taux de possession d'un téléphone intelligent 77 %. En l'absence de données plus récentes pour le Canada, cela laisse penser que l'écart s'est résorbé pour ces deux types d'appareils. Dans les deux cas, l'âge est un facteur déterminant, car les générations les plus jeunes sont beaucoup plus équipées numériquement que les générations les plus âgées.

Ainsi, même si les Québécois sont en moyenne moins équipés électroniquement que le reste du Canada, le taux de possession des ordinateurs, tablettes et téléphones cellulaires intelligents est relativement important. Au contraire, le taux de possession des liseuses reste marginal et n'est d'ailleurs plus comptabilisé par le CEFRIO depuis 2015, au contraire d'autres appareils électroniques. Le marché des liseuses est d'ailleurs peu développé au Québec et se concentre autour des deux marques *Kobo* et *Kindle*². En outre,

¹ Contrairement aux autres appareils électroniques tels que l'ordinateur, la tablette tactile ou le téléphone intelligent, qui sont polyvalents, la liseuse est utilisée spécifiquement pour lire des livres numériques.

² Source : <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/754094/liseuse-tablette-lecture-expert-choix-protégez-vous>

seule une minorité de Québécois se sert de leurs différents appareils électroniques afin de lire des livres numériques, et les utilise plutôt à d'autres fins (CEFRIQ, 2016).

1.3.2.2. Comparaison avec la lecture de livres numériques. Une autre étude du CEFRIQ parue plus tôt, en décembre 2015, indique que parmi les détenteurs d'un appareil mobile, 26 % s'en servaient en 2015 pour télécharger des livres, un chiffre en augmentation depuis 2014 (20 %) et 2013 (19 %). Ils étaient 27 % à le faire depuis un téléphone intelligent, et 32 % depuis une tablette numérique.

Cette même étude de 2015 est la dernière du CEFRIQ à indiquer des données pour les liseuses au Québec. On estime que 9 % des adultes québécois possédaient une liseuse en 2015, des chiffres en légère augmentation (8 % en 2014, 5 % en 2013), mais bien moins importants que la possession d'ordinateurs, de cellulaires ou de tablettes numériques. L'étude indique par ailleurs que 3 % des adultes québécois comptaient se procurer une liseuse numérique au cours de l'année 2016. Par comparaison, 15 % comptaient se procurer un téléphone intelligent et 11 % une tablette numérique.

Le CEFRIQ remarque également qu'en 2015, la possession d'une liseuse est plus fréquente dans les groupes de 35 à 64 ans, avec un pic entre 45 et 54 ans (12,8 %), alors qu'elle est moins répandue chez les plus jeunes (8,6 % chez les 18-24 ans) et les plus âgés (3,7 % chez les plus de 75 ans). Sa fréquence augmente également avec le niveau de scolarité et avec le niveau de revenu (sauf chez les plus hauts revenus, où elle rencontre

une baisse). En outre, elle est plus répandue dans la région de Montréal, ainsi que dans les milieux anglophones (13,6 %, contre 7,7 % chez les francophones). Ces fluctuations se remarquent également sur les intentions d'achat au cours de l'année 2016. Ces chiffres peuvent être recoupés avec les données de l'Enquête quinquennale du MCCQ concernant les pratiques de lecture régulière de livres numériques des Québécois, puisque l'on constate également une plus grande proportion des lecteurs d'âge moyen (35 à 44 ans), des anglophones, des personnes ayant un haut niveau de scolarité et habitant dans de grandes municipalités.

1.4. Problème spécifique et objectif de recherche

Ces observations permettent d'établir un panorama général de la situation du livre numérique au Québec, d'abord d'un point de vue économique, puis d'un point de vue social, en comparant les pratiques de lecture de livres numériques aux pratiques de lecture de livres papier, puis aux pratiques numériques des Québécois.

D'après l'examen de la situation générale du livre numérique, celui-ci semble bien moins populaire au Québec que dans le reste de l'Amérique du Nord. Le MCCQ (2016) évalue à 12 % la proportion de Québécois lisant régulièrement des livres numériques en 2014, avec des disparités plus ou moins fortes selon certaines caractéristiques sociodémographiques ou socioprofessionnelles. On constate toutefois que la grande majorité des Québécois (82 %) ne lisent jamais de livres numériques, tandis qu'ils ne sont que 20 % à ne jamais lire de livres papier. Il est possible d'en conclure que la majorité des

Québécois sont à la fois lecteurs (au moins occasionnels) de livres papier, et également non-lecteurs de livres numériques.

Au Québec, la dernière Enquête quinquennale du MCCQ sur les pratiques culturelles, effectuée en 2014, permet de relever d'importantes disparités entre la lecture de livres numériques et la lecture de livres papier, ainsi qu'entre la lecture de livres numériques et l'utilisation d'Internet à des fins de loisir. En effet, l'on constate que la lecture de livres numériques est plutôt marginale au Québec, au contraire de la lecture de livres papier, plutôt bien développée, et d'une utilisation d'Internet également bien développée (MCCQ, 2016). En outre, d'autres données fournies par l'OCCQ et par le CEFRIO (2015 ; 2016 ; 2019) indiquent que la lecture de livres numériques n'a jamais réellement décollé au Québec et tend d'ailleurs à décroître en regard d'autres pratiques numériques plus répandues parmi la population. On constate donc un paradoxe, puisque la lecture de livres numériques se présente comme une pratique peu répandue, et en même temps au carrefour de deux autres types de pratiques plutôt bien développées au Québec : les pratiques de lecture et l'utilisation du numérique à des fins de loisir.

Toujours selon l'Enquête, la lecture de livres numériques concerne principalement les catégories de population les plus fortement numérisées (MCCQ, 2016). En effet, les différentes pratiques numériques semblent plus homogènes parmi la population québécoise que les pratiques culturelles traditionnelles. En revanche, comme les profils des lecteurs de papier et de numérique sont assez différenciés, il est plus difficile d'établir

une relation directe entre la lecture de livres papier et la lecture (ou la non-lecture) de livres numériques.

À la lumière de la littérature scientifique, il apparaît que le livre numérique est principalement étudié sous un angle économique (chiffres de vente, viabilité économique) et beaucoup moins sous un angle social. Son impact économique sur les différents acteurs de la chaîne du livre est largement étudié, de même que les évolutions que connaissent ces acteurs, qu'il s'agisse des auteurs, des éditeurs, des libraires, des diffuseurs-distributeurs, des bibliothèques ou des nouveaux acteurs apparus dans la filière (Ménard, 2001 ; Baillargeon, dans Le Ray et Lafrance, 2008 ; Poirier, Martet, Desjardins *et al.*, 2015). La problématique du livre numérique est très présente chez les acteurs du livre, qui cherchent à amorcer, à consolider, ou au contraire, à éviter le virage numérique. En revanche, la réception du livre numérique par les publics est abordée moins fréquemment que son impact économique (Labbé, 2018), alors que la question est pourtant cruciale pour les acteurs du livre.

Bien qu'ils soient moins nombreux que les études économiques, certains travaux s'intéressent toutefois à la réception du livre numérique par ses publics. Les États-Unis et la France notamment se sont penchés sur la perception du livre numérique par les lecteurs de ce dernier (Rainie *et al.*, 2012 ; IFOP, 2014 ; Ipsos, 2014). Au Québec, lorsque la problématique des publics du livre numérique est abordée dans la littérature, c'est plutôt par comparaison avec la lecture de livres papier, ou en regard d'une problématique

spécifique plus précise (Lebrun, 2004 ; Baillargeon, 2008 ; Baillargeon, dans Le Ray et Lafrance, 2008 ; Labbé, 2018).

La non-lecture de livres numériques est plus rarement étudiée encore que la lecture de livres numériques. On remarque en effet que les études portant sur la perception du livre numérique, que ce soit au Québec, aux États-Unis ou en France, portent principalement sur les lecteurs de livres numériques, et non pas sur les non-lecteurs (Rainie *et al.*, 2012 ; IFOP, 2014 ; Ipsos, 2014 ; MCCQ, 2016). Dans le cas où l'étude prend en compte les perceptions des non-lecteurs, il s'agit d'un aspect secondaire de l'étude, qui vise à compléter le portrait de la perception par les lecteurs (Poirier, Martet, Favretti *et al.*, 2015). Il n'existe, à ce jour, pas d'étude portant spécifiquement sur les non-lecteurs de livres numériques (mais qui seraient également lecteurs de livres papier), alors même qu'il s'agit de la majorité de la population québécoise.

Ainsi, il est possible de constater, tout d'abord, que le livre numérique est relativement peu répandu au Québec, comparativement aux pays occidentaux, quelle que soit la période examinée, et quelles que soient les tendances dominantes (forte progression puis déclin comme aux États-Unis, ou faible progression continue comme en France). Pourtant, la lecture de livres papier et l'utilisation du numérique sont plutôt bien établis au Québec, bien que ne touchant pas les mêmes milieux. Or, les études portant sur les publics du livre numérique sont plus rares que les études portant sur son évolution économique et son impact sur les acteurs du livre, qu'ils soient directs ou connexes. Quant

aux études portant sur les non-publics du livre numérique, elles sont plus rares encore, et constituent généralement un aspect secondaire d'une étude plus large portant sur les publics du livre numérique. La question spécifique des non-publics du livre numérique n'est pas abordée en tant que telle. Or, la majorité des Québécois sont à la fois lecteurs de livres papier et non-lecteurs de livres numériques, et les raisons pour lesquelles ils lisent l'un et non l'autre pourraient expliquer en partie pourquoi le livre numérique n'a jamais réellement percé au Québec. Il semble donc pertinent de mener une étude portant spécifiquement sur le sujet, et visant cette population.

Le but de ce travail est donc de comprendre pourquoi le livre numérique n'a jamais vraiment décollé au Québec. Pour cela, nous cherchons à identifier les raisons pour lesquelles les lecteurs de livres papier ne lisent pas de livres numériques, donc à définir la relation entre ces deux caractéristiques. Nous menons donc une étude qualitative auprès de cette catégorie de population, les Québécois à la fois lecteurs de livres papier et non-lecteurs de livres numériques.

Chapitre 2 : Cadre conceptuel

Ce deuxième chapitre présente le cadre conceptuel de l'étude. Tout d'abord, il analyse la définition du livre et de ses deux composantes principales, le support et le contenu. Ensuite, il étudie la définition du livre numérique, en examinant notamment la façon dont celle-ci diffère de la définition précédente. Enfin, il examine les définitions de lecteur et de non-lecteur, afin de mieux comprendre le public ciblé par l'étude.

2.1. Qu'est-ce qu'un livre?

Les différentes définitions du livre présentent ce dernier comme la synthèse entre un support matériel, généralement papier, et une œuvre immatérielle. Cette distinction apparaît dans la définition du livre donnée par l'Office québécois de la langue française (OQLF, 2005) : « Assemblage de feuillets qui a été relié et muni d'une couverture, et qui constitue le support d'une œuvre » (n. p.). Le Centre national de ressources textuelles et lexicales (CNRTL, 2012c) définit le livre de manière similaire : « Assemblage de feuilles en nombre plus ou moins élevé, portant des signes destinés à être lus » (n. p.). Le CNRTL présente ensuite deux sous-définitions du livre. La première est centrée sur le support : « Ouvrage imprimé, relié ou broché, non périodique, comportant un assez grand nombre de pages » (n. p.). La deuxième est centrée sur le contenu : « Ouvrage en vers ou en prose, d'une certaine étendue » (n. p.). Dans chacune de ces définitions, le support et le contenu sont présentés comme indissociables l'un de l'autre.

2.1.1. Le livre comme support matériel

Les définitions du livre ont pour point commun d'accorder une grande importance au support matériel, plus qu'au contenu immatériel. L'OQLF (2005) indique en effet que la définition du livre s'applique d'abord à l'objet physique avant de s'appliquer à l'œuvre : « Telle que définie, la présente notion recouvre le sens le plus général du terme *livre*, soit son aspect physique » (n. p.).

Les définitions de l'OQLF et du CNRTL détaillent toutes deux les spécificités que doit remplir un livre pour être considéré comme tel, au sens physique du terme :

Un livre peut servir de support à toute œuvre susceptible d'être reproduite par un procédé d'impression quelconque. C'est le cas, entre autres, des œuvres littéraires, picturales ou photographiques. Il peut par ailleurs être constitué de toute matière susceptible d'être imprimée et reliée ; il existe, par exemple, des livres faits de carton, de tissu ou de plastique. (OQLF, 2005, n. p.).

Le CNRTL (2012c) adopte de son côté une approche historique et détaille les différentes formes du livre à travers le temps. Avant d'avoir la forme d'un cahier constitué de pages que l'on tourne une à une (format *codex*), le livre pouvait prendre la forme d'un rouleau de papyrus, puis de parchemin, que l'on déroulait et réenroulait au fil de la lecture (forme *volumen*). Si cette précision peut paraître anecdotique, elle permet néanmoins de rappeler que le support du livre a déjà évolué à travers les âges, et qu'il n'est donc pas immuable ni définitif.

Certaines définitions juridiques ou techniques donnent toutefois des limitations à cette définition de livre en tant que support matériel de lecture. L'une des principales

limitations est que le livre doit être publié de façon non périodique (OQLF, 2005). La deuxième est qu'il doit comporter un nombre minimal de pages, qui varie selon le contexte ou selon le type du livre. Au Québec, la Loi sur le développement des entreprises québécoises dans le domaine du livre, établie en 1981, reconnaît comme livres les ouvrages qui comptent plus de 48 pages, « assemblées par quelque procédé que ce soit » (MCCQ, 1981, p. 2). Les ouvrages de poésie doivent comporter au moins 32 pages, et les ouvrages pour enfants ainsi que les bandes dessinées au moins 16 pages. Dans tous les cas, les ouvrages ne doivent pas être des publications périodiques. Par ailleurs, il est précisé explicitement que cette définition exclut les manuels scolaires, et ce, afin qu'ils ne soient pas soumis à la même loi que les livres en général. La distinction est donc purement juridique. Cette situation n'est toutefois valable qu'au Québec et peut varier dans le monde.

2.1.2. Le livre comme contenu immatériel

La notion de contenu immatériel est mise au second plan des définitions du livre, et est considérée de manière plus abstraite et moins détaillée que la notion de support matériel. Pour l'OQLF (2005), la définition de « livre » s'applique d'abord à l'objet physique, avant de s'appliquer par la suite au contenu renfermé par l'objet : « Dans la langue courante, le terme livre est également employé, par métonymie, pour désigner le texte contenu dans un livre » (n. p.). Cette notion de contenu immatériel reste néanmoins présente en filigrane dans la définition principale de l'OQLF à travers le terme d'« œuvre ».

Les définitions s'entendent sur le fait qu'un livre doit comporter une œuvre pour pouvoir être considéré comme tel, mais la définition même d'une « œuvre » reste sujette à débat. L'OQLF (2004) reste large : « Création qui résulte d'une activité intellectuelle et qui est transmise par écrit » (n. p.). L'Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture (UNESCO, 1964) indique pour sa part quelques limitations en ce qui concerne le contenu d'un livre. En effet, elle ne considère pas comme des livres les publications à visée publicitaire (catalogues, brochures techniques), les ouvrages éphémères (annuaires, programmes d'activités, almanachs), ainsi que les ouvrages où le texte n'est pas le contenu principal (partitions musicales, productions cartographiques). Sur le plan juridique, le livre se distingue du droit de reproduction qui lui est associé, car l'achat d'un livre ne donne pas l'autorisation de le reproduire pour le vendre.

Une œuvre littéraire est identifiée par un numéro international nommé *International Standard Book Number* (ISBN). Ce numéro, destiné à simplifier la gestion chez les acteurs du livre (éditeur, libraire, bibliothécaire, etc.), est attribué à chaque œuvre publiée par un éditeur depuis 1965 (Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2008). Ainsi, chaque œuvre est associée à un numéro ISBN unique. C'est également ce numéro qui permet de différencier une publication ponctuelle d'une publication en série, ces dernières recevant pour leur part un numéro nommé *International Standard Serial Number* (ISSN). L'OQLF (2005) précise d'ailleurs que les livres publiés en série peuvent posséder à la fois un numéro ISBN et un numéro ISSN.

2.2. Qu'est-ce qu'un livre numérique?

Comme le livre papier, le livre numérique apparaît comme la synthèse entre un support et un contenu. L'OQLF (2010) le définit de cette manière : « Livre disponible en version numérique, sous forme de fichier, qui peut être téléchargé, stocké et lu sur tout appareil électronique qui en permet l'affichage et la lecture sur écran » (n. p.). Or, si le contenu reste similaire en version papier et en version numérique, le support du livre numérique, pour sa part, diffère radicalement du support papier. Il prend de nouvelles formes assez diverses, au point d'être lui-même dissocié en une composante matérielle et une composante immatérielle. Cette différence entraîne trois principales conséquences, qui invitent à repenser la définition du livre numérique par rapport au livre papier. Tout d'abord, contrairement au livre papier, la division du livre numérique entre une composante matérielle et une composante immatérielle se différencie de la division entre support et contenu. Ensuite, l'aspect matériel et l'aspect immatériel du livre numérique ne sont plus interdépendants l'un de l'autre. Enfin, du fait de cet éclatement, le support numérique n'est plus considéré comme la principale caractéristique pour définir un livre comme tel : c'est le contenu qui passe désormais au premier plan par rapport au support.

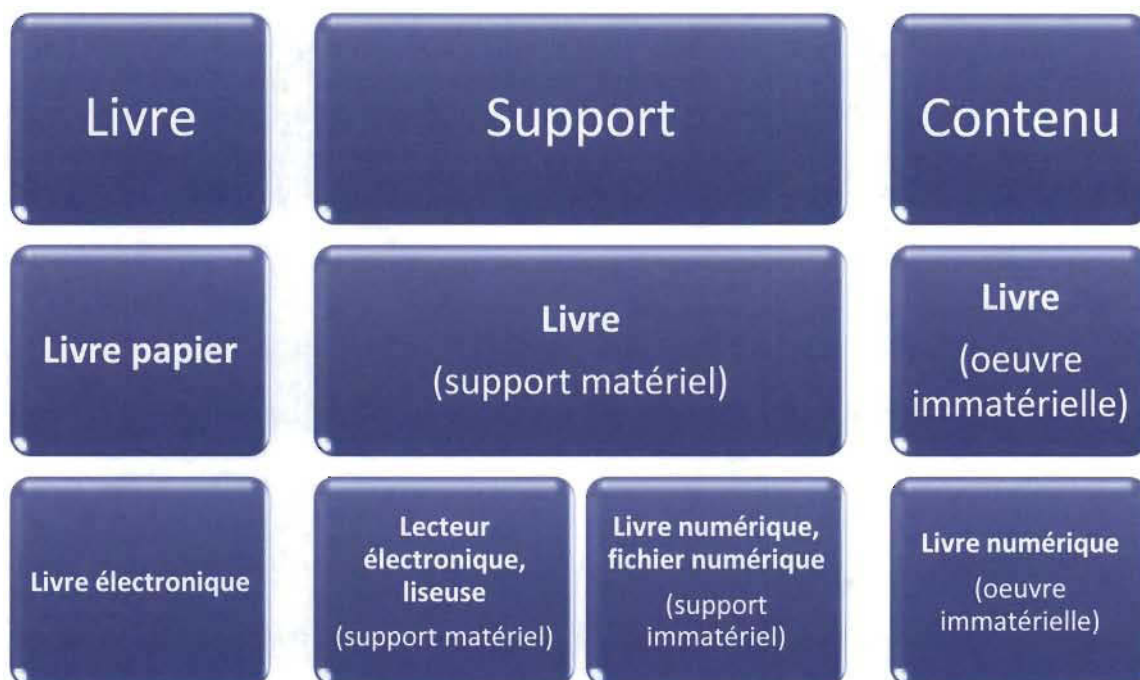
L'OQLF (2010) explique qu'il existe une ambiguïté terminologique entre les différents termes utilisés pour désigner le livre numérique. Les différentes expressions de « livre numérique », « livre électronique », « livrel », « lecteur électronique » ou « liseuse » ne renvoient pas exactement à la même chose, mais sont parfois utilisées les unes à la place des autres, ce qui explique en partie la confusion sur le sujet. Les termes

de « lecteur électronique » et de « liseuse » désignent un appareil de lecture spécifique, soit un support matériel, tandis que le terme de « livre numérique » désigne à la fois le contenu immatériel et le fichier de lecture. La langue anglaise apporte un degré de précision en utilisant le terme *e-book* (ou *ebook*) pour désigner le contenu, et *e-book reader* (ou *ebook reader*) pour l'appareil. Quant au terme de « livre électronique », il est utilisé pour évoquer la synthèse du contenant et du contenu, bien qu'il soit dans les faits souvent confondu avec l'un ou l'autre. La Figure 1 récapitule ces distinctions.

Le développement du livre numérique peut être considéré comme l'une des révolutions, aussi rares que majeures, qui ont touché le livre au cours de son histoire et modifié le rapport au livre et à la lecture. Le premier bouleversement correspondrait à la transformation du format *volumen* en format *codex*. Barbier (2006), qui fait correspondre la naissance du livre tel qu'on le connaît à l'apparition du *codex*, estime que le livre a connu trois révolutions majeures depuis lors. La première correspondrait à l'invention des caractères mobiles d'imprimerie par Gutenberg, qui ont permis la transition entre une production essentiellement manuscrite et une production imprimée. La deuxième concorderait avec les évolutions techniques ayant ponctué l'industrialisation du 19^e siècle, laquelle a ensuite ouvert la voie à une production de masse. Enfin, la troisième révolution du livre correspondrait à l'apparition du livre numérique.

Figure 1

Distinction des différents termes utilisés pour désigner les livres papier et numérique



2.2.1. Le livre numérique comme support matériel et immatériel

Par rapport au support du livre papier, entièrement conçu comme matériel, la principale caractéristique du support du livre numérique est de disposer d'une composante matérielle et d'une composante immatérielle. La composante matérielle, ou *hardware*, correspond à l'appareil de lecture, tandis que la composante immatérielle, ou *software*, correspond au fichier numérique de lecture. Ce dernier nécessite l'utilisation d'un logiciel spécifique (également *software*) pour pouvoir être ouvert et lu. Tout comme le support et le contenu numériques, le *hardware* et le *software* sont dissociables l'un de l'autre, puisqu'un appareil de lecture comporte généralement plusieurs fichiers de lecture, et qu'un fichier de lecture peut être lu sur plusieurs appareils différents.

2.2.1.1. Le livre numérique comme support matériel (*hardware*). Il existe quatre principaux types d'appareils électroniques permettant de lire un livre numérique : l'ordinateur fixe ou portable, le téléphone cellulaire, la tablette et la liseuse (Hackett et Dallaire, 2016). Au contraire de l'ordinateur, du cellulaire et de la tablette, qui peuvent également être utilisés à d'autres fins, la liseuse est spécialement dédiée à la lecture de livres numériques. Elle est parfois appelée « lecteur électronique ».

Que ce soit sous sa forme fixe ou sous sa forme portable, l'ordinateur est un appareil électronique très répandu, doté de nombreuses fonctions. Sa puissance et la taille de son écran en font un outil relativement adapté à la lecture de livres numériques. Toutefois, celle-ci nécessite le téléchargement de logiciels spécifiques, souvent mal connus du grand public, et peu intuitifs à installer ou à utiliser. De plus, le manque de maniabilité de l'ordinateur le rend peu pratique à cet effet, et le rétroéclairage continu rend les longues lectures peu confortables.

Le téléphone cellulaire intelligent peut également être utilisé pour lire des livres numériques. Ses principaux avantages sont sa maniabilité et sa polyvalence : la lecture d'un livre numérique nécessite l'installation d'une application, une action souvent plus simple à effectuer que le téléchargement d'un logiciel spécifique sur ordinateur. En revanche, l'écran est mal adapté à la lecture, que ce soit par sa taille ou son rétroéclairage.

En ce qui concerne la lecture numérique, la tablette tactile dispose des mêmes avantages que le cellulaire (maniabilité, simplicité, polyvalence). De plus, elle élimine l'inconvénient de la taille de l'écran. Des appareils hybrides entre cellulaire et tablette, nommés « phablettes », offrent également cet usage. En revanche, l'inconvénient principal représenté par le rétroéclairage de l'écran demeure toujours sur ce type d'appareil. Néanmoins, la tablette reste l'un des appareils les plus connus et les plus utilisés pour la lecture de livres numériques.

Comme la liseuse est un appareil spécifiquement dédié à la lecture de livres numériques, son affichage et son ergonomie ont été conçus spécialement pour cet usage. La technologie d'affichage sur l'écran diffère de celle utilisée pour les ordinateurs, cellulaires, tablettes et « phablettes ». Il s'agit d'une méthode d'encre et de papier électronique, c'est-à-dire de petites billes bicolores qui changent d'orientation en fonction de l'objet à afficher (Soccavo, 2008). La liseuse dispose également d'un éclairage, mais comme ce dernier est latéral, il est moins fatigant pour les yeux que celui des autres appareils électroniques¹. Les avantages de la liseuse peuvent toutefois devenir des inconvénients : en effet, comme cet appareil est spécifiquement utilisé pour lire des livres numériques, il est moins répandu, voire moins connu que ne l'est par exemple la tablette. Ensuite, la technologie de l'encre et du papier électroniques offrent moins de possibilités graphiques que l'affichage des ordinateurs, cellulaires et tablettes : par exemple, les

¹ Source : <https://www.cnetfrance.fr/news/comment-l-eclairage-integre-s-est-impose-dans-les-liseuses-39789652.htm>

liseuses couleur commencent tout juste à faire leur apparition, et cette technologie n'est pas encore complètement au point¹. Au Québec, les liseuses les plus répandues sur le marché sont *Kobo* et surtout *Kindle*, liseuse spécifique de l'entreprise *Amazon*, laquelle serait la principale pourvoyeuse de livres numériques au Canada².

2.2.1.2. Le livre numérique comme support immatériel (*software*). Le support immatériel du livre numérique correspond au fichier numérique de lecture. Il a la particularité d'être à la fois dissocié du support matériel de lecture, et indissociable du contenu numérique qu'il comporte. Il existe de nombreux formats de fichiers destinés à la lecture numérique, mais certains sont plus répandus que d'autres. Les deux plus connus sont le *Portable Document Format* (PDF), ainsi que le format *electronic publication* (EPUB) (Poirier, Martet, Favretti *et al.*, 2015).

Le format *Portable Document Format* (PDF) est utilisé essentiellement sur les ordinateurs, ainsi que sur les tablettes. Il dispose de deux avantages principaux : tout d'abord, le format a été créé pour être compatible avec un grand nombre de supports. Ensuite, sa forme est fixe, quel que soit l'appareil sur lequel il est consulté, ce qui permet d'éviter les déformations de la mise en page. Cette caractéristique est cependant à double tranchant, car la rigidité et la lourdeur de ce support le rendent mal adapté à la lecture sur

¹ Source : <https://www.idboox.com/liseuse-numerique/epaper-un-dispositif-a-encre-electronique-couleur-disponible/>

² Source : <https://www.booknetcanada.ca/blog/2018/7/17/who-is-the-average-ebook-reader>

certaines appareils, comme les téléphones cellulaires. De plus, il s'agit d'un format propriétaire dépendant de la filiale *Adobe*.

Le format EPUB est un format non propriétaire, le plus répandu sur le marché du livre numérique. Comme il s'agit d'un format sous licence libre, les possibilités d'autoédition sont assez importantes. Contrairement au format PDF, l'EPUB est un format modulable qui a été conçu de manière à s'adapter à l'écran sur lequel il est lu. Les liseuses *Kobo* notamment utilisent ce format pour leurs produits. Son principal inconvénient est qu'il est incompatible avec les appareils d'*Amazon*, les plus répandus sur le marché. *Amazon* utilise en effet son propre format, AZW, utilisable uniquement sur ses propres appareils, et dont les caractéristiques techniques sont très proches de l'EPUB (Hackett et Dallaire, 2016).

Il existe un certain nombre d'autres formats, parmi lesquels le MOBI, développé par la librairie numérique *mobipocket.com* (Hackett et Dallaire, 2016). Le format *Hypertext Markup Language* (HTML) peut également être utilisé. Outre sa légèreté et son adaptabilité à l'écran, l'un de ses principaux avantages est son interactivité avec le Web. Toutefois, son utilisation est complexe et ses caractéristiques sont maintenant prises en compte par la dernière génération du format EPUB, ce qui explique qu'il soit supplanté par ce dernier en ce qui concerne le livre numérique.

Les fichiers numériques de lecture nécessitent l'utilisation d'un logiciel spécifique pour pouvoir être lus. Dans les cas des liseuses, puisque c'est leur unique emploi, le logiciel est automatiquement intégré. Dans le cas des autres appareils (ordinateur, tablette, cellulaire), il peut être déjà intégré à la version vendue à l'utilisateur, mais il faut généralement le télécharger manuellement, sous forme d'application pour les appareils mobiles, ou sous forme de programme pour les ordinateurs. De plus, les formats de fichiers propriétaires comme ceux d'*Amazon* ou d'*Adobe* nécessitent l'acquisition du logiciel propriétaire correspondant. En ce qui concerne *Adobe*, il est également nécessaire d'effectuer une étape supplémentaire, à savoir enregistrer les appareils utilisés avec *Adobe Digital Edition*.

2.2.2. Le livre numérique comme contenu immatériel

Comme pour le livre papier, le contenu d'un livre numérique renvoie au terme d'« œuvre » ou de « texte ». À priori, le contenu ne change pas et garde donc la même définition que pour le livre papier. En conséquence, du fait des profondes différences entre le support papier et le support numérique de lecture, c'est l'œuvre qui se trouve désormais au premier plan pour définir ce qu'est un livre. Ainsi, autant le terme de « livre » renvoie spontanément à un objet papier, autant le terme de « livre numérique » renvoie à une œuvre déclinable sur différents supports technologiques. La principale particularité du contenu du livre numérique est qu'il est indissociable du support immatériel de lecture, tout comme le contenu du livre papier est indissociable du support matériel. C'est en ce

sens que le terme de « livre numérique » désigne à la fois le fichier numérique de lecture, et, par métonymie, son contenu.

La notion d'œuvre ne s'applique pas uniquement aux œuvres déjà parues sur papier, mais également aux œuvres directement parues sur support numérique. Ce changement de support peut lui-même avoir une influence sur la façon dont sont conçues les œuvres littéraires, et ces dernières peuvent s'éloigner radicalement des œuvres sur support papier. Il existe ainsi deux types de livres numériques : le « livre homothétique », majoritaire, est une transposition quasi identique de l'œuvre papier sur un support numérique, tandis que le « livre augmenté » ou « livre hybride », minoritaire, se caractérise par l'ajout de fonctionnalités impossibles à obtenir en version papier, comme des liens hypertextes, des vidéos, etc. (Guillon, 2014).

L'histoire du livre numérique est jalonnée par l'apparition des trois formes successives de l'« édition électronique » : la numérisation, l'édition numérique, et l'édition en réseau (Mounier et Dacos, 2011). Le terme de « numérisation » s'applique aux œuvres déjà parues en version papier et ensuite adaptées au support numérique. L'« édition numérique » désigne les œuvres publiées directement sur support numérique, sans exclure totalement une publication sur papier parallèle ou ultérieure. L'« édition en réseau » quant à elle repense complètement le rôle des publics, qui participent désormais activement à la création de l'œuvre et ne se contentent plus d'être au bout de la chaîne. Or, l'arrivée de chacune de ces trois formes d'édition électronique n'a pas fait disparaître

les précédentes. Les façons de concevoir une œuvre littéraire sur support numérique sont de plus en plus variées et complexes.

Ainsi, le livre numérique s'inscrit dans la continuité du livre papier, dans la mesure où il se caractérise par la lecture d'une œuvre immatérielle, qu'il est possible d'afficher sur un support matériel. Il se distancie néanmoins du livre papier par le fait qu'il est essentiellement désigné par son contenu, alors que le livre papier était essentiellement désigné par son support. De plus, le support du livre numérique dispose d'une composante immatérielle, qui peut être considérée comme une interface indispensable entre le contenu immatériel et l'œuvre matérielle. De ce fait, le livre numérique opère une séparation plus importante entre support et contenu, là où le livre papier considère que les deux sont indissociables. Cela ouvre de nouvelles possibilités quant à l'élaboration même d'une œuvre littéraire, et complexifie la conception que l'on a du livre. Dans la suite de notre étude, sauf mention contraire, l'utilisation du terme de « livre numérique » renvoie systématiquement à sa définition par l'OQLF, à savoir un « livre [en tant qu'œuvre] disponible en version numérique » (2010, n. p.).

2.3. Qu'est-ce qu'un lecteur?

2.3.1. Le lecteur et la lecture

Les lecteurs représentant la population à l'étude, la définition de « lecteur » est particulièrement importante à considérer dans le cadre de notre étude. Parmi diverses définitions, le CNRTL (2012a) en propose deux pertinentes dans notre cadre. La première

s'intéresse spécifiquement à l'individu et définit le lecteur (ou la lectrice) comme « celui, celle qui lit pour se distraire, s'informer » (n. p.). La deuxième se concentre sur le rôle que joue l'individu, et définit le lecteur comme « public (d'un écrivain, d'un journal, d'un roman) » (n. p.). Or, Sorlin (1992) définit les publics comme un « ensemble de personnes qui concentrent leur attention et une partie de leur temps libre sur un même objet » (p. 86), objet que le CNRTL présente comme un écrivain, un journal, ou un roman. Néanmoins, il est possible d'élargir cette définition et de considérer que l'objet sur lequel les lecteurs « concentrent leur attention et une partie de leur temps libre » soit la lecture elle-même. Ainsi, il est possible d'assimiler les « lecteurs » avec les « publics de la lecture. »

La définition de la lecture elle-même mérite d'être examinée. Comme pour le lecteur, le CNRTL (2012b) propose de multiples définitions, dont deux sont particulièrement pertinentes dans le cadre de cette étude. D'une part, il est possible de considérer la lecture en tant que processus général : « Action de lire, de déchiffrer visuellement des signes graphiques qui traduisent le langage oral » (n. p.). Cette définition de la lecture, extrêmement large, peut comprendre les livres, les journaux, les sites Internet, mais aussi tout contenu écrit tel que les pancartes ou les terminaux bancaires. D'autre part, il est possible de considérer la lecture comme une pratique délimitée : « Action de prendre connaissance du contenu d'un texte écrit pour se distraire, s'informer » (n. p.). Cette deuxième définition, plus précise, met l'accent sur le fait que la lecture comporte différentes finalités. C'est en ce sens qu'il est possible de considérer la lecture comme une

pratique de loisir, ainsi qu'une pratique culturelle. La lecture de livres papier et numériques peut se situer dans cette catégorie.

La définition générale des « publics » de Sorlin (1992) permet de comprendre en quoi les publics du livre papier et du livre numérique peuvent être difficiles à repérer. En effet, selon l'objet sur lequel les publics portent « leur attention et une partie de leur temps libre » (p. 86), les publics en question sont plus ou moins faciles à discerner. Dans le cas des publics d'un musée, l'objet concentrant l'attention des publics se caractérise par un lieu physique précis, avec des horaires d'ouverture déterminés, ce qui facilite en partie leur repérage. En revanche, la lecture de livres papier ou numériques se présente comme une activité vaste et multiforme, souvent solitaire, qui peut être effectuée en public ou en privé, dans des lieux et à des heures très variées. Cela rend le repérage des publics plus complexe. Pour y remédier, il est possible d'utiliser certains indicateurs tels que l'évolution des ventes de livres papier et numériques ou le taux de fréquentation des lieux culturels liés au livre (librairies, bibliothèques, salons du livre). Néanmoins, ces indicateurs restent partiels et ne permettent de repérer qu'une partie spécifique des publics du livre papier et du livre numérique. L'Enquête quinquennale du MCCQ, qui procède par questionnaire, permet de cerner autrement ces publics et de les catégoriser de diverses façons (données sociodémographiques, types de lectures effectuées, moyens de se procurer des livres...).

De plus, la dissociation dégagée précédemment entre support et contenu du livre implique d'effectuer une distinction importante entre deux formes de publics : les « publics des supports du livre » (papier ou numérique) et les « publics des contenus du livre ». En effet, ces deux formes de publics ne se concentrent pas sur le même objet. Dans le cas du livre papier, où support et contenu sont étroitement associés, ces deux types de publics sont généralement confondus, bien que cette affirmation puisse être nuancée. Toutefois, dans le cas du livre numérique, où support et contenu sont dissociés l'un de l'autre, cette différence est beaucoup plus visible et importante pour notre cadre. D'une part, les « publics des contenus du livre numérique » concentrent leur attention sur l'œuvre littéraire, et peuvent être désignés par les termes de « lecteurs de livres numériques » ou de « publics de la lecture de livres numériques ». D'autre part, les « publics des supports du livre numérique » concentrent plutôt leur attention sur l'appareil technologique, et peuvent être désignés par les termes d'« utilisateurs » (de tablettes, de liseuses, de téléphones intelligents, etc.). Cette distinction est d'autant plus importante que les utilisateurs peuvent se servir de leurs appareils électroniques pour d'autres activités que la lecture de livres numériques. Or, la présente étude s'intéresse aux lecteurs de livres numériques et non aux utilisateurs d'appareils technologiques, même si certaines données peuvent se recouper.

Ainsi, considérant ces différentes définitions, le terme de « lecteur » est utilisé dans le sens de « lecteur de livres » tout au long de cette étude. Les « lecteurs de livres papier »

désignent les « publics du livre papier » et les « lecteurs de livres numériques » désignent les « publics des contenus du livre numérique ».

2.3.2. Le non-lecteur

Par opposition aux publics, les non-publics sont pour leur part plus difficiles à définir. Le terme de non-public est avancé pour la première fois en 1973 par Francis Jeanson lors de la déclaration de Villeurbanne, et sa théorisation vient répondre à une problématique politique particulière, celle de la démocratisation culturelle (Bonaccorsi, 2009 ; Luckerhoff *et al.*, 2019). L'enjeu est alors de permettre que la « culture cultivée » (Luckerhoff *et al.*) se rende jusqu'aux populations qui n'y avaient pas accès jusqu'à présent. Cette approche a été largement critiquée depuis, car elle est porteuse de certains biais idéologiques élitistes. Les non-publics sont perçus d'emblée comme un problème auquel remédier, une cible à atteindre et à transformer en publics. Bonaccorsi considère qu'il faudrait dépasser ce cadre d'analyse, car cette notion de non-public en révèle plus sur ceux qui l'ont théorisée et sur ceux qui l'utilisent que sur les populations qu'elle étudie. Par ailleurs, Luckerhoff *et al.* estiment que cette conception des non-publics revient à nier l'existence ou la légitimité des cultures populaires, qui ne s'inscrivent pas dans le cadre de la « culture cultivée », et donc à passer à côté d'une grande partie de la définition de la culture en tant que telle. Or, si cette approche à sens unique pouvait être partiellement compréhensible dans les années 1970, elle est de moins en moins pertinente au fil du temps, à mesure que les pratiques culturelles et leurs modes d'accès se complexifient, se multiplient et s'hybrident les unes aux autres :

L'accès à la culture — dans son acception large — s'est considérablement transformé dans les cinquante dernières années. De fait, lorsqu'il est question de définir les non-publics aujourd'hui, il faut se rappeler que les médias ont plus contribué à l'éclatement des référentiels qu'ils n'ont facilité l'accès à la culture cultivée. (Luckerhoff *et al.*, p. 236)

Dans ce contexte, l'utilisation de la notion de non-public pourrait sembler obsolète. Néanmoins, Luckerhoff *et al.* estiment que dans une optique de compréhension, elle peut garder une certaine pertinence : « La notion de non-public demeure intéressante à étudier pour comprendre les raisons de ne pas être ou de ne pas se considérer public d'une forme de culture donnée à un moment donné. » (p. 242). Cela présuppose de débarrasser la définition de non-public des biais idéologiques qu'elle véhiculait lors de son apparition, ou des visées marketing qu'elle a pu prendre par la suite.

L'un des enjeux autour de la définition des non-publics consiste à savoir s'il vaut mieux définir les non-publics par rapport aux publics, ou les examiner directement en tant que tels. La première approche pourrait sembler évidente, d'autant que le terme de « non-public » renvoie directement à une notion de « public ». Dans cette optique, l'on pourrait considérer que toute personne n'appartenant pas aux publics d'une pratique donnée appartient par conséquent aux non-publics de ladite pratique. Toutefois, cela revient à regrouper de nombreuses personnes dont le seul point commun est de ne pas s'adonner à une pratique précise. En plus d'être extrêmement large, cette définition implique que les non-publics ne se reconnaissent pas toujours dans cette catégorie (Fleury, dans Ancel et Pessin, 2004). Par ailleurs, cela rend les raisons pour lesquelles ces personnes font partie des non-publics difficiles à identifier et à relier les unes aux autres. L'approche des non-

publics uniquement en creux de l'approche des publics correspondants ne permet donc pas de les cerner complètement, ce que souligne Bonaccorsi (2009), qui préconise de prendre directement les non-publics comme point de repère, plutôt que de les étudier en comparaison avec les publics correspondants.

Bonaccorsi (2009) soulève également le fait que l'utilisation des termes de publics et de non-publics implique l'existence d'une frontière nette entre les deux. Or, celle-ci est particulièrement délicate à déterminer : à quel moment peut-on considérer qu'une personne se situe dans une catégorie ou dans l'autre? Pour Bonaccorsi, cette approche trop tranchée mène à des catégorisations qui ne reflètent pas la réalité du terrain : « L'usage de la négation, dans ce contexte, relève à proprement parler d'une représentation dichotomique de la pratique, qui peut considérer le *faible lecteur* plus proche du *bon lecteur* que du *non-lecteur*. » (p. 28). Par ailleurs, la présupposition de l'existence d'une frontière déterminée entre publics et non-publics est également problématique en ce qu'elle sous-entend que ces deux catégories sont imperméables l'une à l'autre, et que toute personne fait nécessairement partie soit de l'une, soit de l'autre : tout au plus peut-elle changer de catégorie lorsque ses pratiques correspondent à une autre réalité. Or, le simple fait qu'il soit possible de passer d'une catégorie à l'autre laisse entendre que la distinction n'est pas aussi tranchée qu'elle le paraît, et qu'elle mérite donc d'être affinée.

Il est possible de considérer qu'il existe plutôt un continuum entre publics et non-publics, qui recouvre un certain nombre de situations, comme celle des publics captifs (par

exemple les élèves en sortie scolaire), des publics occasionnels (personnes qui s'adonnent ponctuellement à une pratique précise) et des publics potentiels (personnes qui ne s'adonnent pas à une pratique précise, mais qui sont intéressées par cette pratique ou pourraient l'être). Cette notion de continuum permet d'affiner la distinction entre publics et non-publics, et peut même donner quelques pistes pour catégoriser les différents types de non-publics, donc améliorer la compréhension de ces populations. L'on peut notamment effectuer une distinction entre « non-publics » et publics « indifférents » à l'offre culturelle (Ethis, cité par Luckerhoff *et al.*, 2019). Les non-publics peuvent connaître ou non l'offre culturelle proposée : en fonction de ce facteur, les raisons pour lesquelles ils font partie des non-publics vont être radicalement différentes. Par exemple, certains non-publics connaissent l'offre culturelle proposée, mais s'en autoexcluent délibérément, car ils estiment qu'elle ne les concerne pas. Cette situation est particulièrement intéressante à étudier dans le cas du livre numérique. En effet, la problématique de cette étude souligne que la majorité des Québécois sont à la fois lecteurs de livres papier et non-lecteurs de livres numériques. Or, ces deux pratiques culturelles sont à la fois assez proches pour que les publics de l'une connaissent également l'autre, et assez éloignées pour que la majorité des lecteurs de livres papier s'autoexcluent délibérément de l'offre de livres numériques. Ainsi, il semble qu'une approche pertinente pour comprendre les non-publics d'une pratique culturelle consiste à les étudier en eux-mêmes plutôt qu'en comparaison directe avec les publics correspondants, d'autant que la distinction entre les deux n'est pas toujours aussi tranchée que les termes de « publics » et de « non-publics » peuvent le laisser supposer de prime abord. Dans le cas du livre

numérique, il semble intéressant d'étudier les non-lecteurs de livres numériques en regard des lecteurs de livres papier plutôt qu'en regard des lecteurs des livres numériques.

Comme les publics du livre papier et du livre numérique étaient déjà difficiles à cerner, le repérage des non-publics et des raisons pour lesquelles ils sont non-publics est plus complexe encore. De plus, les raisons pour lesquelles les non-lecteurs ne lisent pas de livres papier sont à la fois variées et évolutives (Guionnet, dans Ancel et Pessin, 2004) : manque de socialisation à la lecture, manque de temps, évolution des goûts... Ces raisons peuvent être différentes pour les non-publics du livre numérique, car ces derniers diffèrent des non-publics du livre papier. En fonction de leur appartenance ou de leur non-appartenance aux publics du livre papier, les non-publics du livre numérique pourraient avoir des raisons différentes de ne pas en lire. Or, la présente étude se concentre sur les personnes qui sont à la fois publics du livre papier et non-publics du livre numérique. Elle vise à comprendre les raisons spécifiques à la non-lecture de livres numériques, et non pas les raisons spécifiques à la non-lecture de livres, quel que soit le support.

Si l'on considère qu'il existe un continuum entre publics et non-publics, il est pertinent de se demander à partir de quelle fréquence de lecture quelqu'un peut être considéré comme « lecteur » de livres. L'Enquête quinquennale du MCCQ utilise quatre catégories distinctes afin de mesurer la fréquence de lecture : « Environ une fois par semaine » ; « Environ une fois par mois » ; « Quelques fois dans l'année » ; « Aucune fois » (MCCQ, 2016). Notons au passage que la lecture de quotidiens et de sites de

nouvelles comprend également une cinquième catégorie : « Tous les jours ou presque », qui n'est pas utilisée pour les autres formes de lecture. L'Enquête considère que la lecture dite « régulière » de journaux quotidiens et de sites de nouvelles correspond à une lecture « au moins une fois par semaine » et comprend donc les catégories « Tous les jours ou presque » et « Environ une fois par semaine ». En ce qui concerne la lecture de livres, d'hebdomadaires régionaux et de revues et de magazines, la lecture régulière correspond à une lecture « au moins une fois par mois » et comprend donc les catégories « Environ une fois par semaine » et « Environ une fois par mois ».

Chapitre 3 : Méthode

Ce troisième chapitre présente la méthode utilisée pour l'étude. Tout d'abord, il expose le type de recherche employé. Ensuite, il présente la population étudiée, l'échantillon choisi ainsi que la manière dont les participants ont été abordés. Puis il décrit le déroulement de la collecte de données, en détaillant quelques points cruciaux pour la préparation de l'étude et l'interprétation possible de certains résultats. Enfin, il explique le déroulement de l'analyse des données, ainsi que les précautions éthiques qui ont été prises pour effectuer cette étude.

3.1. Type de recherche

La problématique a établi que l'objectif de cette étude, qui est d'identifier les raisons pour lesquelles la majorité des Québécois lisent des livres papier et ne lisent pas de livres numériques, a une visée compréhensive. Or, selon Mucchielli (2009), il s'agit de l'un des principaux fondements de la recherche qualitative. Il indique que celle-ci est constituée de cinq caractéristiques principales, dont la première est « l'optique compréhensive » (p. 218). L'approche qualitative étant apparue comme la plus pertinente pour mener cette étude, celle-ci est entièrement qualitative, que ce soit dans les données recueillies ou dans l'analyse de celles-ci.

La recherche qualitative se caractérise par certains aspects méthodologiques qu'il est important de rappeler. En effet, elle utilise le plus souvent une approche inductive, dans le but de comprendre en profondeur un phénomène. Elle s'appuie avant tout sur les données recueillies au cours de l'étude, qui représentent le cœur de la recherche. L'approche qualitative prend en compte les écrits scientifiques lors de l'interprétation des données recueillies au cours de l'étude.

3.2. Participants

3.2.1. Échantillon théorique

La recherche porte sur les personnes québécoises âgées de plus de quinze ans, lectrices de livres papier, mais qui n'utilisent pas ou très peu de livres numériques. Elle porte donc sur les non-publics du livre numérique au Québec. Les publics effectifs du livre numérique ont volontairement été mis de côté pour cette étude, car il apparaissait important d'avoir d'abord une bonne compréhension des non-publics et des publics potentiels avant de les comparer avec les publics effectifs. En revanche, il a semblé pertinent de se pencher sur des publics déjà lecteurs de papier, dans la mesure où ces derniers sont directement concernés par le développement du livre numérique, même si ce dernier ne semble pas les attirer.

C'est volontairement que l'étude ne présente pas de définition précise de ce qu'est un lecteur ou une lectrice de livres papier. Dans cette approche, toute personne québécoise de plus de quinze ans qui se considère elle-même comme lectrice de livres papier pouvait

être concernée par la présente recherche. Cela permet d'étudier les raisons pour lesquelles les participants à l'étude se considèrent comme des lecteurs de livres papier, et de mettre ces données en relation avec le fait qu'ils ne se considèrent pas comme des lecteurs de livres numériques.

3.2.2. Approche des participants

Nous avons rédigé une annonce indiquant l'objet d'étude, les critères d'échantillonnage ainsi que les coordonnées de la personne à contacter. L'annonce finale (voir Appendice A) comportait moins d'une centaine de mots, afin de capter rapidement et efficacement l'attention des personnes ciblées. L'annonce, imprimée en quinze exemplaires, a été affichée dans plusieurs librairies et bibliothèques, à Trois-Rivières et à Shawinigan, entre juillet et octobre 2016, avec l'autorisation des gestionnaires respectifs.

Parallèlement, le message a été diffusé dans notre entourage proche, afin d'obtenir un effet « boule de neige » (Beaud dans Gauthier, 2009). La stratégie d'affiches s'étant révélée peu efficace (une seule réponse au total), le texte de l'annonce a été repris et diffusé sur le réseau social *Facebook*, au moyen d'un statut public sur un compte personnel, en septembre 2016. L'annonce a été partagée plusieurs fois et a entraîné une vingtaine de réponses au total. Chacun des candidats a reçu une lettre d'information (voir Appendice B) précisant les modalités de l'étude, ainsi que les possibilités pour les participants de se rétracter et de se tenir informés des avancées de la recherche. Afin de compléter les résultats, une deuxième vague de recrutement a été effectuée en août 2018.

Parmi les deux vagues de recrutement, onze participants ont été retenus, dont les âges s'échelonnent de 19 à 57 ans. Six participantes sont de genre féminin, les cinq autres sont de genre masculin. Tous sont étudiants dans l'enseignement supérieur ou l'ont déjà été, dans des domaines variés (mathématiques, géographie, économie, philosophie...), au premier cycle ou aux cycles supérieurs (maîtrise ou doctorat).

3.3. Collecte des données

Cette étude s'est déroulée selon une méthode qualitative de collecte de données, et ce, afin de rester conforme au troisième critère de Mucchielli : « [la recherche qualitative] inclut une cueillette de données effectuée au moyen de méthodes qualitatives, c'est-à-dire des méthodes n'impliquant, à la saisie, aucune quantification, voire aucun traitement, ce qui est le cas, entre autres, de l'interview, de l'observation libre et de la collecte de documents » (2009, p. 218). Pour cela, nous avons mené des entretiens qualitatifs suivant la procédure décrite par Boutin (1997). Tous les entretiens étaient individuels, sauf un, qui s'est déroulé avec deux personnes connues l'une de l'autre. Le but était de produire un discours de la part des participants, en les orientant sur les thèmes-clés de l'étude, mais sans chercher à influencer leurs réponses dans une direction ni dans une autre.

3.3.1. Thèmes abordés

Avant de commencer les entretiens, nous avons effectué une liste des thèmes que nous souhaitions aborder avec les participants de manière générale. Outre le cœur du sujet, à savoir le livre numérique, nous avons choisi d'évoquer le thème du livre papier, décliné

sous ses deux aspects, à savoir le support (donc le rapport au livre en tant qu'objet matériel) et le contenu (donc les pratiques de lecture en général). Nous avons également décidé d'aborder le thème des pratiques numériques. Ainsi, nous disposions de quatre thèmes généraux à aborder avec les participants. Pour chacun de ces thèmes, nous avons préparé une question qui permettait d'aborder possiblement le sujet, comme indiqué dans le Tableau 3. Cette liste de thèmes et de questions servait principalement à relancer la conversation sur les points principaux, une fois que les participants avaient « vidé le thème » précédent. Elle restait donc volontairement générale, et ce, afin de respecter le deuxième critère de la recherche qualitative tel que défini par Mucchielli : « aborde[r] son objet d'étude de manière ouverte et assez large » (2009, p. 218).

Les différents thèmes pouvaient être abordés dans le désordre, selon la direction empruntée par chacun des participants au cours des entretiens. Toutefois, nous avons pris la décision de commencer chaque entretien par le thème des pratiques de lecture. En effet, cela apparaissait opportun de mettre le participant en confiance en abordant un sujet qu'il connaît bien, afin de « briser la glace », plutôt que de commencer par un sujet que le participant a l'impression de ne pas maîtriser. De plus, nous avons prévu une question ouverte à la fin de l'entretien, pour donner aux participants l'opportunité d'aborder des sujets supplémentaires qu'ils estimaient pertinents, ou pour revenir sur ceux auxquels ils avaient pensé préalablement, mais n'avaient pas développé.

Tableau 3
Guide d'entretien

Thèmes abordés	Questions possibles
Pratiques de lecture (début d'entretien)	Quel type de lecteur êtes-vous? À quel point la lecture est importante pour vous?
Livre numérique	Si je vous parle de livre numérique, spontanément, qu'est-ce que ça vous évoque?
Livre-objet	Le papier a-t-il une importance pour vous?
Numérique	Quelles sont vos pratiques numériques de manière générale?
Autre (fin d'entretien)	Y a-t-il un autre point que vous souhaiteriez aborder?

3.3.2. Déroulement des entretiens

La première vague de rencontres avec les participants s'est déroulée entre septembre et décembre 2016, et la deuxième vague entre septembre et décembre 2018. Nous avons prévu pour chaque participant un entretien d'une demi-heure environ, la durée pouvant s'ajuster dans un sens ou dans l'autre, selon le déroulement des entretiens. Tous les entretiens ont été individuels, à l'exception d'un seul qui s'est déroulé avec deux personnes simultanément. La durée d'un entretien a varié de quatorze minutes pour le plus court à quarante-trois minutes pour le plus long. Trois entretiens ont eu lieu dans des salles de travail de l'Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR), quatre dans des cafés à Trois-Rivières, trois ont été effectués en vidéo, et un au domicile d'un participant. Le

choix du lieu et du mode d'entretien (en face à face ou en vidéo) a été laissé au choix de chacun des participants, ainsi que le choix de la date et de l'heure, parmi plusieurs propositions. Les heures d'entretien ont été assez diverses également, de neuf heures à dix-neuf heures dans la journée.

Chaque entretien étant enregistré, nous avons pris la décision de ne pas prendre de notes directement pendant l'enregistrement, afin de ne pas créer de distance supplémentaire avec le participant. En dehors de l'enregistreur, la liste des thèmes et des questions possibles était le seul instrument dont nous disposions au cours de l'entretien en tant que tel. Pour la deuxième vague d'entretiens, nous avons également une liseuse comportant quatre livres numériques.

Nous avons laissé la parole à chaque participant le maximum du temps, en n'effectuant des relances que lorsque le participant avait « vidé le thème » précédent. Certains participants étant plus concis que d'autres, les relances ont été nécessairement plus fréquentes pour certains entretiens que pour d'autres. Nous nous sommes ainsi efforcée de nous adapter au déroulement de chaque entretien et à la personnalité de chaque participant.

L'entretien pouvait s'effectuer en face à face ou en vidéo, selon les possibilités et les préférences du participant. Trois des entretiens se sont déroulés en vidéo, le premier à l'aide de la plateforme *Skype*, les deux autres à l'aide de la fonction vidéo sur *Facebook*

Messenger. Cela a causé des contraintes supplémentaires, plus particulièrement d'un point de vue technique. L'enregistrement des entretiens a été plus ardu à effectuer et surtout à transcrire, car la qualité du son était moindre qu'en face à face. Par ailleurs, l'un des entretiens a souffert de problèmes techniques, quelques minutes après avoir débuté. Il est apparu aussi que le fait de contacter directement quelqu'un en vidéo introduisait une distance supplémentaire entre la chercheuse et le participant, notamment du point de vue de la qualité sonore. Les entretiens effectués de cette manière ont généralement été plus succincts que les entretiens effectués en face à face. Cela n'a néanmoins pas eu d'incidence sur la pertinence des données récoltées, et il est également apparu que les entretiens effectués en vidéo ont eu pour avantage principal de pouvoir contacter des personnes qu'il n'aurait pas été possible de rejoindre autrement, ou beaucoup plus difficilement. Ce type d'entretien a simplement nécessité une capacité d'adaptation supplémentaire.

3.3.3. Transcriptions et fiches d'entretien

Pour chaque entretien, nous avons procédé le plus tôt possible à la transcription, le plus grand délai ayant été d'une semaine après la rencontre avec le participant. Dans la mesure où nous cherchions à tirer un contenu plutôt que des formulations précises, nous n'avons pas transcrit les hésitations et les fautes de grammaire éventuelles, tout en cherchant à rester au plus près du texte en ce qui concerne le vocabulaire utilisé par les participants.

Nous avons également complété une fiche d'entretien (voir Appendice C) avec le maximum d'informations : âge et activité professionnelle du participant, date, heure et lieu de l'entretien, conditions de l'entretien, choses ayant pu nuire au bon déroulement de l'entretien ou à la concentration du participant comme de l'intervieweuse (état de fatigue, bruits alentours, problèmes techniques...). Nous avons également noté une synthèse de l'entretien à chaud, pointant les principaux thèmes qui semblaient émerger de l'entretien avant une réécoute plus précise. Nous avons ensuite complété la fiche d'entretien après la transcription et la relecture de cette transcription, en précisant ou rectifiant les principaux thèmes et sous-thèmes abordés, ainsi que certains points que nous avions oubliés ou qui nous avaient échappés au cours de l'entretien. Par la suite, au cours de l'analyse, nous avons indiqué, pour chacun des thèmes et des sous-thèmes abordés, quels étaient les éléments correspondants dans l'entretien étudié.

3.3.4. Expérience complémentaire : essai d'une liseuse

3.3.4.1. Deuxième vague de recrutement. Au cours de la première vague d'entretiens, nous avons constaté que certains participants estimaient qu'ils connaissaient mal le sujet abordé, qu'ils n'avaient rien à dire de pertinent, ou que leurs affirmations devaient être imprécises ou fausses. Certains ont émis l'idée que le livre numérique était pour eux quelque chose de relativement vague, qu'ils avaient du mal à se représenter. En conséquence, nous avons décidé d'effectuer une expérience complémentaire : faire essayer aux participants une liseuse électronique contenant plusieurs livres numériques.

Nous avons opté pour la liseuse, car il s'agit de l'appareil avec lequel les participants étaient les moins familiers, contrairement à l'ordinateur, au cellulaire ou à la tablette (avec laquelle la liseuse est fréquemment confondue). De plus, la liseuse est un appareil strictement dédié à la lecture, ce qui rendait l'expérience de lecture différente des autres supports comme la tablette, dont les usages sont plus polyvalents. La comparaison était donc particulièrement intéressante à effectuer. Nous nous sommes donc procuré une liseuse, nous l'avons configurée et y avons ajouté quatre livres numériques, afin de voir si les participants auraient des retours d'expérience différents selon le type de livre lu :

- Une œuvre de fiction en français (les œuvres complètes de Jules Verne)
- Une œuvre de fiction en anglais (les œuvres complètes de H. P. Lovecraft)
- Un essai (*L'économie participaliste* de Pascal Lebrun)
- Une bande dessinée de type *comics* (*Doctor Who : The Ninth Doctor #1*, de Cavan Scott, Blair Shedd et Jesse Nuroda)

Nous avons ensuite procédé à une deuxième vague de recrutement, afin de faire essayer la liseuse aux participants au cours des entretiens, et d'obtenir ainsi une première impression spontanée de leur part. Par ailleurs, l'une des participantes a accepté d'emprunter la liseuse et de l'essayer pendant une semaine, à l'issue de laquelle nous avons planifié un nouvel entretien pour qu'elle puisse nous faire part de son expérience détaillée.

3.3.4.2. Configuration de la liseuse. Certains éléments concernant l'utilisation pratique de la liseuse méritent d'être considérés ici, car ils pourraient donner un éclairage différent à certains résultats de recherche, même s'ils n'y apparaissent pas directement. Nous avons noté ces éléments à la suite de la configuration de la liseuse, en vue d'effectuer l'expérience complémentaire aux entretiens. Tout d'abord, le choix d'une liseuse semble difficile pour quelqu'un qui n'a aucune connaissance à priori du sujet. Pour l'expérience, nous avons opté pour une liseuse de marque *Kobo*, une marque répandue au Québec. Ensuite, d'un point de vue physique, l'objet peut être configuré et utilisé relativement facilement par des personnes à l'aise avec les technologies numériques, mais il se peut que les personnes moins portées sur la technologie rencontrent plus de difficultés. Cela peut être accentué par le fait que le mode d'emploi fourni avec la liseuse est très succinct et peu détaillé. Enfin, l'utilisation d'une liseuse de cette marque demande également à ouvrir un compte utilisateur chez *Kobo*, afin de pouvoir acheter des livres (il n'est pas possible par exemple de lire chez *Kobo* des livres numériques achetés sur *Amazon*). Un compte utilisateur permet de magasiner sur tout support électronique où le compte peut être ouvert : l'on peut par exemple se connecter sur un ordinateur ou un téléphone intelligent, acheter plusieurs livres et les lire par la suite sur la liseuse. Cela pose toutefois trois problèmes.

Premièrement, il n'est pas possible de lire un livre numérique de *Kobo* directement sur un ordinateur, même s'il a été acheté depuis ce même ordinateur. Deuxièmement, certains livres comme les romans graphiques ne peuvent pas être lus sur la liseuse et sont

indisponibles sur cet appareil, alors qu'ils peuvent parfaitement être achetés sur un autre support, via le même compte. Ainsi, la bande dessinée que nous nous étions procurée pour l'expérience ne s'est jamais retrouvée sur la liseuse, malgré les nombreuses tentatives, et nous avons appris plus tard, via d'autres biais, que cela n'était pas possible. Troisièmement, les données bancaires fournies pour procéder à l'achat se retrouvent automatiquement d'un appareil sur l'autre : si l'on achète un livre à l'aide d'une carte de crédit sur l'ordinateur, les données bancaires se retrouvent directement utilisables sur la liseuse. Or, il n'est pas possible de les effacer directement sur cet appareil, car il faut retourner sur l'ordinateur pour cette opération. Un utilisateur distrait ou non averti pourrait ne pas s'en rendre compte, et cela peut également expliquer pourquoi il existe des réticences à prêter un livre numérique, certaines personnes étant très soucieuses de protéger leurs données bancaires (IFOP, 2014).

3.4. Analyse des entretiens

3.4.1. Préparation de l'analyse

Cette recherche étant strictement qualitative, elle s'appuie à la fois sur des données qualitatives et une analyse qualitative de ces données. Elle suit ainsi le quatrième critère de Mucchielli concernant la recherche qualitative : « [la recherche qualitative] donne lieu à une analyse qualitative des données où les mots sont analysés directement par l'entremise d'autres mots, sans qu'il y ait passage par une opération numérique » (2009, p. 218). Nous avons donc procédé à une analyse inductive générale, en suivant la procédure décrite par Blais et Martineau (2006). Ces derniers qualifient ainsi cette

méthode d'analyse : « un ensemble de procédures systématiques permettant de traiter des données qualitatives, ces procédures étant guidées par les objectifs de recherche » (p. 3).

Il s'agit d'une analyse catégorielle, qui se base donc sur le concept de catégorie. Cette dernière est définie ainsi : « brève expression permettant de dénommer un phénomène perceptible à travers une lecture conceptuelle d'un matériau de recherche. (...) Elle va au-delà de la désignation de contenu pour incarner l'attribution même de la signification » (Paillé et Mucchielli, 2003, cités par Blais et Martineau, 2006, p. 4). Par conséquent, une analyse catégorielle utilise des concepts préexistants à l'analyse du contenu. Elle se situe donc dans une logique inductive modérée, que Savoie-Zajc définit ainsi : « [l'analyse inductive modérée] consiste à reconnaître l'influence du cadre théorique, par la définition opérationnelle des concepts étudiés. Les différentes dimensions qui ont servi à qualifier le concept sont toutefois mises de côté, pour le temps de l'analyse, afin de laisser émerger les catégories » (2011, p. 138).

3.4.2. Déroulement de l'analyse

L'analyse inductive générale s'effectue en quatre étapes principales : préparer les données brutes, procéder à une lecture attentive et approfondie, procéder à l'identification et à la description des premières catégories, poursuivre la révision et le raffinement des catégories (Blais et Martineau, 2006).

Chaque entretien a été transcrit intégralement dans les jours qui ont suivi la rencontre avec chaque participant, afin que le déroulement soit le plus précis possible. Un codage typographique adapté permet de distinguer nettement les interventions de la chercheuse et celles de la personne interviewée. Nous avons ensuite imprimé les divers entretiens en laissant suffisamment de place pour pouvoir écrire des annotations nombreuses, sans oublier de numéroter les pages ni d'indiquer sur chacune d'elle les informations sur le participant (pseudonyme, âge, activité professionnelle), le numéro et la date de l'entretien, afin de toujours savoir quel entretien et quelle partie de l'entretien nous avions sous les yeux.

Chaque entretien a été relu attentivement plusieurs fois, en version numérique et en version imprimée. Nous avons pris quelques notes sur le déroulement de l'entretien en tant que tel, sur les relances de la chercheuse aux participants, sur les thèmes et sous-thèmes abordés et ceux restés en sommeil, en vue de préparer les étapes suivantes de l'analyse et d'améliorer le déroulement des entretiens ultérieurs. Chaque transcription a été synthétisée pour observer quels sujets centraux émergeaient lors de chaque entretien.

Après plusieurs relectures de chaque entretien transcrit, nous avons procédé à un premier codage, en essayant de faire émerger l'idée principale de chaque fragment de texte étudié. Par la suite, nous avons commencé à interpréter les données, en relevant les idées similaires exprimées de différentes façons au cours des entretiens, et en prenant note de

ce qui les rapprochait et de ce qui les différenciait. Nous avons ensuite répertorié ces idées dans un document séparé, en notant à chaque fois la référence aux entretiens analysés.

Par ailleurs, nous avons repris la question de recherche et les concepts dégagés dans le cadre conceptuel pour nous en servir comme tamis dans l'analyse. Cela nous a permis de regrouper un certain nombre de catégories dans des catégories principales. Nous en avons dégagé sept au total : rapport à l'objet ; plaisir et confort ; rapport au passé ; habitude ; utilité et logistique ; accessibilité et praticité ; manque d'informations. Chacune de ces catégories comportait entre deux et huit sous-catégories explorant le sujet sous différents angles. Ce classement a été remanié et raffiné par la suite. Nous avons fusionné ou redécoupé certaines catégories et sous-catégories, pour parvenir finalement à quatre catégories principales : rapport à l'objet ; freins matériels et logistiques ; expérience de lecture ; facteurs psychologiques et sociaux. Chacune de ces catégories comporte entre quatre et six sous-catégories, détaillées respectivement dans les résultats.

3.5. Précautions éthiques

Cette recherche est conforme aux préconisations du comité d'éthique à la recherche (CER) de l'UQTR : consentement libre, éclairé et continu ; confidentialité et respect de la vie privée ; équilibre entre les risques et les bénéfices ; recrutement juste et équitable des participants ; absence de conflits d'intérêts (Longpré, 2016).

Chaque candidat qui nous a contactée a reçu de notre part, sous forme électronique, une lettre d'information (voir Appendice B) exposant les modalités de la recherche, les précautions mises en place pour protéger les participants et les possibilités de rétractation. Nous les avons informés qu'ils pouvaient indiquer leur désaccord à propos de n'importe quelle modalité indiquée dans la lettre, ainsi que poser toutes les questions complémentaires qu'ils souhaitent, questions auxquelles nous nous engageons à répondre le plus complètement et le plus honnêtement possible. La population étudiée ayant quinze ans au minimum, aucune autorisation parentale n'était requise pour conduire les entretiens.

Chaque participant a été avisé qu'il devrait signer un formulaire de consentement (voir Appendice B), dont un exemplaire était fourni avec la lettre d'information. Au moment de la rencontre avec chaque participant et avant de commencer l'entretien, nous leur avons présenté à nouveau ce formulaire en leur précisant qu'ils avaient encore la possibilité de se rétracter, avant ou même après la signature du formulaire. En ce qui concerne les participants aux entretiens en vidéo, nous avons appliqué les mêmes modalités d'envoi du formulaire, de consentement et de rétractation éventuelle. Nous leur avons redemandé leur consentement oral lors du contact vidéo, avant de commencer l'entretien proprement dit.

Aucun risque ou inconvénient n'était associé à la participation à cette recherche, si ce n'est le temps consacré à l'entretien, qui n'a jamais excédé quarante-cinq minutes au

total. La rétractation d'un participant, quel que soit le moment où il la formule, aurait entraîné l'effacement immédiat de toutes les données le concernant, sans aucun préjudice de quelque nature que ce soit. La participation étant entièrement anonyme, les vrais noms des participants n'apparaissent jamais dans cette recherche.

Les données ont été conservées sous forme d'enregistrements audios et de transcriptions présentes dans l'ordinateur de l'étudiante effectuant la recherche, ordinateur protégé par un mot de passe. Les données ont été également stockées sous forme de transcriptions dans un dossier *Dropbox* partagé entre l'étudiante et sa directrice de recherche, seules personnes à avoir accès aux données brutes. Les données peuvent être réutilisées pour une recherche ultérieure ou la communication extérieure des résultats de la recherche, mais leur anonymat sera respecté en tout temps. Les participants peuvent avoir accès au projet final s'ils le souhaitent. Comme le sujet abordé et la population étudiée n'ont pas de caractère sensible, aucune précaution supplémentaire n'est requise pour cette recherche.

Cette recherche a été approuvée par le CER de l'UQTR, suivant les modalités ci-dessus. Elle a reçu le 8 juin 2016 le certificat d'éthique CER-16-224-07.12 (voir Appendice D).

Chapitre 4 : Analyse et interprétation des résultats

Ce quatrième chapitre présente le détail des résultats obtenus dans cette étude ainsi que leur interprétation appuyée par la littérature. Tout d'abord, afin de contextualiser ces résultats, il expose les pratiques de lecture et les pratiques numériques des différents participants à l'étude, ainsi que leur perception spontanée du livre numérique. Ensuite, il expose les résultats proprement dits, regroupés en quatre grandes catégories : le rapport au livre en tant qu'objet matériel, les freins matériels et logistiques provoqués par le livre numérique, les transformations de l'expérience de lecture, et les facteurs psychologiques et sociaux à prendre en compte.

4.1. Pratiques des participants

Les participants à l'étude lisent régulièrement des livres papier, ne lisent pas de livres numériques, et ont des pratiques numériques bien développées. Il est toutefois possible de constater quelques variations pertinentes à souligner.

4.1.1. Pratiques de lecture

Les pratiques de lecture des participants étudiants se regroupent autour de deux pôles principaux : les lectures académiques et les lectures de loisir. Leur rythme de lecture alterne entre ces deux pôles, puisqu'ils effectuent plus de lectures académiques pendant les sessions d'études et au cours de la semaine, et plus de lectures de loisir pendant les

congés d'études et les fins de semaine. Ce rythme de lecture-loisir se retrouve également chez les participants non étudiants, qui lisent principalement pendant leurs jours de congé. Les lectures académiques comprennent principalement des articles scientifiques et des livres dans les domaines d'études respectifs des participants (mathématiques, philosophie, histoire, géographie, économie, administration). Les lectures de loisir, pour leur part, regroupent des domaines très variés, et concernent aussi bien de la fiction (littérature québécoise, science-fiction, *fantasy* et fantastique, romans policiers, romances, bandes dessinées) que de la non-fiction, principalement dans les sciences humaines (poésie, philosophie, politique), ainsi que des articles de presse.

La fréquence de lecture des participants et leurs moments privilégiés pour lire sont très divers. En ce qui concerne les lectures académiques, les participants étudiants lisent presque chaque jour. La fréquence des lectures de loisir varie quant à elle de chaque jour pour certains à un ou deux livres par mois pour d'autres. Plusieurs participants, comme Simon (19 ans) ou Anne-Sophie (57 ans) lisent dès qu'ils ont un moment de libre, dans n'importe quelles circonstances, même pour des durées de cinq à dix minutes. D'autres, au contraire, comme Martine (26 ans) ou Alice (24 ans), se réservent de grandes plages de lecture d'une à plusieurs heures. Maude (25 ans) précise qu'elle s'est planifié une routine spéciale pour pouvoir lire chaque soir à la même heure et s'immerger dans de bonnes conditions de détente. Néanmoins, quels que soient leur fréquence et leur mode de lecture, certains participants estiment manquer de temps pour lire et avoir de la difficulté

à trouver un équilibre dans leur rythme de lecture. Ils indiquent qu'ils aimeraient pouvoir lire plus fréquemment.

4.1.2. Pratiques numériques

Les participants utilisent au quotidien un ordinateur, généralement pour le travail, ainsi qu'un cellulaire, afin d'être rejoints facilement, de jouer à des jeux, d'aller sur *Facebook*, etc. Jimmy (23 ans) utilise ses appareils numériques principalement à des fins professionnelles, et le moins possible à des fins de loisir : « Pour moi, mettre du divertissement sur l'ordinateur ou le téléphone, c'est comme si ça venait un peu brouiller l'essence de l'appareil, je trouve ». Quelques participants possèdent une tablette qu'ils utilisent régulièrement, à des fins variées (professionnelles, ludiques, informatives...).

Certains participants, comme Maude (25 ans) ont déjà essayé ponctuellement la lecture de livres numériques, principalement dans un contexte de travail académique. Lorsque c'est le cas, ils ont utilisé à cette fin leur ordinateur ou leur tablette. Dans un contexte de loisir, d'autres participants ont tenté l'expérience sur un téléphone cellulaire. Jimmy (23 ans) lit de temps à autre *L'Illiade* d'Homère, pour passer le temps lorsqu'il ne dispose pas d'une connexion à Internet. De son côté, Stéphane (28 ans) n'a pas été convaincu par son expérience de lecture sur cellulaire : « J'ai fini par en lire un au complet, mais il manquait un petit quelque chose. [...] J' imagine que ce n'est pas la meilleure expérience de lecture que je peux avoir ». Il éprouve toutefois des difficultés à déterminer ce qui rendait cette expérience désagréable. En ce qui concerne la lecture sur liseuse, Sara

(25 ans) est la seule participante à l'avoir déjà essayée avant l'entretien, par curiosité, parce que l'occasion s'est présentée une fois. Néanmoins, elle évoque plutôt son expérience d'utilisatrice d'un objet électronique qu'elle connaît peu que son expérience de lectrice en tant que telle.

4.1.3. Perception initiale du livre numérique

En interrogeant chaque participant, nous avons déterminé leur conception préétablie du livre numérique. Ainsi, la première image concrète qui leur vient en tête est celle d'une tablette, de taille variable. Stéphane (28 ans) parle d'« espèces de grandes tablettes juste pour ça », tandis qu'Anne-Sophie (57 ans) évoque « une petite plaquette ». Martine (26 ans) utilise le terme d'*iPad*, tablette de la marque *Apple*. Pour certains participants, l'image évoquée est plus abstraite. Sans même qu'ils l'aient essayé, le livre numérique les renvoie spontanément à des sensations ou des expériences négatives. Jimmy (23 ans) estime que le livre numérique est « moins confortable », Benoît (35 ans) le qualifie d'« impersonnel » et Julien (33 ans) d'« incomplet ». Alice (24 ans) et Stéphane évoquent même immédiatement « un mal de tête » ou « des maux de tête ».

Plusieurs participants utilisent le terme de « tablette » pour évoquer spécifiquement le support de lecture numérique. La distinction entre tablette et liseuse semble quelquefois confuse pour les participants, même lorsqu'ils connaissent au moins de nom cette dernière. Il leur arrive de chercher leurs mots et d'utiliser l'un des deux termes pour exprimer l'autre : « C'est une tablette, une liseuse, je ne sais plus comment on appelle ça » (Benoît,

35 ans). Certains d'entre eux disposent néanmoins de connaissances ponctuelles plus précises sur le sujet, comme Maude (25 ans) qui utilise le terme de *Kindle*, liseuse de la marque *Amazon*. Les participants ayant été en contact avec la liseuse au cours des entretiens ont été surpris de l'aspect de cette dernière, de manière positive. Alice (24 ans) qualifie spontanément l'objet de « *cute* ». Plusieurs ont souligné d'emblée l'aspect confortable et pratique du format de la liseuse, semblable à celui d'un livre de poche.

4.2. Rapport à l'objet

Le rapport à l'objet-livre est l'un des aspects que les participants évoquent le plus fréquemment, et semble le résultat le plus manifeste pour notre recherche. Les participants associent au livre papier, en tant qu'objet matériel, un certain nombre de caractéristiques. Pour eux, ces caractéristiques sont très importantes et font partie intégrante de leur rapport à la lecture et au livre. Or, ils estiment qu'elles s'altèrent voire qu'elles disparaissent complètement avec le livre numérique. Alors qu'ils entretiennent avec leurs livres papier un rapport très riche et fortement affectif, au contraire, le rapport qu'ils entretiennent avec leurs différents appareils électroniques est froid et détaché, même lorsque leurs pratiques numériques sont bien développées. Ce dernier aspect apparaît plus implicitement dans les entretiens, car les participants développent de manière beaucoup plus détaillée leur rapport positif au livre papier que leur rapport neutre ou négatif aux appareils électroniques.

4.2.1. Importance du support de lecture

4.2.1.1. Prédominance du support papier. De manière générale, les participants perçoivent le livre comme une synthèse entre un support et un contenu, selon la distinction dégagée dans le cadre conceptuel (OQLF, 2005 ; CNRTL, 2012c). Chacun de ces deux aspects du livre revêt pour eux une certaine importance. Toutefois, leur intérêt pour le support matériel de lecture peut surpasser leur intérêt pour le contenu de l'œuvre : « Mon plaisir à moi, quand je tiens ce livre-là, c'est de me dire qu'il date de vraiment longtemps. Ça n'est pas de me dire "Wow, c'est Jules Verne"! Juste, je *tripe* parce que c'est un vieux livre » (Alice, 24 ans). Or, plusieurs participants estiment que le livre numérique, centré uniquement sur le contenu, tend à supprimer l'importance du support matériel. Ainsi, les participants considèrent qu'« il manque quelque chose » au livre numérique par rapport au livre papier : « Je trouve que l'objet en soi du livre se perd. Enfin, "se perd" : il n'a pas disparu, mais il pourrait être amené à diminuer beaucoup » (Jonathan, 24 ans). Ce constat rejoint la définition générale du livre et celle du livre numérique, dégagées dans le cadre conceptuel. En effet, alors que la définition générale du livre place le support au premier plan par rapport au contenu, celle du livre numérique, au contraire, inverse l'importance de ces deux composantes, et fait prédominer le contenu sur le support (OQLF, 2010).

Plusieurs participants estiment toutefois que le support n'est pas censé influencer sur l'expérience de lecture, même si eux-mêmes lui accordent individuellement de l'importance : « C'est peut-être juste une question de sentiment. L'important, c'est le contenu, pas le contenant. Mais moi, j'en retire tout le temps une satisfaction supérieure »

(Jonathan, 24 ans). Ainsi, ils se considèrent eux-mêmes hors de la norme en accordant personnellement une telle importance au support matériel de lecture. On peut dès lors constater un paradoxe : selon les participants, le contenu est censé prévaloir sur le support de manière générale, mais le support leur semble important sur le plan individuel.

4.2.1.2. Aspects sensoriels. Afin d'expliquer l'importance qu'ils accordent au support de lecture, certains participants mentionnent les aspects sensoriels du livre papier. Le toucher est la sensation la plus spontanément mentionnée par les participants : « J'aime toucher du papier, j'aime le livre en dur » (Jimmy, 23 ans). L'expression « contact papier » apparaît à plusieurs reprises au cours des entretiens. D'autres expériences sensorielles que le toucher sont également évoquées par les participants. La vue, l'ouïe (le bruit des pages qui se tournent), l'odeur du papier font partie intégrante de leur rapport au livre : « Il y a quelque chose de sensoriel là-dedans. Toucher les pages, entendre les pages qui se tournent, plier ta page... [...] Pour moi, c'est ça. C'est une activité assez sensorielle : le toucher, l'ouïe, la vue aussi, évidemment » (Benoît, 35 ans). De son côté, Jonathan (24 ans) compare son gout pour le livre papier à « une sorte de fétichisme ». Cet aspect sensoriel du papier est relevé dans l'étude menée par Poirier, Martet, Favretti *et al.* (2015), qui remarquent qu'il s'agit de l'un des principaux arguments avancés par leurs participants afin de justifier leur préférence pour le livre papier. Dans cette étude, le toucher, l'odorat et la vue sont les trois principaux sens évoqués pour détailler cette préférence sensorielle.

Certains participants remarquent que les acteurs du livre essaient de reproduire sur le livre numérique les expériences sensorielles propres au livre papier. Mais pour eux, ces tentatives sont infructueuses : « [J’aime] le bruit du papier, des pages qu’on tourne. Même si on essaie de les simuler sur le livre numérique [*rire*] » (Anne-Sophie, 57 ans). On constate ainsi un effet analogue à celui de la vallée dérangeante (*uncanny valley*) en robotique, conceptualisée par Mori (2012¹). Plus les concepteurs tentent de faire ressembler un robot à un être humain, plus le robot provoque un sentiment de malaise. Or, plus le livre numérique acquiert une apparence ou des fonctionnalités proches du livre papier, plus les participants relèvent les discordances entre les deux, systématiquement à l’avantage du livre papier, comme on peut le relever avec la réaction d’Anne-Sophie.

4.2.2. Variété du papier et uniformisation du numérique

Les formes très variées que peut prendre le support du livre papier amènent certains participants à entretenir avec chacun de leurs ouvrages un rapport particulier, parfois très fortement affectif :

Je pense que le livre [papier] crée un rapport plus personnel. [...] Souvent, en vrai, on va dans une librairie de livres usagés, *faque* ça augmente ce sentiment-là, je pense. Trouver un livre que tu n’as jamais trouvé ailleurs, puis que tu ne trouveras peut-être plus jamais. [...] Mais oui, l’espèce de sentiment comme d’unicité. [...] C’est l’unicité qui te fait acheter un vieux livre. (Alice, 24 ans)

Ainsi, les rapports qu’entretiennent les participants avec leurs livres peuvent être très divers. Par exemple, plusieurs d’entre eux ne sont pas dérangés par le fait que quelques-uns de leurs ouvrages papier soient abimés. Au contraire, ils estiment parfois que cela peut

¹ L’étude originale est parue en 1970. La traduction actuelle en français a été effectuée en 2012.

leur donner une valeur supplémentaire : « Mes livres, je les magane, *veux veux pas*, je les traine partout avec moi. Il y a moins de vécu pour un livre si je dois faire attention » (Martine, 26 ans). À l'autre bout du spectre, d'autres participants mentionnent prendre soin de certains de leurs livres, souvent vieux : « Ça coute cher, donc tu y fais attention, tu en prends soin, c'est un objet de collection. C'est précieux » (Benoît, 35 ans). Ces différents rapports au livre papier, parfois opposés, ne s'excluent pas mutuellement malgré tout. Ils se retrouvent parfois simultanément chez une même personne et concernent différents livres. Pour Staiger (2012), cet attachement pour le support papier et la variété des formes qu'il peut adopter dépassent la simple préférence esthétique de la part des lecteurs, car ils leur permettent de mieux appréhender le contenu du livre :

Les livres imprimés, parce qu'ils se présentent en plusieurs formes, tailles et *designs* qui transmettent en outre des informations subliminales sur les époques et les marchés qui les ont créés, ont des physionomies différentes, intéressantes, avec lesquelles il est possible de former des associations qui favorisent la compréhension de leur contenu. Cela pourrait être la raison profonde de l'attachement des bibliophiles pour les objets de leur affection — loin d'être une préférence esthétique pittoresque ou [...] un parti pris idéologique et *ipso facto* douteux. (p. 363, traduction libre¹)

Certains participants considèrent qu'à l'inverse du livre papier, le livre numérique tend à l'uniformisation, et que celle-ci amoindrit leur rapport au livre : « Avec une tablette numérique, [...] finalement, tous les livres s'équivalent, parce qu'ils sont tous sur la même plateforme » (Jonathan, 24 ans). Julien (33 ans) estime que « c'est ta tablette, oui, mais ça

¹ [P]rint books, because they come in any number of shapes, sizes, and designs that moreover convey subliminal information about the eras and markets that created them, have distinct, interesting physiognomies with which one can form associations that abet one's grasp of their content. This may be the deeper reason for bibliophiles' strong attachment to the objects of their affection—far from being a quaint, aesthetic preference or, as Shrimplin et al. imply, an ideological bias and *ipso facto* dubious.

n'est pas ta copie personnelle du livre. C'est une copie universelle. » Pour lui, cette uniformisation concerne non seulement le support matériel de lecture (*hardware*), puisque tous les livres sont consultés sur le même appareil, mais également le support immatériel (*software*), puisque tous les livres s'affichent de la même façon : « Là-dessus, j'ai tendance à croire que ça va être toute la même police. [...] Sur une tablette, peut-être que ça égalise toutes les formes de littérature. Peut-être que ça me tannerait. » De son côté, Jonathan ajoute que l'uniformisation du numérique concerne également l'écriture : « Lorsque j'écris un texte sur *Microsoft Word*, j'ai l'impression qu'entre ce texte-là et le texte de quelqu'un d'autre, ils sont dans le même format, dans la même plateforme, donc c'est un texte comme un autre. » Pignier (2010) constate également que la conception des documents numériques, lesquels comprennent notamment le livre numérique, tend vers une simplification esthétique, donc vers une uniformisation générale : « Globalement, on assiste à une simplification esthétique à l'extrême. Chaque genre [de document] est coulé dans un moule uniforme, aux propriétés sensibles identiques. [...] Seule la forme du support matériel peut se décliner en quelques types, très peu nombreux » (p. 78). Pignier explique cette uniformisation par « une logique de productivité, de rentabilité temporelle et économique » (p. 78). Il est intéressant de constater qu'en parallèle de l'uniformisation des supports immatériels de lecture, l'on assiste à une diversification partielle des supports matériels (ordinateur, tablette, liseuse et cellulaire, déclinés selon différentes marques et gammes de produits). Ces deux tendances à priori contradictoires semblent provoquer des dissonances chez les participants, qui ne parviennent pas à s'approprier le livre numérique comme ils le font avec le livre papier, selon la façon décrite plus haut par Staiger (2012).

4.2.3. Bibliothèque

L'importance que les participants accordent au support matériel de lecture n'est pas seulement associée à chaque livre qu'ils possèdent individuellement, mais également à leur collection de livres papier en général. Cette collection est perçue comme un tout global, et elle est désignée, par métonymie, sous le nom de « bibliothèque ». Plusieurs participants se rejoignent sur le fait qu'ils aiment disposer chez eux d'une bibliothèque comportant un nombre de livres plus ou moins grand. Il s'agit d'un aspect qu'ils trouvent important et auquel ils se voient mal renoncer. Or, pour eux, le développement du livre numérique risquerait de les conduire à dématérialiser complètement leur bibliothèque, et donc à abandonner certains avantages qu'ils lui attribuent. Poirier, Martet, Favretti *et al.* (2015) citent d'ailleurs la « volonté de constituer une bibliothèque » (p. 55) comme l'une des motivations possibles pour l'achat d'un livre (papier). Ils précisent que cette motivation peut conduire les acheteurs à privilégier les « beaux livres » et les grands formats plutôt que les livres de poche, la valeur esthétique de la bibliothèque étant ici mise en avant. Ainsi, l'on retrouve une fois de plus une prédominance du support sur le contenu pour le livre papier.

Dans leur discours, les participants tendent à souligner les caractéristiques physiques de la bibliothèque, en particulier son aspect visuel. Pour eux, outre sa dimension esthétique importante, les deux rôles principaux d'une bibliothèque sont liés à sa visibilité. Tout d'abord, elle permet aux participants de visualiser la totalité de leurs livres en même temps, ce qui les aide parfois à choisir leurs lectures : « J'aime ça insérer un livre que j'ai

lu dans ma bibliothèque. [...] Ça me permet de voir ce que j'ai lu, puis aussi, ça me permet de visualiser ce que j'aimerais lire » (Simon, 19 ans). Ensuite, la bibliothèque permet aux participants d'afficher leurs choix de lecture lorsqu'ils reçoivent de la visite, ou d'observer les choix de lecture d'une personne qui les reçoit :

Quand je vais chez les gens qui ont une bibliothèque, je ne peux pas m'empêcher de regarder ce qu'ils ont, quelles sont leurs lectures. Et souvent, les gens que je reçois font la même chose avec moi. C'est un peu drôle, car c'est quasiment une manière de se présenter, parfois. Quand on voit les lectures de la personne qui reçoit, on a un peu un portrait de la personne, je trouve ça intéressant. Je trouve que c'est quelque chose qui peut un peu se perdre avec le livre numérique, parce que les fichiers qui sont sur ta tablette, personne n'y a accès, sauf toi. Après, c'est secondaire, mais moi, c'est quelque chose que j'aime beaucoup. (Jonathan, 24 ans)

La bibliothèque n'est donc pas seulement importante pour son aspect visuel, mais également pour son aspect social, qui peut se manifester de plusieurs manières parfois subtiles.

Les participants mentionnent également l'encombrement physique causé par la bibliothèque et les livres papier en général. Par opposition, le gain de place et le fait de pouvoir emporter toute sa collection de livres avec soi sont perçus comme l'un des rares avantages du livre numérique : « J'ai l'impression que si j'avais une liseuse, je pourrais emmener avec moi tous mes textes académiques, et aussi tous mes livres pour le plaisir. Étant donné que je me promène beaucoup, je pense que ça pourrait être assez pratique » (Maude, 25 ans). Ce point apparaît dans d'autres études comme celles de Farinosi *et al.* (2016) ou de Poirier, Martet, Favretti *et al.* (2015). Toutefois, nous avons relevé ici un élément supplémentaire : bien que les participants citent le gain de place

comme un avantage du livre numérique, certains estiment que cet argument n'entre pas en ligne de compte dans leur cas personnel :

Ceux qui ont des livres numériques disent qu'ils ont toute leur collection de livres sur un petit format, qu'ils sauvent de l'espace chez eux, mais moi, ce n'est pas le genre d'argument qui me séduit beaucoup. Les livres peuvent prendre toute la place chez moi, je vais être quand même heureux. (Jonathan, 24 ans)

Plus encore, l'encombrement provoqué par les livres papier dans la bibliothèque n'est pas toujours perçu comme un inconvénient en tant que tel : « Oui, ça prend de la place, mais j'aime que ça en prenne, c'est bizarre. Dans les faits, j'aime voir les livres s'accumuler » (Jimmy, 23 ans). L'on retrouve une idée similaire pour l'encombrement des livres papier en voyage : « J'ai passé des années à trimbaler un sac plein de livres, ça fait partie de l'expérience aussi d'avoir ton sac très lourd [*rire*] et de trimbaler ça » (Benoît, 35 ans). Certains participants mentionnent que le fait de disposer d'une place limitée pour leur bibliothèque les conduit à sélectionner soigneusement les livres qu'elle contient : « Je garderai quand même une bibliothèque, mais juste avec les livres significatifs, ceux que j'ai reçus en cadeau, ou ceux qui me sont vraiment utiles et dans lesquels j'ai beaucoup écrit » (Maude). Ainsi, paradoxalement, l'encombrement causé par la bibliothèque renforce sa valeur aux yeux des participants.

Au-delà de l'aspect visuel et de l'encombrement potentiel, les participants accordent à la bibliothèque une valeur qui dépasse ses simples caractéristiques physiques. Plusieurs d'entre eux décrivent la bibliothèque comme un meuble important dans une maison ou un

appartement. Même si elle ne semble à priori pas indispensable à l'aménagement d'un lieu de vie, elle lui donne une valeur ajoutée :

Je trouve qu'une bibliothèque ajoute du cachet à une maison. [C'est] un beau meuble, comme il y avait des crucifix dans toutes les maisons autrefois. Aujourd'hui, on a délaissé le crucifix [...], mais en tout cas, moi, la bibliothèque, je trouve que c'est un meuble que j'aime pour sa signification. (Simon, 19 ans)

Cette valeur ajoutée est à la fois esthétique et affective. Ces deux aspects sont intimement liés dans le discours des participants :

C'est important pour moi, c'est la partie que j'aime le plus de mon appartement, ma bibliothèque où j'ai toute ma collection de livres. Je trouve que ça embellit beaucoup un appartement ou une maison. [...] Ma bibliothèque, je ne m'en passerais pas, vraiment pas. (Jonathan, 24 ans)

Debray (1995) souligne l'importance prise par la bibliothèque dans *Les Mots*, l'autobiographie de Jean-Paul Sartre. En frappant son imaginaire, c'est celle-ci qui lui aurait d'abord donné le gout du livre, puis, par la suite, le gout de la lecture elle-même. Le rôle de la bibliothèque aurait ainsi été particulièrement important chez Sartre, à la fois en tant qu'objet matériel, visible et tangible, et en tant qu'objet symbolique.

4.2.4. Rapport au temps

4.2.4.1. Livre papier et rapport au passé. Le livre papier incite les participants à se rappeler ou à imaginer le passé qu'il a traversé en tant qu'objet matériel. Anne-Sophie (57 ans) explique que lorsqu'elle relit un livre, elle se rappelle l'endroit où elle l'a lu la dernière fois. Ce sentiment est renforcé chez elle lorsqu'il s'agit d'un livre auquel elle a ajouté des annotations à la main. Quand le livre papier n'est pas directement associé à leurs propres souvenirs, les participants imaginent parfois l'histoire de l'objet qu'ils

tiennent dans leurs mains. Ils effectuent tout particulièrement cet exercice dans le cas de livres d'occasion ou empruntés à la bibliothèque, car ceux-ci comportent des traces visibles du passé qu'ils ont traversé :

Pour moi, un livre, ça a un peu une vie. C'est passé à travers plein de mains. Quand tu vas à la bibliothèque, que tu empruntes un livre, tu peux voir ce que les autres ont noté. Je sais qu'on ne fait pas ça dans une bibliothèque, mais il y a des gens qui le font. Tu vois ce que les gens ont souligné. Tu vois ce que les gens ont noté. Tu vois que le livre a vécu, qu'il est passé à travers plusieurs personnes, à travers plusieurs mains. (Benoît, 35 ans)

Ainsi, l'attachement des participants pour les livres papier s'explique également par le fait qu'il s'agit d'objets qui ont une histoire, laquelle se manifeste par des traces physiques visibles.

Certains participants évoquent le livre papier comme s'il était doté d'une vie propre : « Le livre, on dirait qu'il peut vivre. Un livre ou un journal, ça vit » (Anne-Sophie, 57 ans). Benoît (35 ans) estime qu'« il y a une certaine âme dans le livre ». Plusieurs participants mentionnent explicitement que pour eux, contrairement au livre numérique, le livre papier a un « vécu ». Le terme est directement cité dans plusieurs entretiens et indirectement mentionné dans d'autres. Or, lorsque les participants attribuent au livre papier cette qualité d'« âme », de « vie » ou de « vécu », ils inscrivent ce dernier dans un certain rapport au passé : « Le livre, c'est un objet qui a traversé les époques : ça ne date pas d'hier, le fait qu'on ait des livres papier » (Jonathan, 24 ans). Ainsi, il semble que pour les participants, la puissance d'évocation du livre papier dépasse le livre lui-même et l'histoire que l'objet a traversée individuellement, pour prendre une dimension plus globale. Debray (1995) estime que le livre papier, sous sa forme *codex*, est profondément inscrit dans

« l'inconscient collectif » occidental (p. 15). Pour lui, cela s'explique par le fait que l'apparition du *codex* coïncide avec l'essor des « religions du Livre » (p. 16) telles que le catholicisme, et que l'objet-livre se retrouve alors investi d'une dimension religieuse dont on retrouve encore des traces aujourd'hui, par un « transfert animiste imprévu » (p. 16). Sans aller jusqu'à une interprétation religieuse telle que soutenue par Debray, il est possible d'avancer que comme le livre a gardé un aspect relativement constant à travers les siècles et que la dernière révolution majeure qu'il a traversée date du 19^e siècle (Barbier, 2006), cela a suffi à lui donner une dimension collective et historique profondément ancrée. En ce sens, l'apparition du livre numérique vient bouleverser un solide paradigme vieux de plusieurs siècles, qui pourrait expliquer la méfiance et l'incertitude à son égard dans les pays occidentaux.

4.2.4.2. Livre numérique et rapport au futur. Par opposition avec le livre papier, le livre numérique est quant à lui perçu par les participants comme dénué de « vécu » et non inscrit dans un rapport au passé, mais plutôt dans un rapport au futur :

C'est surtout ça, l'aspect patrimonial qui manque. Quand tu as un livre qui a cent ans dans tes mains, c'est un autre aspect. [...] Alors que ça [*il désigne la liseuse*], c'est tout neuf. Ça peut créer un autre sentiment, comme de croire que tu es le premier à lire le roman, parce qu'on dirait que c'est neuf. (Julien, 33 ans)

L'absence de « vécu » du livre numérique est très peu développée de manière explicite par les participants. Lorsqu'ils en parlent, c'est rapidement, en conclusion de leur développement sur le « vécu » du livre papier, afin d'affirmer que les points qu'ils viennent de mentionner ne se retrouvent pas avec le livre numérique. En revanche, certains

associent plus ou moins directement le livre numérique à un certain rapport au futur. Parfois, ce sera de manière imagée, comme pour Stéphane (28 ans) qui qualifie le livre numérique d'« un peu futuriste ». D'autres estiment que le livre numérique va finir par s'imposer et remplacer le livre papier dans un futur plus ou moins proche. Cette perspective est perçue de manière négative : « Je suis un peu pessimiste à ce sujet-là. [...] Je pense que dans cinquante ans, ça se peut que les seuls livres papier qui restent, [...] ils soient dans une bibliothèque fermée et qu'on ne puisse pas vraiment y accéder » (Alice, 24 ans).

Ainsi, les participants assimilent le livre papier au passé et le livre numérique au futur, ce qui peut expliquer en partie leur malaise vis-à-vis de ce dernier. D'un côté, le livre papier, vieux de plusieurs siècles, représente un paradigme profondément ancré. De l'autre, le livre numérique vient renverser ce paradigme et est perçu par certains participants comme quelque chose d'inéluctable. Pour eux, il s'agit de la prochaine étape des innovations numériques, dans la lignée de la télévision, de l'ordinateur et du téléphone cellulaire. Or, les participants se trouvent attachés à ce paradigme supposément en déclin du livre papier et craignent l'avènement d'un nouveau paradigme du livre numérique, qui leur semble moins souhaitable que l'ancien. Leur malaise provient soit du fait que le changement ne leur semble pas souhaitable, comme dans le cas de Jonathan (24 ans), soit du fait que le changement leur semble potentiellement souhaitable, mais qu'eux-mêmes ne parviennent pas à s'y résoudre, comme dans le cas de Stéphane (28 ans) : « On dirait que j'aime aussi m'accrocher un peu au passé. J'aime dire en blague qu'à mon âge, je suis

vieux et je n'aime pas le changement. Pour les livres, c'est comme une sorte d'appel à la tradition. » On retrouve cette dissonance chez plusieurs participants, qui estiment que le problème vient peut-être d'eux-mêmes et se qualifient de « nostalgique » (Benoît, 35 ans) ou de « romantique » (Maude, 25 ans). Cette dissonance est également relevée chez Staiger (2012), qui remarque un hiatus entre la croyance collective que le livre numérique remplacera le livre papier et l'attachement au livre papier :

De toute évidence, dans la mesure où les bibliothécaires adoptent *en masse* l'idée que les versions numériques des livres sont destinées à remplacer les versions physiques, la suppression progressive des livres imprimés sera en effet inévitable, car elle se réalisera d'elle-même. La pression de cette croyance collective est la raison pour laquelle la plupart des *aficionados* du livre physique adoptent un ton d'excuse autodépréciateur lorsqu'ils expriment leurs préférences : « Appelez-moi vieux jeu, mais... » ou « C'est juste une question de gout, mais... j'aime juste la sensation du livre physique. » (p. 362, traduction libre¹)

Debray estime pour sa part que « tout progrès *ici* suscite un mouvement rétrograde *là* » (1995, p. 21). Ainsi, selon lui, c'est la dématérialisation du livre qui provoque, par réaction directe, une resacralisation du livre en tant qu'objet matériel. Selon cette interprétation, ce serait donc l'arrivée du livre numérique qui augmenterait l'attachement des participants pour le livre papier et les inciterait à donner un sens plus profond à leur relation avec celui-ci. Il est également possible d'avancer que cet attachement était déjà bien ancré chez les participants, mais que c'est la comparaison avec le livre numérique qui leur a permis de le réaliser pleinement.

¹ Clearly, inasmuch as librarians en masse adopt the view that digital versions of books are destined to replace physical ones, the phasing out of print books will indeed be inevitable because it will be self-fulfilling. The pressure of this collective belief is the reason why most aficionados of physical books adopt a self-deprecatory, apologetic tone when stating their preferences: "call me old-fashioned but . . ." or "this is just a matter of taste but . . . I just like the feel of the physical book."

Ainsi, les participants accordent une grande importance au livre papier en tant qu'objet matériel, qu'il s'agisse d'un ouvrage en tant que tel ou d'une collection complète d'ouvrages (bibliothèque). L'importance accordée au support peut dépasser celle accordée au contenu, du fait de la prédominance du support sur le contenu dans le cas du livre papier. De plus, elle dépasse le simple cadre du livre, qui est perçu comme plus que la stricte somme de ses composantes et s'inscrit dans un certain rapport au passé. Or, les participants ne retrouvent pas ces éléments dans le livre numérique, dont le support leur semble bien moins riche de sens que le livre papier. De ce fait, le livre numérique leur apparaît comme une version amoindrie du livre papier.

4.3. Freins matériels et logistiques

Le rapport que les participants entretiennent avec le livre en tant qu'objet matériel passe également par des considérations pratiques. En effet, ils relèvent un certain nombre d'obstacles d'ordre matériel et logistique posés spécifiquement par le livre numérique. Comme ces diverses contraintes sont bien moins importantes (voire complètement absentes) en ce qui concerne le livre papier, et du fait de la comparaison effectuée entre les deux supports, elles tendent à rebuter les participants, et ce, qu'ils soient ou non intéressés par l'adoption éventuelle du livre numérique.

4.3.1. Développement et accessibilité de l'offre numérique

Plusieurs participants estiment que l'offre de livres numériques au Québec est soit faiblement développée, soit difficilement accessible. Par exemple, Sara (25 ans) n'est pas

certaine de la disponibilité en version numérique du « genre de lecture [qu'elle] aimerai[t] » ou des livres scolaires dont elle aurait besoin. Ainsi, même les participants potentiellement tentés par le livre numérique ne savent pas réellement de quelle manière et auprès de qui ils peuvent s'en procurer. Ils auraient alors spontanément tendance à utiliser les mêmes méthodes que pour se procurer des livres papier, principalement par l'achat en librairie ou par le prêt en bibliothèque. Mais ils estiment que ces solutions sont moins avantageuses pour se procurer des livres numériques. Martine (26 ans) souligne notamment le rôle des librairies à cet égard :

[Les librairies] ne mettent pas tant que ça le livre numérique en avant. Lorsque je vois que tel livre est sorti, par exemple le dernier Normand Baillargeon, je vais aller l'acheter. Je ne prends pas le réflexe d'aller l'acheter numériquement. Je me déplace dans une bibliothèque ou dans une librairie, et je l'achète. Je ne sais même pas où me procurer des livres numériques. Le côté publicitaire n'est pas là, ça ne donne pas le gout aux gens d'aller s'en procurer. Les besoins ne sont pas créés.

En ce qui concerne les bibliothèques publiques ou universitaires, certaines d'entre elles proposent un système de prêt numérique au moyen d'une plateforme collective de diffusion, *pretnumerique.ca* (Labbé, 2018). Plusieurs participants ont déjà essayé et apprécié l'emprunt numérique à la bibliothèque :

J'emprunte beaucoup de livres à la bibliothèque. Je sais que les prêts numériques existent, et j'ai déjà emprunté des livres en prêt numérique, avant que ma tablette décède. J'avais lu un essai comme ça. Et j'aimais bien quand même, pour le plaisir, utiliser ce service-là. (Maude, 25 ans)

Néanmoins, selon Jimmy (23 ans), même si l'offre numérique se développe dans les bibliothèques publiques et universitaires, elle est loin de pouvoir égaler l'offre de livres papier :

Souvent, les livres numériques, par exemple dans les bibliothèques, ne sont pas forcément tout le temps aussi accessibles. Les bibliothèques, en ce moment, font un gros rattrapage pour numériser leurs collections, ou au moins avoir des copies numériques. Mais [...] pour l'instant, c'est plus pratique d'aller vers le papier.

De plus, il estime que le prêt numérique en bibliothèque est plus contraignant que le prêt physique :

On peut avoir un peu de retard [pour rendre un livre] en physique. Le retard se calcule dans le sens où tu n'as pas ramené le livre [à temps]. Mais pour un livre numérique, tu ne peux pas avoir de retard, il n'est juste plus disponible, il s'efface. Donc si on en a encore besoin pour une ou deux journées, ça n'est pas pratique, parce qu'il n'est plus disponible.

Cette difficulté à développer une offre numérique pourrait notamment s'expliquer par le fait qu'elle occasionne de profonds changements organisationnels chez les acteurs du livre :

Le passage au numérique entraîne d'abord chez les éditeurs et les intermédiaires logistiques [...] des réorganisations internes, l'externalisation de certaines fonctions et/ou une modification des coûts de production. Ensuite, on assiste à une transformation de la structure concurrentielle par rapport à l'édition traditionnelle : arrivée de nouveaux acteurs [...], établissement de nouvelles relations verticales et horizontales de l'amont à l'aval de la filière (Benhamou et Guillon 2010). Aux États-Unis, cette évolution simultanée de l'offre et de la demande se traduit d'ores et déjà par une différenciation croissante de composition des listes de best-sellers numériques et papier. (Guillon et Thierry, 2013, p. 209)

Ainsi, la mise en place durable du livre numérique ne nécessiterait pas uniquement des ajustements mineurs, mais un bouleversement complet du paradigme actuel de l'édition. Cette nécessité pourrait en partie expliquer pourquoi un certain nombre d'acteurs du livre semblent réticents à développer leur offre numérique, que ce soit en numérisant des ouvrages déjà existants ou en publiant des ouvrages directement sous une forme numérique. Il est également possible d'émettre l'hypothèse que les éditeurs traditionnels

puissent être refroidis par le manque de succès du livre numérique auprès des publics, ce qui créerait un phénomène de cercle vicieux entre l'offre et la demande de livres numériques.

Les participants estiment néanmoins que le numérique peut faciliter l'accès à certains contenus écrits. Dans certaines circonstances, il leur arrive de lire sur divers supports numériques, parce que c'est plus pratique, plus facile d'accès, ou parce qu'ils n'ont pas d'autre choix possible :

Parfois, oui, je vais m'informer sur Internet, il y a des revues ou des journaux qui ne sont pas disponibles ici, où il faut un support informatique pour pouvoir les lire. Mais même souvent, quand il y a des articles, par exemple, académiques que je veux aller chercher, c'est souvent par Internet qu'il faut le faire. (Benoît, 35 ans)

Il est possible de constater que cette situation concerne principalement les journaux ou les articles scientifiques, et plus rarement les livres en tant que tels. Cela dit, certains participants estiment qu'un bon développement de l'offre de livres numériques pourrait devenir un atout, tout particulièrement en ce qui concerne les livres rares et difficiles d'accès :

Je pense peut-être que pour des vieux livres ou des livres vraiment rares, qu'on ne trouve plus vraiment en papier, ça pourrait ne pas être mauvais. Mais c'est sûr que de mon point de vue, ce serait juste si je ne peux pas les trouver en papier. Je pense que là-dessus, ça vaudrait peut-être la peine. (Alice, 24 ans)

Les participants saluent d'ailleurs les initiatives visant à rendre disponible gratuitement aux publics des versions numériques de documents rares : « Ça s'en vient de plus en plus. Le musée de New York a numérisé toutes ses cartes géographiques, toutes ses archives. Ce sont des millions de documents [auxquels on a] accès en ligne. C'est super! »

(Julien, 33 ans). De plus, certains participants estiment que le numérique pourrait faciliter l'émergence d'une offre alternative de livres, car les auteurs ont désormais la possibilité de ne pas passer par les circuits traditionnels du livre, que ce soit pour la publication de leurs œuvres ou pour leur diffusion. Stéphane (28 ans) est notamment abonné à un groupe *Facebook* où plusieurs auteurs font la promotion de leurs ouvrages autopubliés sur *Amazon*. Ainsi, les médias sociaux pourraient en partie faciliter l'accès à certains contenus écrits qui ne seraient pas disponibles autrement.

4.3.2. Critères financiers

Certains participants sont réfractaires au livre numérique pour des raisons financières. En effet, l'achat d'un appareil technologique spécialement destiné à la lecture représente un gros investissement immédiat, qu'il va falloir ensuite rentabiliser par l'achat d'un certain nombre de livres numériques. Cela représente un engagement important pour les participants, en particulier lorsqu'ils ne sont pas certains que le livre numérique pourrait leur convenir : « C'est quand même un gros achat sur le moment, parce que le cout de cette tablette-là, ce serait l'équivalent de quelques livres » (Sara, 25 ans). Cet aspect est particulièrement perceptible dans le cas des liseuses, qui servent spécifiquement à la lecture de livres, alors que les tablettes, téléphones cellulaires et ordinateurs disposent d'autres fonctionnalités que les participants pourraient également utiliser pour améliorer la rentabilité de leur achat. Or, comme ils possèdent déjà un ou plusieurs appareils électroniques, ils sont réticents à acheter un appareil supplémentaire. En outre, Anne-Sophie (57 ans) craindrait de devoir surveiller constamment ses appareils : « La tablette,

on ne peut pas la laisser dans le sable, de toute évidence. On risque de se la faire voler sur une plage, alors que qui partirait avec le livre ou avec le journal? » Dès lors, l'achat d'un nouvel appareil comporte pour les participants un certain risque qu'ils ne sont pas prêts à courir.

En ce qui concerne les contenus numériques proprement dits, les participants estiment spontanément que la version numérique d'un livre est moins chère que sa version imprimée : « Un livre numérique d'un petit auteur, ça a l'air de coûter deux ou trois dollars. Alors qu'un vrai livre — enfin, un livre papier — ça peut être beaucoup plus cher » (Stéphane, 28 ans). Parfois, l'offre numérique peut même être gratuite, comme dans le cas de certains ouvrages libres de droits qu'il est possible de télécharger sur un cellulaire. Les participants jugent que cette différence de prix est normale, car ils s'attendent à payer moins cher pour un livre numérique : « Je crois que j'aurais moins tendance à payer pour un livre numérique que pour un livre papier [...]. Dans le cas d'un livre papier, ça me dérangerait moins de payer davantage » (Maude, 25 ans). Cette attente est relevée par Guillon et Thierry (2013), qui estiment que « les consommateurs actuels et potentiels de livres numériques attendent une décote d'au moins 40 % par rapport au prix minimal auquel ils peuvent se procurer la version papier d'un titre » (p. 214). Néanmoins, même le fait que le livre numérique soit moins cher n'est pas toujours suffisant pour faire pencher la balance en sa faveur : « Je sais qu'un livre numérique coûte beaucoup moins cher [...], mais on dirait que je préfère tout de même continuer à payer plus cher pour l'objet » (Stéphane). Cette réticence vient du fait que dans le cas du livre numérique, les

participants ont l'impression de payer uniquement pour un contenu immatériel, alors que dans le cas du livre papier, ils paient également pour un objet matériel. Alice (24 ans) et Julien (33 ans) comparent notamment les œuvres complètes de Jules Verne disponibles sur la liseuse avec un livre papier de Jules Verne datant du 19^e siècle. Ils concluent que même si le livre papier dispose d'un contenu moins complet, pour un prix extrêmement plus élevé (150 CAD pour le livre papier et 1 CAD pour le livre numérique), le livre papier gagne malgré tout leur préférence : « J'aime quand même mieux tenir dans mes mains ce livre-là, je pense, que lire les œuvres complètes de Jules Verne [sur la liseuse] » (Alice). Ils attribuent une valeur plus importante à l'exemplaire papier, notamment pour son unicité, sa valeur historique ainsi que son aspect esthétique : « C'est une copie unique. [...] Ça a traversé un siècle, c'est quatre fois plus vieux que moi. [...] Puis c'est beau, les vieux livres, aussi! » (Julien). Ainsi, l'importance que les participants accordent à l'objet matériel du livre papier se traduit également sur le plan financier.

Par ailleurs, certains participants déplorent que l'accessibilité au livre numérique passe essentiellement par l'achat et laisse peu de place à d'autres possibilités d'accès telles que le prêt, le don ou même la revente à un particulier : « Je trouve ça un petit peu dommage [...] si le livre numérique, c'est une façon pour une maison d'édition de vendre un livre par personne » (Simon, 19 ans). Pour eux, ce manque de flexibilité représente un frein à l'accessibilité au livre numérique. Certains d'entre eux tentent néanmoins de contourner cette rigidité, comme Maude (25 ans), qui admet télécharger illégalement des livres en version PDF pour ses études. L'IFOP (2014) remarque d'ailleurs que les

personnes qui téléchargent illégalement des livres se justifient principalement en évoquant leurs prix trop élevés et l'habitude de la consommation gratuite. Ce dernier point est également relevé dans l'étude de Guillon et Thierry (2013).

4.3.3. Circulation du livre

Sous sa forme papier, le livre circule plus aisément d'un individu à l'autre, car il peut facilement être prêté, donné ou revendu. Simon (19 ans) considère ce point comme particulièrement important dans son propre rapport au livre :

Il y a aussi un cycle qu'on peut observer dans un livre de seconde main, c'est que c'est un livre que je vais pouvoir redonner, en tout cas pas réimprimer. [...] Les livres, quand je serai tanné, je vais pouvoir les redonner, il va peut-être pouvoir se retrouver dans des nouvelles étagères d'une nouvelle bouquinerie. Puis après ça, quelqu'un d'autre va pouvoir le racheter, puis il n'y aura pas de nouveau livre qui sera imprimé.

Poirier, Martet, Favretti *et al.* (2015) constatent que cette notion d'une circulation du livre entre particuliers apparaît à plusieurs reprises dans leur étude. Leurs participants évoquent des achats de livres usagés, des cadeaux à des proches, des dons ou des prêts, ces deux derniers modes de circulation se confondant parfois l'un avec l'autre. La facilité de circulation est perçue comme un atout majeur du livre papier. Par ailleurs, Le Béhec *et al.* (2014) remarquent que le développement des réseaux numériques a permis l'émergence de nouveaux modes de circulation du livre papier. Ils citent notamment la revente de livres papier sur des plateformes comme *ebay* ou *priceminister*, voire de sites de troc ou d'initiatives d'échanges de livres lancées par des blogueurs. Selon Le Béhec *et al.*, la circulation du livre papier entre individus est un aspect important pour les lecteurs, mais particulièrement sous-estimé par les acteurs du livre :

Il existe ainsi divers réseaux de circulation du livre hors des lieux de médiation institués et entre personnes aux degrés d'affinité variable. Le livre comme objet circule en créant de la valeur marchande bien au-delà du premier consommateur comme dans des réseaux de vente d'occasion de tous types observés alors même que les éditeurs et ceux qui font commerce du livre ne s'intéressent guère à ce processus. (p. 131)

Le Béhec *et al.* estiment que la possibilité de circulation du livre papier accorde à celui-ci une valeur ajoutée, qui dépasse le rapport à l'objet matériel et l'expérience de lecture elle-même : en effet, c'est la valeur de partage qui est ici mise en avant.

Or, tel qu'il est conçu actuellement, le livre numérique s'accorde beaucoup plus mal que le livre papier à cette logique de circulation entre particuliers. Sara (25 ans) s'interroge notamment sur les possibilités de revente d'un livre numérique, tout particulièrement en ce qui concerne les livres scolaires dont elle n'a besoin que temporairement, pour une session d'études. Elle estime que le modèle actuel du livre numérique ne laisse pas de place à cette solution de revente :

Un livre d'école, ça se vend, ça se revend, un livre numérique... [...] J'imagine qu'il doit y avoir un genre de sécurité là-dedans qui fait en sorte que tu ne peux pas envoyer le livre à cinquante amis, tu ne peux pas le partager cinquante fois. [...] C'est sûr qu'il y a de quoi qui fait en sorte que ça ne peut pas se propager massivement. J'imagine que la revente est plus difficile.

Selon l'IFOP (2014), 12 % des lecteurs de livres numériques percevraient cette impossibilité de revente comme l'un des trois inconvénients les plus déplaisants du livre numérique, alors que 62 % seraient intéressés par cette possibilité. Par ailleurs, 18 % seraient rebutés par l'impossibilité de prêter un livre numérique à quelqu'un d'autre, à cause des protections numériques de type *Digital Rights Management* (DRM). Labbé (2018) relève également que les différentes techniques de verrouillage, dues à la

volonté des opérateurs de maintenir l'exclusivité de leurs produits, pourraient entraver l'accessibilité au livre numérique. De plus, les formats de fichiers sont multiples et ne sont pas compatibles avec tous les appareils : par exemple, le format le plus répandu pour les livres numériques, le format EPUB, n'est pas pris en charge par les liseuses *Kindle*, de l'entreprise *Amazon*, qui sont pourtant les plus répandues sur le marché (Hackett et Dallaire, 2016). Ainsi, les problèmes d'interopérabilité entre les *softwares* des différents appareils représentent un frein important à la circulation du livre numérique. Mais Jimmy (23 ans) observe que cette circulation est également gênée par l'évolution rapide des *hardwares*, de plus en plus performants et incompatibles avec les appareils précédents :

Si on te disait : « Ah, je te remets une disquette, il y a un livre dessus » ; qu'est-ce que tu pourrais faire avec? Absolument rien, parce que tu n'as pas les lecteurs pour ça. Ça n'existe plus sur nos ordinateurs. Pareil pour les CD : si je te donne un CD avec plein de livres dessus, [...] maintenant, sur les ordinateurs, il n'y a même plus de lecteur CD.

Par conséquent, les livres numériques souffrent de gros problèmes d'interopérabilité, tant en ce qui concerne le support matériel (*hardware*) que le support immatériel (*software*).

L'enjeu est souligné par Staiger (2012) :

Les livres électroniques devraient être rendus compatibles avec une gamme d'appareils ; en d'autres termes, être rendus indépendants de plateformes particulières, avant de présenter aux bibliothèques un moyen réalisable de fournir des documents. À l'heure actuelle, des facteurs tels que la variété croissante de formats et de dispositifs, les progrès technologiques constants, un assortiment de systèmes de gestion des droits numériques [DRM] et la probabilité de nouvelles réductions de prix, rendent peu pratique pour les bibliothèques universitaires de s'engager sur un dispositif ou une version

particulière d'un dispositif et de commencer à prêter des livres électroniques.
(p. 363, traduction libre¹)

Dès lors, l'on constate que ce problème d'interopérabilité représente un frein important à la diffusion du livre numérique, non seulement entre particuliers, mais également auprès de certains acteurs du livre tels que les bibliothèques.

Ainsi, alors que les réseaux numériques permettent d'amplifier la circulation du livre papier, ils restreignent au contraire la circulation du livre numérique. Le Béhec *et al.* (2014) soulignent le paradoxe :

Les réseaux numériques permettent ainsi d'amplifier ces circulations, ces dons et surtout de transformer l'échange en gardant une trace, des noms, de constituer ainsi un réseau social numérique à partir d'une pratique non numérique. Il paraîtrait alors évident d'attendre l'amplification de ce même phénomène lorsque le bien en question est immatériel et peut circuler comme fichier, ce qu'on appelle un livre numérique. Or, nos observations ont montré à quel point cette pratique était à la fois désirée par les lecteurs et empêchée. Les lecteurs de livres numériques nous décrivent des pratiques de lecture qu'ils ressentent comme « illégales » et qui les freinent. Il existe pourtant comme une incohérence pour le lecteur de ne pas pouvoir associer dans l'acte de lire, parler et donner à lire. (p. 132)

Certains participants, comme Simon (19 ans), estiment toutefois qu'un nouveau cycle de circulation pourrait finir par se mettre en place pour les livres numériques. Néanmoins, il a de la difficulté à se représenter la manière dont ce cycle pourrait fonctionner, car celui-

¹ [E]-books would have to be made compatible with a gamut of devices, in other words be rendered independent of particular platforms, before they would present libraries with a feasible channel for provisioning materials. As of now, such factors as the growing variety of formats and devices, continually advancing technology, an assortment of digital rights management schemes, and the likelihood of further price reductions, renders it impractical for academic libraries to commit themselves to a particular device or version of a device and begin lending e-books.

ci doit répondre à des contraintes particulières qui ne se posent pas pour le livre papier, ou se posent différemment :

Je ne sais pas comment ça marche, les droits d’auteur, là-dessus, si on peut juste copier, s’envoyer des fichiers numériques, ou s’il faut les payer à chaque fois. Je ne sais même pas comment ça marche, si c’est gratuit, si ce n’est pas gratuit. [...] Si le livre est considéré comme une information [...] qui se passe de main en main, ce cycle-là serait différent. J’imagine qu’à ce moment-là, on irait chercher le fichier numérique dans une banque de données. Après ça, je ne sais pas si ce serait possible de l’envoyer à quelqu’un, si chaque personne doit payer individuellement. Je ne sais pas si c’est comme un fichier MP3 que tu peux juste envoyer.

Plutôt qu’un fichier numérique, la possibilité qui vient le plus spontanément à l’esprit des participants serait de prêter directement leur support matériel. En effet, cette solution se rapproche beaucoup plus des modes de circulation du livre papier que l’échange de fichiers numériques. Mais cette idée leur semble moins conviviale :

Quand j’ai des amis qui viennent, qui me disent « Tiens, ça a l’air bon, ce livre-là », [je leur réponds] « Eh bien, prends-le ! » Avec une tablette, on ne peut pas dire « Prends ma tablette, et ramène-la-moi demain quand tu auras fini de lire le livre qui est dessus. » C’est sûr que tu peux lui dire de télécharger. Mais le contact est plus facile [avec le livre papier]. (Benoît, 35 ans)

En conséquence, pour les participants, les possibilités de circulation du livre sont beaucoup plus restreintes pour le livre numérique que pour le livre papier. Les éventuelles solutions mises en place leur semblent à la fois moins pratiques et moins conviviales. Le fait que cet aspect soit à la fois primordial pour les lecteurs et sous-estimé par les acteurs du livre provoque un décalage entre les perceptions des publics et les possibilités qui leur sont proposées en ce qui concerne le livre numérique. Cela pourrait en partie expliquer leur scepticisme vis-à-vis de ce dernier.

4.3.4. Fragilité du numérique

Les participants reprochent aux appareils technologiques leur fragilité. Bien que ces derniers semblent à priori plus solides que les livres papier, du fait de leurs matériaux de fabrication, ils se brisent beaucoup plus facilement : « Le livre numérique, mine de rien, ça reste un gadget : on l'échappe par terre, il casse. [...] Je ne sais pas combien ça coute aujourd'hui, un livre numérique, mais c'est de l'argent gaspillé » (Jonathan, 24 ans). Les appareils technologiques sont perçus comme plus vulnérables aux contraintes extérieures que les livres papier, ce qui conduit les participants à les utiliser avec plus de prudence. Cela gênait notamment Martine (26 ans) dans sa lecture lors de l'essai avec la liseuse :

J'ai essayé aussi de le lire dans mon lit, c'est vraiment moins confortable qu'un livre, par exemple. C'est comme une machine, donc on dirait que tu veux y faire plus attention. [Alors que] le livre, tu peux comme le caler à moitié sous ton oreiller puis essayer de le lire. Je trouvais [le livre numérique] moins pratique.

Par ailleurs, Anne-Sophie (57 ans) serait réticente à lire un livre numérique à l'extérieur : « C'est fragile, une tablette. Je ne sais pas, s'il y a de la poussière, si un animal passe par là ». Ménard (2001) était déjà sceptique quant à la durabilité des appareils de lecture électronique, et s'interrogeait notamment sur sa résistance à certains aléas comme l'eau ou le sable. D'autres problèmes d'ordre logistique peuvent se poser, ce qui conduit les participants à se montrer plus vigilants avec un livre numérique qu'avec un livre papier :

Je trouve personnellement que ça amène beaucoup plus de complications. Parce que ça prend du *Wifi*, ou [parce qu'on] n'a plus de batterie, il y a tout le temps quelque chose. Ce sont des gadgets numériques, ça plante n'importe quand. Alors que du papier, un crayon, ça ne peut pas planter. (Jonathan, 24 ans)

Pour toutes ces raisons d'ordre logistique, les participants perçoivent le livre numérique, en tant qu'objet matériel, comme plus contraignant et moins pratique que le livre papier.

Outre les appareils technologiques eux-mêmes, les fichiers numériques de lecture sont également perçus comme plus fragiles par les participants, du fait de leur aspect immatériel. D'une part, la fragilité des appareils électroniques se répercute directement sur les fichiers numériques, car le bris de l'appareil peut endommager, détruire ou rendre inaccessibles les fichiers, temporairement ou définitivement. D'autre part, même lorsque les appareils électroniques sont en parfait état de marche, les fichiers numériques peuvent poser d'autres problèmes aux utilisateurs. Ils peuvent par exemple devenir inaccessibles à cause d'un oubli de mot de passe, ou disparaître à la suite d'un problème informatique. Cette mésaventure est arrivée à Maude (25 ans) lors d'un essai du livre numérique : « À cause d'un *bogue*, les livres que j'avais achetés ont disparu [...]. J'ai l'impression qu'un livre numérique est quelque chose qu'on peut perdre davantage. » Par ailleurs, Jimmy (23 ans) se montre sceptique quant à la conservation à long terme des fichiers numériques :

Le problème avec le système informatique, c'est que ça n'est pas pérenne. Les livres numériques, ça n'est pas pérenne. Le format du fichier électronique va finir par être obsolète. Ensuite, le programme sur lequel on peut le lire, ou au moins le consulter, va devenir obsolète également.

Pour lui, ce problème se répercute notamment sur l'archivage des œuvres littéraires. En effet, Jimmy estime qu'« il n'y a pas de continuité » avec les fichiers numériques, et que les changements dans ce domaine vont trop vite pour représenter une solution de long terme : « Les fichiers qu'on peut lire actuellement, avec lesquels on n'a pas de problèmes, dans dix, vingt, trente ou quarante ans, on ne pourra peut-être même plus les lire. » La question, déjà soulevée par Ménard (2001), concerne non seulement le support numérique et l'interopérabilité des fichiers, mais également le rapport au livre numérique lui-même :

Si je publie un roman, ou quoi que ce soit, il faut que j'envoie une copie aux archives [à Bibliothèque et Archives Canada]¹. Si je le fais sur Internet, je n'ai aucune copie à envoyer nulle part. Parce qu'ils ne sont pas soumis à la même loi. [...] Donc pour tout ce qui est conservation sur le long terme, les fichiers numériques sont un problème. (Jimmy)

Jimmy imagine que des solutions pourraient être proposées, même s'il lui semble peu probable qu'elles puissent réellement être appliquées un jour :

C'est peut-être l'avenir, mais ça n'est pas un avenir radieux. À moins qu'il n'y ait un système qui soit développé par un consortium de compagnies qui publient, qui éditent ou qui vendent le livre numérique, et qui créerait une banque commune mondiale des fichiers numériques, pour assurer la conservation et le transfert des données. Là, ça pourrait régler la situation. Mais ça n'est pas un avenir qui est probable pour l'instant. Peut-être dans quelques années, quand les archivistes vont s'être penchés sur le problème. Mais pour l'instant, non.

Quelques auteurs tels que Li *et al.* (2010) ont tenté d'élaborer des méthodes afin de mesurer la durabilité des formats numériques. Néanmoins, il semble que la question n'ait toujours pas été réglée et représente toujours un enjeu à l'heure actuelle.

Certains participants, comme Alice (24 ans), soulignent toutefois la fragilité du livre papier, qui peut s'abîmer, se déchirer ou brûler. Elle estime que cela pourrait représenter un atout potentiel pour le livre numérique : « Ça pourrait être une espèce de sauvegarde des livres que tu as déjà ici. Si le feu prend, tu mets ça dans tes poches. » Malgré tout, les participants estiment que le livre numérique a beaucoup plus de chances d'être endommagé que le livre papier, avec des conséquences potentiellement beaucoup plus graves, comme la perte totale de leur bibliothèque. Ainsi, pour les participants, le

¹ Loi sur la Bibliothèque et les Archives du Canada : <http://laws-lois.justice.gc.ca/fra/lois/L-7.7/index.html>

numérique les oblige à être plus vigilants à propos du support matériel et immatériel qu'avec un livre papier. Cette contrainte leur paraît irritante, car ils estiment qu'ils doivent gérer des inconvénients supplémentaires inhérents au support numérique de lecture, et ce, sans disposer des avantages du support papier.

Ainsi, les diverses contraintes d'ordre matériel et logistique inhérentes au livre numérique tendent à rebuter les participants, en particulier lorsqu'ils ont l'impression que ces problèmes ne se posent même pas ou ont déjà été réglés depuis longtemps en ce qui concerne le livre papier. Poirier, Martet, Favretti *et al.* (2015) soulignent l'enjeu :

La praticité représente un élément majeur dans l'utilisation du numérique. La rapidité d'acquisition des livres, la capacité des appareils à en stocker plusieurs, le poids des appareils ou encore la simplicité d'utilisation sont des dimensions essentielles dans les expériences positives (ou négatives) des utilisateurs. Ceci est important tant dans l'achat que dans l'emprunt et la praticité des interfaces devient, pour les utilisateurs aguerris, un aspect essentiel dans leurs choix. (p. 82)

Dès lors, les participants s'interrogent sur la pertinence de développer un support de lecture alternatif de lecture qui leur impose de nouvelles contraintes sans leur offrir d'avantages en conséquence. Cela les conduit à considérer que sur le plan de la lecture en tant que telle, le numérique n'en vaut pas la peine.

4.4. Expérience de lecture

Les participants estiment que le livre papier et le livre numérique divergent profondément en ce qui concerne l'expérience de lecture. En tant que lecteurs de livres papier, ils sont déjà habitués à une certaine expérience de lecture, qu'ils trouvent à la fois

intuitive et agréable. Il s'agit d'un état précis, spécifique à chacun des participants, qu'ils recherchent de manière plus ou moins consciente à la lecture d'un livre papier. Or, cet état est très différent de celui qu'ils atteignent lors de leurs diverses activités numériques. Après avoir essayé la liseuse pendant environ une semaine, Martine (26 ans) estime que « ça n'est pas aussi charmant qu'un livre. [...] L'approche du livre numérique est plus froide, je trouve. » Les participants craignent que le livre numérique n'emprunte trop de caractéristiques à l'expérience du numérique, et pas assez à l'expérience de lecture de livres papier, à laquelle ils sont très attachés dans ses différents aspects.

4.4.1. Transposition des fonctionnalités du livre papier au numérique

Certaines fonctionnalités, comme le fait de pouvoir ajouter des annotations dans les marges d'un livre, sont perçues comme plus simples à effectuer sur le livre papier que sur le livre numérique. Plusieurs participants trouvent cette fonctionnalité importante, mais ne savent pas si le livre numérique leur permet de le faire, ou bien n'imaginent pas que ce soit le cas : « Ce que je préfère dans un livre papier, c'est de pouvoir l'annoter. J'aime ça pouvoir écrire dans le livre, noter les passages intéressants, chose que je ne peux pas forcément faire avec une liseuse » (Simon, 19 ans). Les participants qui connaissent cette possibilité estiment toutefois que le papier est plus pratique que le numérique, lequel est perçu comme plus distant :

J'ai l'impression que quand j'écris à la main, c'est quand même plus relié à mes pensées, c'est plus spontané. [...] On est peut-être plus près du texte. [...] Écrire sur une tablette, ça n'est pas la même sensation [que sur du papier]. On se trompe souvent de touche et j'ai l'impression que ça freine un peu. (Maude, 25 ans)

Zhang et Kudva (2013) notent également, entre autres points, les préférences des participants pour effectuer leurs annotations sur un support papier plutôt que numérique. Par ailleurs, au-delà de la lecture de livres, le papier est perçu comme plus facile à appréhender que le numérique pour effectuer des choses plus complexes que de simplement écrire, par exemple des graphiques :

C'est moins compliqué d'organiser l'information. [...]. Ça m'apparaissait plus facile, plus fluide à la main, moins long que de taper à l'ordinateur. [...] Tout ce qui est graphiques, colonnes, tableaux, je préfère le faire à la main, c'est plus facile pour moi, je trouve. On dirait que je peux oublier le cadre et me concentrer sur le contenu. Quand je le fais d'une manière numérique, on dirait qu'il faut que je me préoccupe du cadre, de la mise en page, de tout ça. Tandis qu'à la main, ça se rédige plus facilement, je trouve. (Anne-Sophie, 57 ans)

Ainsi, certaines fonctionnalités propres au papier se complexifient lorsqu'elles sont transposées dans un cadre numérique. Cela tend à rebuter les participants habitués à la simplicité que leur offre le papier.

Les participants énumèrent d'autres fonctionnalités associées au livre papier et s'interrogent sur leur transposition possible en numérique. Sara (25 ans) se demande notamment s'il est possible de surligner un livre numérique ou d'y « mettre des post-its ». Certains participants ayant eu la liseuse entre les mains ont essayé de retrouver ces fonctionnalités. Ils se sont également intéressés aux possibilités dont le livre papier ne dispose pas, comme la recherche de mots dans le dictionnaire ou les changements de taille et de police des caractères d'imprimerie. Plusieurs d'entre eux estiment que cela peut freiner l'expérience de lecture : « Quand tu t'achètes un livre, c'est pour le lire, pas pour taponner pour trouver la bonne police [rire] » (Alice, 24 ans). De son côté, après avoir

essayé la liseuse pendant une semaine, Martine (26 ans), indique avoir apprécié de pouvoir augmenter la taille des caractères. Elle trouve également que l'option dictionnaire facilite beaucoup la lecture en langue étrangère :

C'est vraiment pratique, surtout pour lire un livre en anglais. Je ne suis pas super bonne en anglais, c'est sûr que je le lirai sur un livre numérique. Parce que l'option dictionnaire, je la trouve fantastique. Ils traduisent directement, puis ça, c'est une révolution. [...] Tu as le dictionnaire tout de suite, je trouve ça vraiment merveilleux.

Parmi les aspects qu'elle a moins appréciés, elle cite les statistiques de lecture calculées par la liseuse (nombre de pages lues par rapport au nombre de pages à lire, pourcentages de lecture, nombre d'heures restantes pour pouvoir finir le livre...) : « Ça me donne un petit stress. [...] Ce sont des choses que je n'aime pas, ou que j'aime calculer par moi-même. Je n'aime pas que quelqu'un me le dise. » Elle estime aussi que les notes de bas de page sont moins pratiques que sur papier :

Quand j'ai un livre, que je vois une note en bas de page, d'abord, je regarde la longueur de la note, puis après je décide si je la lis ou si je ne la lis pas. [...] Mais là, je ne peux pas jeter un coup d'œil : il faut que je clique, que j'attende la fraction de seconde pour que ça m'emmène à la note en bas de page, puis après, il faut que je revienne à ma lecture.

Elle reste donc mitigée par rapport aux fonctionnalités du livre numérique, qu'il s'agisse de celles transposées depuis le papier ou de celles propres au livre numérique.

4.4.2. Intangibilité et fragmentation du livre numérique

4.4.2.1. Maniabilité. Outre les significations diverses que les participants attribuent au support matériel du livre papier, la tangibilité de celui-ci leur permet de vivre une certaine expérience de lecture, qu'ils estiment irrémédiablement modifiée par le

changement de support matériel du livre numérique. Les participants associent la lecture d'un livre papier à ses aspects tangibles, et la lecture d'un livre numérique à ses aspects intangibles. Parmi les aspects tangibles de l'expérience de lecture, c'est le geste de « tourner les pages » que les participants mentionnent le plus spontanément. Certains n'en parlent pas explicitement, mais le suggèrent en imitant ce mouvement pour illustrer leurs propos au cours des entretiens. À contrario, le geste de tourner les pages est dépeint comme impossible à reproduire en numérique : « On ne peut pas feuilleter une tablette, [...] tourner les pages, comme on fait avec le papier » (Benoît, 35 ans). Alors que la tangibilité du livre papier est perçue de manière positive, les participants perçoivent négativement le manque de tangibilité du livre numérique : « Il manque le contact avec le livre lui-même, parce que la tablette ou l'interface devient un intermédiaire entre le contenu et notre lecture » (Julien, 33 ans). À cause de cette absence de tangibilité, les participants estiment donc qu'une distance se crée entre le livre et le lecteur, d'où la mention d'une impression de « manque » dans leur expérience de lecture d'un livre numérique.

Les participants estiment que du fait de sa tangibilité, le livre papier se manie plus facilement que le livre numérique :

Je préfère vraiment le contact avec le livre [papier]. Je peux m'arrêter plus facilement, reculer dans ma lecture, on dirait que c'est plus malléable. On peut faire plus de choses avec un livre ou un journal que sur un livre numérique. [...] C'est plus une matière qu'on peut travailler, on peut travailler le contenu sur un livre papier. Avec le numérique, on ne peut pas faire ça, c'est moins concret. (Anne-Sophie, 57 ans)

Cette maniabilité du livre papier peut se manifester à plusieurs étapes de la lecture. Tout d'abord, le format papier facilite la possibilité de commencer ou de continuer une lecture à n'importe quel moment :

Pour un livre papier, la preuve de son efficacité est faite, je trouve. J'ai tout le temps dans mon sac deux ou trois livres papier : à la seconde où j'ai envie de les lire, je les sors et je les lis, c'est simple comme ça. (Jonathan, 24 ans)

Ensuite, les participants considèrent que la lecture en tant que telle est logistiquement moins contraignante sur un format papier que numérique, comme le décrit Julien (33 ans) : « C'est plus facile de revenir d'une page en arrière, ou d'avoir deux pages l'une à côté de l'autre puis d'aller comparer, souvent, je reviens... Je trouve que le format papier permet plus l'aller-retour dans l'œuvre. » Staiger (2012) perçoit cette difficulté de navigation dans le livre numérique, due à son manque de tangibilité, comme une faiblesse majeure de ce dernier :

Paradoxalement, l'intangibilité du livre numérique en fait un milieu encombrant pour s'y retrouver. Cela pourrait être une faiblesse inhérente aux livres numériques, car il est difficile d'imaginer comment le fait d'apprendre des fonctions de recherche et d'appuyer sur des touches pour consulter leur contenu peut être rendu aussi facile ou agréable que de tourner les pages d'un livre [papier]. (p. 360, traduction libre¹)

Outre ce point particulier, Staiger pointe également d'autres problèmes posés par l'intangibilité du livre numérique, comme l'impossibilité de pouvoir consulter plusieurs ouvrages simultanément.

¹ [P]aradoxically, the intangibility of the e-book makes it a cumbersome milieu in which to find one's way around. This may be an inherent weakness of e-books, since it is hard to imagine how learning search functions and pressing keys to negotiate their "interiors" can ever be made as easy or agreeable as turning the pages of a book.

4.4.2.2. Repérage spatial. Le livre papier est perçu par les participants comme un tout global, dans lequel leur mémoire spatiale et visuelle peut plus facilement s'exercer que dans un livre numérique. En conséquence, ils estiment qu'il est plus aisé se repérer au cours de la lecture d'un livre papier, notamment pour reconsulter le livre au cours d'une nouvelle lecture ou pour retrouver une page précise :

Je trouve que c'est plus facile. Si j'essaie de me rappeler une citation de quelque chose en particulier [...], on a la mémoire du livre et on sait par exemple que c'est à gauche, en haut, à peu près à tel endroit dans le livre. (Anne-Sophie, 57 ans)

À l'inverse, le livre numérique est perçu comme quelque chose que l'on ne peut pas voir dans sa globalité, car la mémoire spatiale et visuelle des participants ne les aide plus à se repérer :

C'est un truc qui m'énervait avec une liseuse. [...] Je ne suis pas sûre que je me rappellerais que c'est dans le coin en haut à droite. Un livre d'école, mettons, je serais capable de le replacer presque exactement, mais un appareil comme ça, je ne suis pas sûre. (Sara, 25 ans)

De son côté, Anne-Sophie estime que les versions numériques des journaux présentent au lecteur un environnement rempli de distractions, qui l'empêchent de se concentrer et compliquent sa lecture :

C'est très difficile d'avoir une idée de l'ensemble. Il faut dérouler le truc. Ça va être entrecoupé de publicités. Tandis que pour les articles de journaux [papier], je vais commencer à la page 1 puis je vais tourner les pages, mais j'ai une vue d'ensemble de l'article qui m'intéresse dans le journal.

Cette difficulté de repérage est soulignée par Maynard (2010), dans le cadre d'une étude sur la lecture numérique des enfants et de leurs familles. Elle est également analysée par Staiger (2012), qui souligne en comparaison l'atout que représente le livre papier pour la mémoire visuelle :

Un autre membre de la faculté a formulé une hypothèse intéressante, qui pourrait avoir de grandes répercussions sur l'adoption des livres électroniques par les bibliothèques universitaires : « Les livres physiques aident à la mémoire visuelle, c'est plus facile de se souvenir de l'endroit [...] où j'ai lu cette information ; c'était près du début, donc c'était une idée d'introduction. » S'appuyant sur des recherches antérieures sur la conception de textes électroniques, Berg *et al.* soulignent un point connexe : « les participants ont essentiellement utilisé la tangibilité du livre imprimé comme une aide à la recherche d'informations. La matérialité du livre imprimé a permis aux participants de savoir où ils se trouvaient dans le livre et dans le texte de la page ». (p. 360, traduction libre¹)

Certains outils, comme la possibilité d'effectuer une recherche interne, sont disponibles pour le livre numérique. Cependant, les participants ont l'impression que ces outils restent moins intuitifs que la lecture d'un livre papier : « Oui, il y a le *contrôle f* qui va sortir facilement dans la liseuse. Mais feuilleter le livre [papier], faire aller les pages [...] : tu as une vision globale du livre que tu n'as pas avec l'*iPad* » (Martine, 26 ans). Pour elle, ces outils proposés par le livre numérique, conçus pour pallier le manque de repérage visuel et spatial, ne parviennent pas à le compenser malgré tout.

Le fait d'avoir une vision globale de leur support de lecture influence la méthode de lecture des participants, car elle facilite notamment la sérendipité. Celle-ci peut se manifester lorsque les participants trouvent un passage au hasard dans leur lecture d'un

¹ An interesting conjecture with possibly large implications for academic libraries' embrace of e-books was voiced by still another faculty member: "Physical books help with their visual memories as well, it's easier to remember where, just visually how you think, of where I read that piece of information; it was near the front, so it was an introductory idea." Building on earlier research on electronic text design, Berg *et al.* underscore a related point: "participants essentially used the tangibility of the print book as an information-seeking aid. The physicality of the print book facilitated participants' awareness of where they were within the book and within the text on the page."

livre donné, mais également lorsqu'ils examinent le contenu de leur bibliothèque, afin de choisir leur prochaine lecture :

J'ai la prétention de croire que la bibliothèque nous donne envie de lire. On passe devant la bibliothèque, puis on croise du regard un livre qu'on a depuis longtemps et qu'on n'a pas encore lu : l'envie de lire est là. (Jonathan, 24 ans)

Ainsi, le format du livre papier permet aux participants de lire des livres ou des passages d'un livre auxquels ils n'auraient pas pensé de prime abord. Or, ils ont l'impression que cette sérendipité est plus rare avec le livre numérique : « Je trouve que le côté aléatoire se fait moins facilement. [...] Je ne peux pas me dire au hasard que je vais à la page 56, prendre une phrase et refermer le livre » (Martine, 26 ans). Staiger (2012) confirme cet inconvénient et en souligne les conséquences sur le plan de la recherche académique, pour laquelle la sérendipité peut jouer un rôle plus ou moins important. Dans un contexte de loisir, le manque de hasard est également relevé dans l'étude qualitative de l'IFOP (2014). En effet, les recommandations de lecture des algorithmes, basées sur les achats précédents des utilisateurs, sont perçues soit comme non pertinentes, soit comme restrictives. Les lecteurs se retrouvent alors coincés entre deux paradigmes apparemment contradictoires : d'un côté, ils ont l'impression d'être noyés dans une offre surabondante parmi laquelle ils ne parviennent pas à se retrouver ; de l'autre, ils ont l'impression d'être limités dans leurs horizons de lecture par la technologie.

4.4.2.3. Fragmentation et appropriation. Plusieurs participants estiment que leur lecture est plus attentive et plus complète sur un format papier que numérique. C'est ce que constate Benoît (35 ans), notamment à propos de la lecture de journaux. Il remarque

que sur un support numérique, il a tendance à lire plus rapidement et de manière plus fragmentaire que sur un support papier :

On dirait que quand tu as une feuille papier, tu prends le temps de lire au complet, de passer chaque page. Il y a des articles que tu vois, que tu n'aurais pas vus en scrollant rapidement, en défilant rapidement sur l'application.

Or, l'IFOP (2014) estime que parmi les lecteurs de livres numériques, 56 % trouvent que leur lecture sur un support numérique est plus superficielle que sur un support papier. Cette fragmentation de la lecture sur support numérique est analysée notamment par Benhamou (2014) :

Le passage du papier à l'écran transforme l'acte de lire et les modalités d'appropriation du texte. Même si la lecture séquentielle n'a pas attendu le livre numérique, elle se répand à la faveur de ce dernier. [...] [T]andis que la lecture d'un document papier est profonde et attentive, la lecture du Web est sélective et rapide, assimilable à de la simple recherche. [...] Le vagabondage qui en résulte rompt avec le temps continu de la lecture du livre : tandis qu'on ne lit qu'un livre papier à la fois, plusieurs écrans peuvent être ouverts simultanément. Devenu numérique, le texte se fragmente. Le lecteur butine d'un texte à l'autre. (p. 51-52)

Nielsen (2006) met également en lumière une particularité de la lecture numérique sur les sites Internet. En analysant les mouvements des yeux des participants à son étude, il remarque que ceux-ci ont tendance à effectuer un mouvement en « F » :

Les utilisateurs lisent d'abord dans un mouvement horizontal, généralement dans la partie supérieure de la zone de contenu. Cet élément initial forme la barre supérieure du F. Ensuite, l'utilisateur se déplace un peu vers le bas de la page, puis lit dans un second mouvement horizontal qui couvre généralement une zone plus courte que le mouvement précédent. Cet élément supplémentaire forme la barre inférieure du F. Enfin, l'utilisateur scanne le côté gauche du contenu dans un mouvement vertical. [...] Ce dernier élément forme la tige du F. (n. p., traduction libre¹)

¹ Users first read in a **horizontal movement**, usually across the upper part of the content area. This initial element forms the F's top bar. (*suite p. 124*)

Ainsi, selon Nielsen, les lecteurs d'un site Web lisent plus lentement et plus attentivement le début d'un texte que la fin de celui-ci, qu'ils se contentent de survoler.

La fragmentation des textes et l'importance croissante de la « lecture séquentielle » (Benhamou, 2014) semblent avoir un effet sur les capacités des participants à s'approprier leurs lectures numériques. Anne-Sophie (57 ans) estime avoir plus de difficultés à retirer de la matière d'une lecture avec un contenu numérique plutôt qu'avec un livre papier :

On dirait que dans le numérique, l'idée ne nous appartient pas. On dirait que ce qui est dedans, on ne peut pas se l'approprier. Avec un livre, j'ai l'impression que je peux m'approprier le contenu, que je peux l'intégrer, réfléchir dessus. On dirait que sur un livre numérique, j'ai du mal à faire ça. [...] C'est comme abstrait.

Alice (24 ans) remarque quant à elle que la multiplication des écrans et des activités numériques a tendance à affecter sa mémoire de manière négative. Pour elle, cette tendance s'accroît avec le temps, car elle a le réflexe de chercher directement une information sur Internet, sans prendre le temps d'y réfléchir auparavant ni d'y revenir plus tard :

Je pense qu'avec le téléphone, [...] on retient moins de choses. Je ne connais pas encore [le] numéro de téléphone [de mon *chum*], ça fait trois ans qu'on est ensemble, c'est stupide... [...] Tu te poses une question, tu vas sur Internet, c'est plus facile. Puis je pense que ça [le livre numérique], ça n'aidera peut-être pas. Parce que c'est un peu la même idée.

(suite note p. 123) Next, users move down the page a bit and then read across in a **second horizontal movement** that typically covers a shorter area than the previous movement. This additional element forms the F's lower bar.

Finally, users scan the content's left side in a **vertical movement**. Sometimes this is a fairly slow and systematic scan that appears as a solid stripe on an eyetracking heatmap. Other times users move faster, creating a spottier heatmap. This last element forms the F's stem.

Elle craint que le numérique n'affecte irrémédiablement sa manière d'aborder et de s'approprier une lecture. L'on retrouve ainsi deux conceptions opposées de la lecture : d'une part, une lecture attentive et complète, adaptée au livre papier, que Grillet (2012) nomme *deep reading* et Vanderdope (2011, cité par Barbagelata *et al.*, 2014) nomme lecture par défaut ; d'autre part, une lecture fragmentée et superficielle, adaptée au livre numérique, que Grillet nomme *spread reading* et Benhamou nomme lecture séquentielle. Or, les participants craignent que le *spread reading* ne finisse par remplacer complètement le *deep reading*, y compris en ce qui concerne la lecture de livres papier. Ce point semble en partie à l'origine de leurs inquiétudes concernant la disparition prochaine du livre papier et son éventuel remplacement par le livre numérique. Cette crainte d'un remplacement d'un mode de lecture par un autre se retrouve notamment chez Barbagelata *et al.* :

Ce que Vanderdope appelle le mode de « lecture par défaut » [...] s'efface au profit d'une lecture fragmentaire, ancrée par une activité fréquente et récurrente sur le Web. Une *pseudo-lecture* (lecture rapide, distractive, discontinue) s'installe rendant toujours plus difficile l'attention et la « lecture profonde et attentive », exigées par la forme livre. (p. 20-21)

Cette mise en opposition entre deux modes de lecture est cependant nuancée par Grillet :

La lecture profonde, sur la durée, est une succession de boucles attentionnelles qui ménagent, au cœur du *deep reading*, une discontinuité singulière. Celle, par exemple, qui se produit quand le lecteur, plongé dans sa lecture, lève la tête, « lève les yeux » et, tout en étant à sa lecture, la syncope, la laisse un instant de côté pour se reprendre lui-même, échapper à l'emprise de l'auteur. Cette circulation dedans / dehors [...] offre sans doute une vision moins uniforme de ce qu'est en apparence la lecture profonde. (p. 45)

En ce qui concerne le *spread reading*, Grillet avance que les fonctionnalités inhérentes au numérique, telles que la recherche, la navigation entre plusieurs couches de texte et la

possibilité de partage, font de ce mode de lecture « une activité qui n'a rien de passif » (p. 42). En conséquence, s'il existe bien une distinction entre *deep reading* et *spread reading*, celle-ci n'est toutefois pas aussi tranchée que l'on pourrait le croire de prime abord.

4.4.3. Confort de lecture et fatigue visuelle

4.4.3.1. Lecture numérique. Les participants éprouvent moins de confort à lire sur un support numérique que sur un support papier. Ils assimilent le papier à quelque chose de « relaxant », de « plus vrai », alors que le livre numérique est perçu comme « froid et rigide ». La fatigue visuelle est la principale raison mise en avant pour expliquer ce manque de confort de la lecture numérique. Certains participants précisent que cette fatigue les conduit à limiter le temps qu'ils consacrent à leurs activités numériques, contrairement à leurs activités de lecture. Cela représente pour eux un frein important au livre numérique, car ils estiment que ce dernier risquerait de leur faire réduire leurs pratiques de lecture :

Déjà, juste faire de la recherche à l'ordinateur pendant deux ou trois heures, c'est désagréable pour les yeux, ça fait forcer les yeux, je me rappelle un mal de tête intense. J' imagine lire là-dessus... Personnellement, quand je commence à lire un livre, je passe la nuit à lire, c'est comme huit heures de lecture intense. Je ne pourrais pas faire ça sur une tablette ou sur ordinateur, ce serait épouvantable. (Alice, 24 ans)

Certaines études observent en effet une corrélation entre la luminosité des écrans numériques et la fatigue visuelle. Benedetto *et al.* (2014) remarquent notamment que les personnes lisant sur un écran hautement lumineux clignent moins fréquemment des paupières au cours de leur lecture, ce qui conduit à leur assécher les yeux plus rapidement.

La fatigue perçue subjectivement par les participants est également plus importante dans le cas de la lecture sur les écrans à haute luminosité. Une autre étude (Benedetto *et al.*, 2013) effectue un constat similaire, dans le cas d'une comparaison entre lecture sur papier et sur un support numérique : l'assèchement des yeux et la fatigue perçue subjectivement sont plus importants lors de la lecture numérique que de la lecture papier.

Toutefois, plusieurs participants à notre étude indiquent que dans certains cas, le numérique paraît moins fatigant visuellement que le papier :

Il y a des livres dans ma bibliothèque, je sais que je ne les lirai jamais, parce que c'est écrit trop petit et que je suis comme découragée. Je veux les lire, mais les pages sont trop fines, c'est écrit trop petit. Pour ces livres-là, le livre numérique va peut-être me permettre de surmonter ces épreuves-là.
(Martine, 26 ans)

En effet, plusieurs fonctionnalités du livre numérique permettent d'améliorer la présentation visuelle : la possibilité d'augmenter la taille des caractères ou de changer la police utilisée, afin que chacun puisse choisir la présentation qui lui convient le mieux (Liu, 2010). De plus, Benedetto *et al.* (2014) remarquent que les hauts niveaux de luminosité, qu'il s'agisse de celle de l'écran ou de la luminosité ambiante (dont l'influence reste à étudier) ont tendance à stimuler l'éveil (*arousal*) des participants, augmentant leur vitesse de lecture sans que leur compréhension globale du texte n'en soit affectée. Ce constat est nuancé par Farinosi *et al.* (2016), qui obtiennent des résultats plus mitigés dans leur propre étude. Benedetto *et al.* concluent que ce lien entre haute luminosité et bonne concentration pourrait compenser partiellement, à court terme, la fatigue visuelle causée par les écrans. À moyen ou long terme, néanmoins, la fatigue visuelle se manifesterait de

manière plus marquée, puisque plusieurs participants observent qu'ils sont incapables de lire confortablement sur un support numérique pendant une longue période consécutive.

4.4.3.2. Particularités de la lecture sur liseuse. Sur le plan du confort et de la fatigue visuelle, la lecture sur liseuse apparaît aux participants comme un compromis imparfait entre lecture papier et lecture numérique. Plusieurs d'entre eux savent que les liseuses utilisent une technologie spécifique pour adapter la luminosité à la lecture, sans forcément en connaître les détails techniques tels que décrits par Soccavo (2008). Mais ceux qui n'ont pas essayé directement l'appareil restent dubitatifs à propos des différences entre cette technologie et un affichage numérique classique :

Je sais qu'on m'a dit qu'il y avait des liseuses ou des tablettes qui étaient faites pour ça, mais [...] si c'était comme la tablette que j'ai, je ne pourrais pas passer trois-quatre heures à lire dessus, ça ne serait pas possible. (Benoît, 35 ans)

Les participants ayant essayé la liseuse sont d'ailleurs quasi systématiquement surpris par la luminosité spécifique à cet appareil. Il s'agit d'une des premières choses qu'ils relèvent à ce sujet : « Je ne connaissais pas ça, il y a beaucoup d'inconnu derrière les liseuses. Je pensais que la lumière serait agressive, mais elle ne l'est pas. [...] Ce n'est pas éblouissant. Je ne m'attendais pas à ça » (Sara, 25 ans). Plusieurs d'entre eux indiquent spontanément que le format de la liseuse leur semble bien adapté. Par la suite, après avoir feuilleté quelques pages, les participants relèvent que la lecture sur liseuse leur semble plutôt confortable :

C'est un format qui est vraiment intéressant. [...] C'est léger, c'est le même format qu'un livre de poche, au fond. Ça semble bien se lire, aussi. [...] Ça semble présenter en quelque sorte les mêmes avantages que le livre papier. Pour lire, [...] ça semble très intéressant comme support visuel. (Simon, 19 ans)

Benedetto *et al.* (2013) ne remarquent pas de différence significative entre la lecture papier et la lecture sur liseuse, que ce soit sur le plan de la fréquence de clignements des paupières ou de la fatigue subjective perçue par les participants, contrairement à la lecture sur un support numérique de type *Liquid Crystal Display* (LCD). Cela tendrait à indiquer que la fatigue visuelle est similaire dans le cas d'un livre papier ou d'une liseuse. Néanmoins, certains participants s'imaginent malgré tout difficilement lire aussi longtemps avec une liseuse qu'avec un livre papier. Ils situent cette technologie à mi-chemin entre un livre papier et un écran classique. Alice (24 ans) estime en effet que « ça peut être moins pire comme ça », mais elle n'est pas complètement convaincue que la fatigue visuelle puisse être moins importante avec une liseuse qu'avec un livre papier :

C'est comme une page de livre quand tu regardes ça. [...] Il n'y a rien qui reflète là-dedans, c'est fait pour ça. *Faque* je ne sais pas à quel point ça maganerait les yeux, mais je ne pense pas que ça soit parfait là-dessus.

Martine (26 ans), la seule participante à avoir essayé la liseuse au cours de sessions de lecture relativement longues, n'évoque pas d'effets négatifs en ce qui concerne la fatigue visuelle. Toutefois, sur le plan du confort de lecture en tant que tel, certaines caractéristiques de la liseuse rebutent les participants, comme le changement de page : « Ça se lit bien. C'est quand même bizarre que ça fasse un écran noir à chaque fois qu'on change de page. Visuellement, ça me *gosse* » (Julien, 33 ans). Ainsi, comme la liseuse est conçue pour que ses caractéristiques de lecture soient plus proches du livre papier que celles des autres appareils électroniques comme l'ordinateur, le cellulaire ou la tablette, les participants remarquent plus facilement les différences entre la liseuse et le livre papier

et tendent à s'en irriter. À nouveau, l'on retrouve un effet analogue à celui de la vallée dérangement (Mori, 2012).

4.4.4. Différenciation des pratiques de lecture et du numérique

Plusieurs participants estiment que le développement du livre numérique pourrait modifier l'expérience de lecture en tant que telle. Les possibilités du numérique pourraient permettre d'ajouter au livre de nouvelles fonctionnalités impensables sur un support papier, afin de créer une expérience de lecture augmentée :

Peut-être que ce format-là pourrait permettre d'avoir aussi plus d'images, d'avoir des bonus. Parce que de manière électronique, tu n'as pas les limites de pages. Peut-être qu'un jour même, les livres électroniques auront des vidéos intégrées, des petites capsules vidéos comme pour compléter. Tu lis un roman policier et tu cliques sur une petite affaire pour voir la scène de crime... (Julien, 33 ans)

Cette possibilité est envisagée par Benhamou (2014) :

Le numérique [...] se prête à des recompositions : le lecteur emprunte des morceaux choisis pour les fondre dans un texte nouveau. L'image et le son illustrent et complètent le texte. [...] L'usage simultané et non séquentiel de différents contenus redessine alors la manière de construire et de transmettre les savoirs. (p. 54)

Néanmoins, si certains participants sont curieux à l'idée d'étendre leur expérience de lecture par de nouvelles fonctionnalités numériques, d'autres sont plus réfractaires à cette idée. En effet, ils estiment que cela pourrait brouiller les limites entre leurs pratiques de lecture et d'autres pratiques comme le visionnage de films ou les jeux vidéos : « Un livre, c'est fait pour créer des images dans ta tête. Ce serait un peu bizarre de mettre un vidéo. Tant qu'à ça, tu peux mettre un vidéo complet du livre, tu peux faire un film » (Alice,

24 ans). Ainsi, pour elle, apporter trop de changements à l'expérience de lecture en tant que telle risquerait de finir par la dénaturer.

Plusieurs participants soulignent qu'ils trouvent important de tracer une limite entre leurs pratiques de lecture et leurs pratiques numériques. Certains, dont Stéphane (28 ans), s'en étonnent : « On dirait que je fais presque tout en numérique, à part lire des livres. [...] C'est étrange, d'ailleurs. » Quelques participants expliquent cette volonté de segmentation de leurs pratiques par le fait qu'ils perçoivent la lecture de livres comme une activité relaxante, alors que le numérique est plutôt associé au travail. Les participants mentionnent fréquemment que dans un quotidien dominé par le numérique, où l'on n'a plus le choix d'utiliser le numérique pour travailler, ils trouvent important de considérer la lecture comme une activité détachée du reste :

Je passe ma journée derrière un ordinateur, donc dans mes loisirs, je n'ai pas le goût d'être encore derrière un écran pour pouvoir en profiter, pour pouvoir avoir des loisirs. Peut-être que le papier me permet de déconnecter de la surface de l'ordinateur. (Julien, 33 ans)

Ce point apparaît également dans l'étude de Poirier, Martet, Favretti *et al.* (2015). Ceux-ci relèvent « une séparation de l'espace symbolique du numérique et du papier : “La technologie c'est le travail, et le papier c'est du plaisir” » (p. 66). Néanmoins, il est possible de constater un paradoxe, dans la mesure où plusieurs participants s'adonnent également à des divertissements numériques.

Certains participants soulignent que la plupart des appareils numériques disposent de multiples fonctions associées à la fois à leur travail et à leurs loisirs. Cela les encourage

à alterner rapidement entre les deux, d'où les difficultés qu'ils éprouvent parfois à se déconnecter véritablement de leur travail lorsqu'ils utilisent le même appareil pour leurs loisirs :

On n'a plus de différenciation entre le travail et le plaisir, c'est tout le temps sur la même machine. Donc [...] j'ai moins de plaisir à lire sur l'ordinateur [...]. Quand tu lis en physique, tu peux fermer le téléphone, puis tu peux dire « je ne fais que lire ». Si tu lis sur un support numérique, tu as les notifications, tu as tout qui rentre en même temps. Tu as une dispersion de l'attention qui fait que tu suis moins l'histoire, que tu suis moins le roman en même temps. (Jimmy, 23 ans)

Par ailleurs, le fait de simplement couper les notifications tout en utilisant le même appareil ne diminue pas les tentations pour les participants, contrairement au fait de lire sur un support séparé :

C'est plus pratique si je laisse les notifications, parce que je peux avoir un appel ou un message important. [...] Je me sentrais mal de ne pas ouvrir mes documents, mes fichiers de travail et tout ça, en même temps [que je lis]. Je me dirais que de toute façon, je suis déjà sur l'ordinateur : s'ils veulent un document, je peux leur envoyer tout de suite, je n'ai pas à attendre. Alors que si je suis sur mon perron, au soleil, à lire un livre, et que l'ordinateur et le téléphone sont dans la maison, eh bien je n'ai pas cette pression-là. (Jimmy)

Là encore, la liseuse pourrait apparaître comme une solution à mi-chemin entre les deux, car elle est spécialement dédiée à la lecture de livres et non pas à d'autres activités numériques comme la navigation sur Internet.

Ainsi, les participants accordent une grande importance à l'expérience de lecture sur papier. Cette activité leur semble à la fois aisée à maîtriser et riche dans la satisfaction qu'elle leur apporte. Or, l'expérience de lecture numérique leur apparaît comme plus contraignante que la lecture papier. Pour eux, les fonctionnalités du livre papier sont soit

impossibles à transposer en numérique, soit possibles à transposer, mais sous une forme qui ne leur permet pas de vivre une expérience de lecture similaire. De ce fait, il en découle un sentiment de frustration, ainsi que l'impression que la lecture numérique est moins agréable que la lecture papier. Ce sentiment est renforcé par deux autres facteurs. Premièrement, le numérique dispose de ses propres contraintes et désagréments, qui empêchent les participants de vivre l'expérience qu'ils souhaiteraient. Deuxièmement, les désagréments inhérents à la lecture numérique incitent les participants à la comparer systématiquement à la lecture papier, donc à considérer l'expérience de lecture numérique comme une version amoindrie de cette dernière et non comme une nouvelle expérience à part entière.

4.5. Facteurs psychologiques et sociaux

Plusieurs facteurs non reliés directement au livre entrent également en compte dans le rapport qu'entretiennent les participants avec le livre papier, notamment des facteurs d'ordre psychologique ou social. La façon dont les participants se perçoivent eux-mêmes et perçoivent leurs aspirations, leurs motivations et leurs blocages peut jouer un rôle important, de même que le contexte dans lequel ils ont vécu et le rapport qu'ils entretiennent avec leur entourage, proche ou lointain, avec les acteurs du livre ou avec certains enjeux sociaux tels que l'environnement. Ces différents facteurs, évolutifs chez les participants, peuvent influencer partiellement sur leur aversion, leur indifférence ou leur curiosité à l'égard du livre numérique.

4.5.1. Habitude et motivation

Plusieurs participants mentionnent explicitement qu'ils ont développé l'habitude de lire des livres papier et non pas de lire des livres numériques. Les plus réfractaires au livre numérique estiment que cette habitude est profondément ancrée en eux, et qu'ils peuvent difficilement la changer. À l'inverse, les participants tentés par le livre numérique se questionnent sur la mise en place de cette habitude, qu'ils tendent à relativiser : « Je ne pense pas que ça soit rationnel, je pense que c'est juste une habitude qui s'est installée avec le temps » (Maude, 25 ans). Par ailleurs, certains participants indiquent que cette habitude est renforcée par le fait qu'ils la considèrent même comme un besoin : « On dirait que j'ai besoin de tourner les pages, que j'ai besoin de sentir le livre, l'objet en tant que tel » (Stéphane, 28 ans). De l'autre côté du spectre, le manque d'habitude de lire des livres numériques peut être renforcé par un blocage formulé plus ou moins explicitement : « On dirait que je n'aime pas me fermer à l'idée du livre numérique, mais en même temps, je ne me vois pas non plus aller dans cette direction. C'est bizarre » (Stéphane). Martine (26 ans) exprime quant à elle l'idée d'un « déclic » pour pouvoir surmonter ce blocage. Elle semble d'ailleurs avoir rencontré un premier déclic partiel après avoir effectué l'expérience de lecture sur la liseuse. Ainsi, l'habitude de lire des livres papier, renforcée par un besoin, et le manque d'habitude de lire des livres numériques, renforcé par un blocage, pourraient en partie expliquer le réflexe des participants d'opter pour le support papier et non pas le support numérique.

Qu'ils soient intéressés ou non par le livre numérique, les participants estiment que le processus de changement d'habitude est long et difficile, tout particulièrement lorsqu'il s'agit de se familiariser avec un appareil numérique auxquels ils ne sont pas habitués, comme une liseuse. Cela les rebute d'autant plus que leur habitude de lire des livres papier est déjà bien installée et développée. En conséquence, ils pensent qu'ils opteront spontanément pour la solution la plus facile, c'est-à-dire faire perdurer une ancienne habitude plutôt qu'en adopter une nouvelle :

Il y a un moment d'adaptation pour tout. Peut-être que pour la tablette, il est juste un petit peu plus long, le temps de s'y faire, à cette technologie-là. Puis après, on se pose moins de questions, puis ça vient naturellement. Tandis que le livre, c'est pur, c'est direct, tu l'as là. (Julien, 33 ans)

Ce point est d'autant plus crucial qu'il peut se conjuguer à un manque de temps effectif ou perçu comme tel par les participants :

J'ai trop de choses à apprendre présentement, alors il faut que je priorise. [...] Même si c'est une heure ou deux de désagrément, ça ne me tente pas de vivre ça, quand je sais que je pourrais avoir une ou deux heures de calme et de repos. (Martine, 26 ans)

Elle estime toutefois que le numérique, apparu récemment et évoluant très vite, bouscule les habitudes de vie. Ainsi, elle a progressivement adopté certaines pratiques numériques spécifiques, par exemple le fait d'utiliser son cellulaire ou d'arrêter d'imprimer ses notes de cours. Pour elle, ces transitions successives au numérique représentent des changements d'habitude à la fois inconscients et nécessaires, amorcés puis adoptés sans qu'elle s'en rende compte immédiatement. Elle précise qu'elle a besoin d'une motivation pour commencer à changer consciemment ses habitudes :

Le jour où j'aurai lu tous mes livres papier, que je vais être cassée et que je vais vouloir lire des livres, peut-être que je voudrais aller vers le livre numérique.

Mais ce sera quand je vais être acculée au pied du mur. Présentement, je ne le suis pas.

Cette idée de motivation apparaît comme essentielle, car elle pourrait représenter l'une des clés pour comprendre les raisons d'adopter ou non le livre numérique. En effet, il est possible de distinguer, le long d'un continuum, plusieurs formes de motivation (Lapointe et Perreault, 2013). Plus la motivation d'un individu dépend de facteurs intrinsèques et non de facteurs extrinsèques, plus ses chances d'adopter, d'intensifier ou de persévérer une pratique de loisir donnée (ici, le livre numérique) sont importantes. Or, il semble que pour les participants, la lecture de livres papier découle essentiellement d'une motivation intrinsèque et qu'elle leur apporte du plaisir par elle-même. À l'inverse, l'adoption de pratiques numériques dépend plutôt de facteurs extrinsèques, comme la nécessité de s'en servir dans le cadre de leur travail ou de leurs études. Cela n'exclut pas la possibilité d'en retirer une certaine gratification, mais comme la motivation initiale des participants, extrinsèque, est plus faible que la motivation intrinsèque liée à la lecture de livres papier, leur volonté de lire des livres papier surpasse celle de lire des livres numériques.

4.5.2. Notion de choix

Plusieurs participants évoquent l'idée d'un choix à effectuer entre le livre papier et le livre numérique. Cette notion de choix peut être envisagée de deux manières : celle d'une possibilité supplémentaire offerte par la technologie, ou celle d'un renoncement définitif à l'une ou à l'autre option. Or, les participants qui imaginent un choix tranché sont particulièrement réfractaires au livre numérique. Ils indiquent que confrontés à ce choix, ils opteraient spontanément pour le support papier, qu'il s'agisse de livres, de

journaux ou d'articles académiques. Il leur arrive d'effectuer des lectures sur support numérique, mais lorsque c'est le cas, ils précisent que c'est parce qu'ils n'ont pas réussi à trouver d'alternative papier satisfaisante. Certains indiquent d'ailleurs que dans la mesure du possible, ils s'arrangent pour imprimer leurs documents numériques, afin de disposer malgré tout d'une version papier :

Quand je lis des articles pour l'école, c'est sur ordinateur. Je n'aime pas ça, mais je le fais quand même. [...] Si j'avais vraiment le choix, j'aimerais mieux les imprimer et les lire sur papier. Mais ça ne serait pas le choix le plus économique à long terme. (Jonathan, 24 ans)

Cette idée d'un choix tranché semble aller de pair avec la crainte que le livre numérique finisse à terme par remplacer complètement le livre papier, et donc à ôter aux participants tout choix de leur part. Or, selon Zhang et Kudva (2013), ce remplacement ne pourrait s'effectuer auprès des publics que si le nouveau support est capable de remplir les fonctionnalités de l'ancien :

Cette idée d'un nouveau média complétant un ancien a été explorée par certains chercheurs. Nguyen et Western (2006) ont adopté une approche centrée sur l'utilisateur pour examiner la corrélation entre l'utilisation des anciens et des nouveaux médias. Ils ont découvert que l'abandon de l'ancien média dépendait de la capacité du nouveau média à remplir toutes les fonctions dont les utilisateurs avaient besoin. (p. 2, traduction libre¹)

Cela pourrait expliquer pourquoi les participants tendent à effectuer des comparaisons entre le support papier et le support numérique de lecture, et que ces comparaisons sont systématiquement à l'avantage du premier, dont ils ont l'impression que le second n'est

¹ This idea of a new medium complementing an old one has been explored by some researchers. Nguyen and Western (2006) took a user-centric approach to examining the correlation between old and new media usage. They found that abandoning the old medium depended on whether the new medium fulfilled all the functions users needed.

qu'une version amoindrie et plus contraignante. D'un côté, cette réflexion tend à les rassurer sur le fait que le livre numérique ne sera concrètement jamais capable de remplacer le livre papier. Mais de l'autre côté, elle ravive la crainte que le livre papier ne soit effectivement remplacé par un substitut moins avantageux. Il est possible que le fait que les acteurs du livre cherchent à faire ressembler le plus possible le livre numérique au livre papier renforce effectivement cette crainte d'un remplacement total de l'un par l'autre.

À l'inverse des participants qui envisagent le choix comme un renoncement définitif à l'un ou à l'autre support de lecture, les participants qui envisagent le choix comme un éventail de possibilités sont plus ouverts à l'idée d'essayer le livre numérique. C'est notamment le cas de Martine (26 ans), qui explique que le livre numérique lui semble plus adapté que le livre papier dans certaines situations :

Dans un contexte de lecture où, par exemple, je me prendrais une soirée pour lire, j'aime mieux le livre [papier]. Dans le contexte de la vie de tous les jours, j'aime mieux le livre numérique. [...] Je pense que c'est complémentaire comme outil. Si j'ai une brique de 300 pages, ça ne me tentera pas de la trainer dans l'autobus. [...] Mais si je vais à un club de lecture, la brique de 300 pages, je vais vouloir l'avoir avec moi. Le livre et le livre numérique, ce sont des outils qui ont le même but, mais des usages différents, je pense. [...] C'est comme les gens qui ont des disques vinyle à la maison et qui ont un *iPod*. Ils ont la même musique dans les deux, mais tu aimes mieux écouter le vinyle chez toi, pour retrouver le son, pour retrouver tes souvenirs, le sentiment de nostalgie, de réconfort. Le livre a plus ça que le livre numérique.

L'idée fondamentale qui apparaît ici est celle d'un usage complémentaire du livre papier et du livre numérique, l'un et l'autre pouvant être utilisés dans des contextes différents.

Farinosi *et al.* (2016) relèvent également ce point dans leur étude sur les pratiques académiques d'étudiants italiens, britanniques et allemands :

Il semble que les deux supports (papier ou numérique) de la lecture ne soient pas perçus comme deux objets distincts, où l'un exclut l'autre, mais soient totalement complémentaires, et que les jeunes adoptent l'un ou l'autre selon les circonstances. Si le texte est agréable et court, le support numérique est préféré. Si le texte nécessite une lecture stratégique, comme pour les articles, les essais ou les livres, la version papier est préférée. (p. 417, traduction libre¹)

Il est d'ailleurs possible de noter que cette observation va à rebours de l'association effectuée entre papier et plaisir ainsi qu'entre numérique et travail, ce qui laisse envisager une interprétation plus fine de la façon dont les individus segmentent leurs activités de travail et de loisir. L'idée d'un usage complémentaire entre le livre papier et le livre numérique apparaît néanmoins comme une piste intéressante. Martine pense d'ailleurs que cela pourrait avoir une incidence sur ses pratiques d'achat : « Si j'achetais un livre, je pense que je continuerai à l'acheter en papier, quitte à avoir deux versions, une en papier et une sur mon livre numérique. » Cela rejoint l'observation de l'IFOP (2014), qui estime que 78 % des lecteurs de livres numériques seraient intéressés par la possibilité d'obtenir une version numérique de chaque livre papier qu'ils achètent. Ainsi, l'on peut constater que la notion d'un choix inéluctable entre deux options mutuellement exclusives s'appuie sur l'idée d'un nouveau support capable de remplir toutes les fonctions du support précédent. À l'inverse, la notion d'un choix comme possibilité supplémentaire s'appuie sur l'idée d'un nouveau support complémentaire au précédent, et destiné à un usage

¹ It seems that the two supports (paper or digital) of reading are not perceived as two separate objects, where one excludes the other, but are totally complementary and young people adopt one or the other depending on the circumstances. If the text is pleasant and short, the digital support is preferred. If the text requires strategic reading, such as papers, essays, books, the paper version is preferred.

différencié. En tant que support fondamentalement différent, le livre numérique n'apparaît plus alors aux yeux des participants comme une menace potentielle pour le livre papier.

4.5.3. Critères environnementaux

4.5.3.1. Obsolescence programmée. La réticence des participants vis-à-vis du livre numérique peut également s'expliquer par des raisons environnementales. Tout d'abord, plusieurs d'entre eux déplorent le manque de durabilité des appareils électroniques. Ils estiment que la durée de vie d'une liseuse s'élève à environ trois ans :

La liseuse, après trois ans, il va falloir la changer. Je ne sais pas combien de temps ça peut durer, mais un appareil technologique, je sais que ça ne dure pas très longtemps. [...] C'est quelque chose qui me déplaît vraiment. (Simon, 19 ans)

Par ailleurs, les participants ont l'impression que les fabricants d'appareils électroniques cherchent à réduire la durée de vie de leurs produits afin d'en vendre plus : « Normalement c'est bon trois ans, puis après, ils t'en font acheter un autre. [...] Peut-être qu'ils vont faire comme avec les *iPhone*, en sortir un par année et nous faire jeter l'autre » (Alice, 24 ans). Or, en 2018, la société CROP a estimé que 64 % des Canadiens croient (sic.) à l'obsolescence programmée des produits manufacturés sur le marché¹. Cette tendance serait plus marquée au Québec (68 %) qu'au Canada anglais (63 %) et s'expliquerait par une plus grande sensibilité des répondants aux enjeux environnementaux qu'au plaisir de consommer. La même année, une autre étude menée conjointement par l'association écologiste *Équiterre* et l'organisme *Halte à l'Obsolescence programmée* (HOP) indique

¹ Source : <https://lactualite.com/societe/les-canadiens-croient-en-l-obsolescence-programmee-des-biens-de-consommation/>

que 44 % des Canadiens gardent leurs appareils électroniques moins de trois ans. 61 % les gardent moins de cinq ans, tandis qu'ils ne sont que 11 % à les garder plus de dix ans¹. Or, les Canadiens estimerait que la durée de vie « raisonnable » d'un appareil électronique serait de sept ans. Ce décalage pourrait expliquer le manque de succès du livre numérique, car les besoins ou envies des lecteurs soucieux de l'environnement sont déjà comblés par un produit, le livre papier, qui n'est pas soumis à l'obsolescence programmée.

4.5.3.2. Impact environnemental comparé. En ce qui concerne l'impact environnemental proprement dit des livres papier et numérique ainsi que la comparaison entre les deux, les perceptions des participants sont très différentes. Certains, comme Simon (19 ans), soulignent l'impact écologique du livre papier, et précisent qu'ils tentent de diminuer leur consommation de papier lorsque c'est possible :

Je sais qu'il y a des enjeux climatiques qui arrivent au cours du prochain siècle, je sais que nos efforts [...] sont insuffisants. Après ça, moi, je veux continuer à lire. [...] C'est une des raisons pour lesquelles je veux moins acheter de livres à la librairie. [...] Je vais en bouquinerie pour décourager l'industrie des pâtes et papiers, pour décourager la déforestation, ou en tout cas utiliser des nouveaux papiers seulement quand c'est nécessaire. S'il y a un livre que je veux lire puis qui est déjà écrit, je vais me tourner vers le livre [de seconde main].

Ce souci d'économiser le papier peut conduire certains participants à privilégier la voie numérique, par exemple en renonçant à imprimer les lectures qu'ils effectuent sur Internet, même s'ils trouvent cette solution moins avantageuse :

Si c'était quasiment gratuit, je pense que [j'] imprimerais toutes [mes lectures]. Ça n'est pas très écologique par contre, alors j'essaie de ne pas trop abuser avec

¹ Source : <https://www.halteobsolescence.org/une-nouvelle-etude-sur-l-obsolescence-au-canada/>

l'imprimante. Mais si j'ai le choix entre lire un article en format PDF sur l'ordinateur ou l'avoir sur papier, j'aimerais mieux l'avoir sur papier.
(Jonathan, 24 ans)

En conséquence, le numérique pourrait, dans certains cas, représenter un atout sur le plan environnemental par rapport au papier. Néanmoins, certains participants s'interrogent sur l'impact potentiel de la fabrication des appareils électroniques. Alice (24 ans) estime que la fabrication des liseuses et des cellulaires est bien plus polluante que la production de livres papier, du fait de l'utilisation de ressources rares et non renouvelables :

Faire ça, ça doit être quand même très nocif pour l'environnement. [...] Ça n'est pas nécessairement mieux que de prendre du papier pour faire un livre. [...] Les cellulaires, ça partait vraiment de n'importe où, les ressources pour faire ça.

Il s'agit de l'une des principales raisons qui l'empêcheraient d'utiliser le livre numérique :

Je pense que c'est ça qui ferait en sorte que je n'en achèterai pas, parce que je n'ai pas envie d'encourager ça. À moins que ça ne soit vraiment pas fait de la même manière qu'un ordinateur ou qu'un cellulaire, mais ça me surprendrait beaucoup, c'est très semblable.

D'autres participants, comme Stéphane (28 ans), estiment que le livre numérique pourrait représenter une alternative plus écologique que le livre papier, du moins, à partir d'un certain seuil de livres, dont il n'évalue pas le nombre exact ou approximatif.

L'on retrouve ainsi chez les participants une réflexion similaire à celle que l'on constate pour les critères financiers, à savoir que l'achat d'un appareil dédié à la lecture de livres numériques doit ensuite être rentabilisé par l'achat de nombreux livres numériques. La principale différence tient au fait que l'impact environnemental de l'un

ou de l'autre support n'a pas été mesuré précisément, comme le soulignent Abaidi et Elgaaïed-Gambier (2015) :

Au final il est difficile de savoir lequel des deux supports est plus respectueux de l'environnement. Pour le cas des livres, il existe un certain nombre d'études contradictoires. Néanmoins, il semblerait que les *e-book* soient plus vertueux sur le plan environnemental à partir d'un nombre élevé de livres lus par an. Pour un nombre faible à moyen, les livres au format papier seraient moins polluants. (p. 49)

Les études comparant l'impact environnemental du livre papier et du livre numérique semblent effectivement présenter des résultats divergents, voire contradictoires. En 2009, une étude de l'entreprise Cleantech estimait qu'au cours de sa durée de vie, un livre papier générerait 7,46 kilogrammes de CO₂, tandis qu'une liseuse Kindle en générerait 168 kilogrammes¹. Il suffirait alors d'une vingtaine de livres pour rentabiliser la liseuse sur le plan environnemental. En 2012, une autre étude de l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC), qui cite l'étude de Cleantech, évaluait que l'impact environnemental d'un livre papier serait plutôt de 2,71 kilogrammes de CO₂². Ainsi, il faudrait acheter 45 à 65 livres numériques pour rentabiliser la liseuse, soit deux à trois fois plus que ce qu'indique l'étude de Cleantech, en estimant dans les deux cas qu'il s'agit de livres papier neufs et qui ne circulent pas d'un individu à l'autre. Une étude japonaise de Tahara *et al.* (2018) suggère qu'en tenant compte de la moyenne de lecture de la population japonaise, qui serait de 7,1 livres numériques par an, un livre papier aurait un impact environnemental compris entre 1,11 et 1,25 kilogramme de CO₂, et un fichier

¹ Source :

https://gato-docs.its.txstate.edu/jcr:4646e321-9a29-41e5-880d-4c5ffz69e03e/thoughts_creadders.pdf

² Source :

<https://www.sciencepresse.qc.ca/actualite/detecteur-rumeurs/2019/03/20/livre-papier-plus-polluant-liseuse-4-choses-savoir>

numérique entre 0,25 et 0,91 kilogramme, selon le type de support électronique utilisé pour le lire¹. Ainsi, s'il est possible d'affirmer que l'achat d'un certain nombre de livres numériques permet de rentabiliser sur le plan environnemental l'appareil électronique utilisé pour les lire, il est toutefois difficile de déterminer ce seuil de rentabilité, même de manière sommaire. La difficulté de trouver une information fiable sur le sujet pourrait dès lors décourager les lecteurs soucieux de leur empreinte environnementale de se tourner vers le livre numérique.

4.5.4. Entourage et contexte social

L'entourage des participants, qu'il soit proche ou lointain, peut exercer une certaine influence sur leur façon d'appréhender le livre numérique. Benoît (35 ans) estime que le livre numérique est très présent dans son propre entourage : « J'ai beaucoup de collègues [...] en enseignement, qui ont fait le *switch* et qui ne lisent plus de papier. » Il précise toutefois que c'est plutôt dans un cadre professionnel que dans un cadre de loisir. Or, lorsque leur entourage est particulièrement technophile, les participants peuvent le vivre comme une pression sociale visant à augmenter leurs propres pratiques numériques. Cela peut les conduire par réaction à développer un blocage :

Quand mon entourage a appris que j'aimais lire, évidemment, pour beaucoup, l'idée de m'acheter une tablette est venue. Puis je leur ai dit que je ne voudrais jamais avoir de tablette, que je ne m'en servais pas, que je ne serais pas à

¹ Outre la méthode utilisée, qui prend comme unité de référence le fichier numérique lui-même et non le support de lecture, ce décalage pourrait être expliqué par un autre facteur : comme il s'agit d'une étude japonaise, l'impact environnemental de l'acheminement des appareils électroniques, fabriqués dans des pays asiatiques, pourrait être moins important que lorsque ces appareils sont acheminés vers des pays occidentaux. Cela suggérerait que l'impact environnemental des appareils électroniques pourrait être moins important dans les pays asiatiques que dans les pays occidentaux.

l'aise avec ça. Moi, j'aime les livres papier, donc achetez-moi des livres papier.
(Jonathan, 24 ans)

À l'inverse, Martine (26 ans) trouve que le livre numérique est peu répandu autour d'elle :

« Ça n'est pas encore la norme, dans mon entourage en tout cas. Je pourrais nommer à peu près trois ou quatre personnes qui lisent sur des livres numériques, mais pas plus. »

Elle souhaiterait développer son goût pour le livre numérique, mais le fait de ne connaître personne qui en utilise autour d'elle représente pour elle un obstacle important. Or, elle estime que ce serait pour elle un excellent moyen de s'initier au livre numérique :

C'est clair que c'est quelqu'un qui va me motiver. Mais admettons que j'ai un ami qui lise sur une liseuse et qui me dise : « Viens, Martine, je vais te montrer comment ça fonctionne, je vais te prêter une liseuse, et on va passer l'après-midi à lire dans un café. » Peut-être qu'à ce moment-là, je vais aimer ça. Puis si je chiale, ou si je ne sais pas comment ça marche, je vais avoir quelqu'un à côté de moi, pour me montrer. [...] J'ai besoin d'un côté social, d'être côte à côte, pour que ce soit le plus agréable possible, si je décide de le faire. C'est peut-être aussi pour ça que je n'ai pas essayé : parce que tout le monde autour de moi lit des livres papier, 85 % des gens à peu près. [...] Il n'y a personne autour de moi pour me dire : « Va voir sur tel site, tel livre numérique est super intéressant! »

Ainsi, il semble que l'entourage des participants puisse jouer un rôle-clé dans leur rapport au livre numérique, quel que soit le rapport que cet entourage entretient avec le livre numérique et avec la technologie en général. On constate que les proches ne sont pas forcément à l'origine de la curiosité ou du scepticisme des participants envers le livre numérique, mais qu'ils peuvent néanmoins influencer cette tendance dans un sens ou dans l'autre, de manière involontaire ou volontaire. On retrouve notamment chez Martine une volonté d'être initiée au livre numérique par une autre personne, principalement afin de surmonter les obstacles techniques qui pourraient entraver sa motivation.

L'influence que peuvent avoir les autres personnes sur le rapport entre les participants et le livre numérique ne se limite pas à leur entourage proche, mais peut s'élargir aux personnes qu'ils ne connaissent pas et qu'ils rencontrent par hasard, dans différents contextes. Plusieurs estiment que la lecture de livres crée *de facto* des points communs avec des personnes inconnues, car le fait qu'il s'agisse d'une activité relativement simple et plutôt répandue aide à amorcer des discussions avec les gens. Ainsi, ils estiment que le livre papier facilite les contacts, puisqu'il permet de constater immédiatement ce que la personne lit, ce qui peut constituer le point de départ d'une discussion :

Quand il y a quelqu'un qui lit dans l'autobus ou dans le métro, [on peut] voir ce que la personne lit et simplement engager des conversations. [...] Il y a un rapport qui se fait avec les autres, au travers de ça. (Benoît, 35 ans)

L'on retrouve ainsi une réflexion similaire au rôle tenu par la bibliothèque, en tant que meuble comportant une collection personnelle de livres, mais cette réflexion est transposée dans un cadre social plus large. Benoît a l'impression que la tentative de contact risque d'être plus intrusive avec le livre numérique qu'avec le livre papier, car une tablette ou une liseuse ne permet pas de repérer aussi facilement ce que lit une personne. Néanmoins, d'autres participants estiment que l'aspect rare et méconnu du livre numérique peut susciter une certaine curiosité, et donc faciliter les contacts avec des inconnus. Sara (25 ans) explique que son premier essai d'un livre numérique s'est déroulé dans une file d'attente pour Héma-Québec, alors qu'elle a engagé la conversation avec une femme qui utilisait une liseuse. Celle-ci lui a permis de l'utiliser quelques minutes et d'essayer les fonctionnalités principales. L'on retrouve ici l'idée d'initiation au livre

numérique par une autre personne, même si celle-ci ne fait pas partie de l'entourage proche.

4.5.5. Acteurs de la chaîne du livre

Plusieurs participants estiment que le livre numérique pourrait changer leurs rapports avec les acteurs traditionnels du livre, en particulier leurs rapports avec les auteurs, mais également ceux avec les librairies, qui constituent déjà un de leurs principaux points d'accès au livre papier. Ils s'interrogent également sur les rapports possibles avec les nouveaux acteurs de la filière du livre comme *Amazon* et *Apple*, qui ont acquis une place prépondérante dans le domaine grâce au développement du numérique.

4.5.5.1. Acteurs traditionnels. Certains participants redoutent que le développement du livre numérique nuise aux auteurs, notamment en raison du faible prix du livre numérique : « J'ai l'impression que ça ne se vend pas [...] comme ça pourrait se vendre par exemple dans une librairie. Un livre québécois à 15 *piasses*, on ne va plus vraiment encourager l'auteur, j'ai l'impression » (Alice, 24 ans). D'autres, au contraire, imaginent que des solutions comme l'autoédition ou l'autopromotion de leurs œuvres pourraient permettre aux auteurs de se passer d'intermédiaires comme les éditeurs, et donc d'être avantagés par le livre numérique : « Ça a l'air meilleur pour les petits auteurs, [...] parce que tu n'es pas obligé de passer par les maisons d'édition » (Stéphane, 28 ans). Par ailleurs, plusieurs participants aiment la possibilité d'échanger directement avec les auteurs, notamment lors des lancements de livres, des dédicaces ou des salons du livre.

Or, ils craignent que le développement du livre numérique conduise à raréfier ce genre d'évènements : « C'est le fun d'assister à un lancement de livre puis de faire signer l'auteur dans son livre en papier, ça crée un rapport plus personnel, plus intéressant. [...] On ne peut pas avoir ça avec le livre électronique » (Julien, 33 ans). Ainsi, même si le développement du livre numérique pourrait possiblement profiter aux auteurs, les participants pensent que les risques que leur situation se détériore sont plus importants que les avantages potentiels.

Plusieurs participants indiquent fréquenter les librairies, que ce soit seuls ou accompagnés. Cela leur permet non seulement d'acheter des livres, mais également de se trouver dans un lieu en rapport avec le livre papier, et déjà imprégné d'une certaine ambiance. Or, ils craignent que le développement du livre numérique se concentre uniquement sur la vente en ligne et nuise aux librairies. Outre les enjeux éthiques de cette question, ils estiment que cela les priverait personnellement d'une expérience associée au livre, qui n'est pas uniquement basée sur l'achat : « C'est un peu comme magasiner par Internet, je trouve. Ça enlève quelque chose, ça enlève le plaisir de sortir avec un ami pour aller magasiner. Comme là, ça enlève le plaisir de juste aller en librairie, rester deux heures là, juste à regarder les livres » (Alice, 24 ans). En conséquence, l'on retrouve parmi les participants deux craintes vis-à-vis des acteurs traditionnels du livre : qu'ils soient pénalisés par le développement du livre numérique, et que les publics ne puissent plus échanger directement avec eux.

4.5.5.2. Nouveaux acteurs. Parallèlement à leurs craintes pour l'avenir des acteurs traditionnels du livre, les participants s'inquiètent de la place importante que prennent certains nouveaux acteurs. Jimmy (23 ans) déplore que le livre numérique soit concentré dans les mains d'une poignée de grandes compagnies comme *Amazon* ou *Apple*. Il estime que cela rend la pérennité du livre numérique très vulnérable aux fluctuations du marché :

Si j'achète toutes mes bibliothèques sur *iTunes* : on s'entend qu'*Apple* est la première capitalisation boursière au monde, mais qui dit que dans dix ou quinze ans, *Apple* ne va pas faire faillite, *iTunes* ne sera plus mis à jour ou ne va pas tout simplement disparaître? Donc cette pérennité-là qu'on obtient avec les livres physiques, avec les livres numériques, on ne l'obtient pas.

Cette crainte d'un monopole ou d'un oligopole du livre numérique par des grandes compagnies est également partagée par Simon (19 ans), mais pour des raisons d'ordre éthique, car il estime que cela risque d'accroître les inégalités économiques. Il explique avoir déjà adapté ses habitudes d'achats de livres papier afin de refléter ses principes :

Jules Verne, [...] je vais le prendre dans une bouquinerie, je n'aurais pas besoin de l'encourager. Parce qu'au fond, si j'achetais un livre neuf de Jules Verne, j'encouragerais la maison d'édition. [...] Je ne veux pas non plus encourager les grandes entreprises, je ne veux pas faire gonfler la richesse des très riches. (Simon, 19 ans)

Il estime que cette adaptation des habitudes d'achat est difficile, voire impossible à transposer au livre numérique, car les possibilités de s'en procurer sont beaucoup plus limitées que pour les livres papier. En conséquence, il préfère déclinier l'usage du livre numérique : « Je n'aime pas encourager les grandes entreprises. Si c'est Amazon qui fournit les fichiers numériques, moi, je n'en achèterai pas. » On peut dès lors constater un paradoxe : l'émergence de nouveaux acteurs du livre semble à la fois limiter les possibilités des acteurs traditionnels du livre et ouvrir de nouvelles possibilités comme

l'autoédition et l'autopromotion directe des auteurs. Ce double discours pourrait faire craindre un certain revers à cet égard.

Ainsi, la perception qu'ont les participants du livre numérique peut dépasser le simple rapport au livre et être influencée dans un sens ou dans l'autre par certains facteurs d'ordre psychologique et social. Sur le plan psychologique, l'on constate l'influence des motivations, des blocages éventuels et du rapport qu'entretiennent les participants avec le changement de manière générale, et avec la technologie en particulier. Sur le plan social, l'on retrouve le rôle de l'entourage des participants et leur positionnement vis-à-vis d'un certain nombre d'enjeux sociaux, notamment l'environnement ou l'avenir des acteurs du livre. Ces facteurs psychologiques et sociaux peuvent s'entremêler, dans la mesure où chaque participant est issu d'un contexte social qui lui est propre et qui influe sur sa perception du livre numérique. L'on peut noter que l'introspection qu'effectuent les participants n'a pas nécessairement de lien avec leur opinion du livre numérique. Certains sont tout à fait à l'aise avec leur prise de distance vis-à-vis du livre numérique, qu'ils aient ou non identifié les raisons qui les conduisent à prendre cette distance. D'autres, au contraire, tendent à remettre en question leur positionnement, mais parmi ceux-ci, tous n'ont pas identifié leur blocage pour autant.

Conclusion

Annoncé comme une révolution majeure pour le monde du livre, le livre numérique ne connaît au Québec qu'un succès mitigé. Pourtant, la lecture de livres papier ainsi qu'un certain nombre de pratiques numériques sont relativement bien répandues parmi la population. Or, les travaux portant sur l'apparition et sur le développement du livre numérique étudient principalement son impact économique sur les acteurs du livre, qu'ils soient traditionnels ou nouveaux, ainsi que sur le marché du livre en tant que tel. À l'inverse, les études portant sur les publics du livre numérique sont moins nombreuses, moins détaillées et plus difficiles d'accès. Quant aux études portant sur les non-publics, elles sont plus rares encore et se présentent comme un volet complémentaire d'une autre étude portant sur les publics ou sur une problématique plus spécifique du monde du livre. Pourtant, étudier les raisons pour lesquelles les non-lecteurs de livres numériques ne sont pas intéressés par ce dernier pourrait expliquer son relatif insuccès au Québec, à fortiori si ces non-lecteurs de livres numériques sont également lecteurs de livres papier et pourraient donc constituer des publics potentiels.

C'est en vue de répondre à ce questionnement que la présente recherche a été effectuée. Le sujet du livre numérique étant particulièrement peu abordé sous l'angle des non-publics, la démarche qualitative est apparue comme la plus pertinente à mener dans ce cadre. À cet effet, onze entretiens semi-dirigés ont été effectués auprès de Québécois

de plus de quinze ans, lecteurs de livres papier et non-lecteurs de livres numériques, en vue de comprendre leur perception initiale du livre numérique et de dégager les raisons pour lesquelles ils ne s'y intéressent pas. Pour compléter les premiers résultats, une liseuse a été fournie à certains participants afin d'évaluer leurs réactions spontanées, puis leur expérience de lecture avec cet objet.

Selon les résultats observés, le rapport qu'entretiennent les participants avec le livre papier est riche, complexe et significatif, et dépasse le cadre même de la lecture, elle-même déjà considérée comme une expérience riche, complexe et significative. Le livre numérique leur apparaît comme un substitut imparfait de son homologue papier, incapable de le remplacer totalement, tant sur le plan de l'objet matériel que de l'expérience de lecture. Par ailleurs, il s'accompagne d'un certain nombre de contraintes que l'on ne retrouve pas ou très peu chez le livre papier. Ainsi, la réticence observée vis-à-vis du livre numérique semble découler directement de sa comparaison avec le livre papier. Il est possible de constater un paradoxe, dans la mesure où parallèlement à leurs pratiques de lecture, les participants ont également des pratiques numériques bien développées, que ce soit à des fins professionnelles ou à des fins de loisir. L'on peut toutefois remarquer une différence entre la lecture de livres numériques et ces autres pratiques numériques développées par les participants. En effet, celles-ci ne leur apparaissent non pas comme des succédanés de pratiques déjà existantes, mais plutôt comme des compléments ou des renouvellements avantageux de ces pratiques (l'on peut citer le cas de l'écoute de télévision en ligne), ou alors comme de nouvelles pratiques qui n'en remplacent pas

directement d'autres (l'on peut citer le cas des jeux vidéos). À l'inverse, dans le cas du livre numérique, la lecture apparaît comme une pratique directement apparentée à la lecture sur papier, mais moins avantageuse que cette dernière. Toutefois, ce seul facteur n'est pas suffisant pour expliquer la réticence des participants vis-à-vis du livre numérique. Celle-ci est renforcée par leur crainte que le livre numérique ne finisse par s'implanter complètement et par remplacer son homologue papier. Le fait d'imaginer dans un avenir plus ou moins proche une disparition totale du livre papier conduit les participants à s'attacher d'autant plus à ce dernier et aux avantages que celui-ci leur procure. Ainsi, paradoxalement, même si elle n'est qu'appréhendée, l'expansion du livre numérique semble avoir encore renforcé les liens des participants avec le livre papier.

La présente recherche examine en profondeur les diverses raisons pour lesquelles les Québécois de plus de quinze ans lisent principalement des livres papier et non pas des livres numériques. En conséquence, et parce qu'elle porte sur la même population, elle pourrait se présenter comme un complément qualitatif à l'un des items de l'Enquête quinquennale du MCCQ sur les pratiques culturelles des Québécois, à savoir la lecture de livres. La présente étude a permis d'examiner le lien entre la lecture de livres papier et la non-lecture de livres numériques. Certains biais ou incomplétudes ont toutefois pu influencer sur la recherche. Tout d'abord, l'échantillon des onze participants à l'étude était relativement homogène, dans la mesure où tous étaient étudiants universitaires ou l'ont déjà été, bien que ce soit dans des domaines d'études divers. En conséquence, il est possible que les résultats soient partiels à cet égard. Ensuite, il a été décidé de se concentrer

sur l'expérience des participants en tant que lecteurs de livres et non en tant qu'utilisateurs d'appareils électroniques. Néanmoins, un certain nombre de résultats semblent pointer vers le fait que l'expérience d'utilisateur pourrait jouer un rôle non négligeable dans leur non-appréciation du livre numérique. La configuration de la liseuse effectuée par la chercheuse en vue de la recherche semble aller dans le même sens, mais en raison de l'orientation de l'étude, cela n'a pas pu être corroboré auprès des participants.

Les résultats de cette étude suggèrent que le relatif insuccès du livre numérique au Québec pourrait en partie s'expliquer par la perception négative du livre numérique qu'ont les personnes à la fois lectrices de livres papier et non-lectrices de livres numériques, alors que ces personnes devraient à priori constituer le principal public potentiel du livre numérique. Cette perception négative pourrait être reliée à une ambivalence ressentie face à l'omniprésence du numérique dans toutes les sphères de la société (Çiftçi, 2019 ; Strømme-Bakhtiar, 2020). Les participants ne sont pas forcément réfractaires au numérique, voire l'adoptent sans problèmes dans plusieurs pans de leur vie quotidienne ou même pour certaines pratiques culturelles. Néanmoins, ils préfèrent tenir écartés du numérique certains domaines culturels comme la lecture de livres. Plus le numérique est perçu comme omniprésent, plus leur volonté de préserver la lecture de livres semble s'affirmer fortement. En conséquence, il pourrait être pertinent d'étudier directement ce phénomène.

Par ailleurs, cette volonté de garder séparées lecture et numérique semble également mise à mal par un brouillage de frontière entre les deux. Le numérique étant en partie composé de contenus écrits, il est possible, dans une certaine mesure, de considérer que les pratiques de lecture et certaines pratiques numériques ne sont pas entièrement différenciées l'une de l'autre, mais forment un spectre continu. L'on retrouve en partie cette position chez Mounier et Dacos (2011), qui détaillent les différentes strates successives de l'édition électronique et soulignent notamment la possibilité d'interactivité entre les auteurs et les publics dans certaines de ces strates. Le numérique viendrait dès lors ouvrir de nouvelles possibilités à la lecture et l'enrichir considérablement. Or, à rebours de cette idée, les participants craignent plutôt que le numérique ne vienne dénaturer leur expérience de lecture et que le premier ne finisse par phagocyter la seconde. D'un autre côté, les tentatives pour rendre la lecture numérique la plus proche possible de la lecture papier, notamment avec les diverses fonctionnalités des liseuses, provoquent chez les participants un sentiment de dissonance assimilable au phénomène de vallée dérangeante (Mori, 2012). Il pourrait donc être pertinent d'étudier directement ce spectre et la façon dont les publics se positionnent vis-à-vis de celui-ci.

En outre, bien que les présents résultats permettent de comprendre pourquoi le livre numérique ne rencontre pas de réel succès auprès des lecteurs de livres papier, ils ne permettent pas d'expliquer la situation particulière du Québec vis-à-vis du livre numérique. Or, le Québec se situant au carrefour entre les tendances anglo-saxonnes et européennes, une piste intéressante à suivre pourrait être de comparer la facilité ou la

difficulté d'accès à une offre numérique francophone au Québec, comparativement à l'offre numérique francophone en France et à l'offre numérique anglophone au Canada anglais et aux États-Unis. À cet égard, il pourrait également être pertinent d'effectuer une enquête similaire auprès des lecteurs de livres numériques afin de comparer leurs perceptions avec celles des non-lecteurs. Les résultats les plus significatifs dégagés par la présente étude pourraient aussi donner lieu à une future enquête quantitative auprès de la même population, afin d'évaluer leur importance respective.

Références

- Abaidi, I., et Elgaaïed-Gambier, L. (2015). L'argument écologique comme justification de la numérisation des contenus : Proposition d'une typologie des consommateurs selon leurs croyances. *Décisions marketing*, 78, 45-62.
- Allaire, B. (2011). Dix ans de ventes de livres. *Optique Culture*, 9, 1-20. ISQ [Institut de la statistique du Québec].
<http://www.stat.gouv.qc.ca/statistiques/culture/bulletins/optique-culture-09.pdf>
- Baillargeon, J.-P. (2008). Bibliothèques publiques, livres et lecture, Internet : état des lieux. Dans É. Le Ray et J.-P. Lafrance (dir.), *La bataille de l'imprimé à l'ère du papier électronique* (p. 218-230). PUM [Presses de l'Université de Montréal].
- Baillargeon, J.-P. (2008). Lecture de livres, scolarisation et littératie au Québec. *Documentation et bibliothèques*, 54(2), 173-178.
- BAnQ [Bibliothèque et Archives nationales du Québec]. (2008). *Guide sur l'utilisation de l'ISBN*. (6^e éd).
http://www.banq.qc.ca/documents/services/espace_professionnel/editeurs/Guide_1_SBN.pdf
- Barbagelata, P., Inaudi, A., et Pelissier, M. (2014). Le numérique vecteur d'un renouveau des pratiques de lecture : leurre ou opportunité? *Études de communication*, 43(2), 17-38.
- Barbier, F. (2006). *Histoire du livre*. (2^e éd.) Armand Colin.
- Beaud, J.-P. (2009). L'échantillonnage. Dans Gauthier, B. (Éd.), *Recherche sociale. De la problématique à la collecte des données* (5^e éd., p. 251-283). PUQ [Presses de l'Université du Québec].
- Benedetto, S., Carbone, A., Draï-Zerbib, V., Pedrotti, M., et Baccino, T. (2014). Effects of luminance and illuminance on visual fatigue and arousal during digital reading. *Computers in Human Behavior*, 41, 112-119.
- Benedetto, S., Draï-Zerbib, V., Pedrotti, M., Tissier, G., et Baccino, T. (2013). E-Readers and Visual Fatigue. *PLoS ONE*, 8(12).
- Benhamou, F. (2014). *Le livre à l'heure numérique*. Éditions du Seuil.

- Blais, M., et Martineau, S. (2006). L'analyse inductive générale : description d'une démarche visant à donner un sens à des données brutes. *Recherches qualitatives*, 26(2), 1-18.
- Bonaccorsi, J. (2009). Le non-public comme un ordre de l'action : modalités de présence du mot et glissements terminologiques. *Loisir et société*, 32(1), 23-45.
- Boutin, G. (1997). La conduite de l'entretien. Dans *L'entretien de recherche qualitatif* (p. 103-127). PUQ.
- CEFRIQ [Centre facilitant la recherche et l'innovation dans les organisations]. (2015). La mobilité au Québec : des appareils aux usages multiples. *NETendances*, 6(7), 1-15. <https://www.slideshare.net/cefriotic/la-mobilit-au-quebec-des-appareils-usages-multiples>
- CEFRIQ. (2016). Portrait numérique des foyers québécois. *NETendances*, 7(1), 1-21. https://cefrio.qc.ca/media/1229/netendances_2016-portrait-numerique-des-foyers-quebecois.pdf
- CEFRIQ. (2019). Portrait numérique des foyers québécois. *NETendances*, 10(4), 1-20. https://cefrio.qc.ca/media/2288/netendances-2019_fascicule-4_portrait-num%C3%A9rique-des-foyers-qu%C3%A9b%C3%A9cois_final.pdf
- CNRTL [Centre national de ressources textuelles et lexicales]. (2012a). Lecteur. <http://www.cnrtl.fr/definition/lecteur>
- CNRTL. (2012b). Lecture. <http://www.cnrtl.fr/definition/lecture>
- CNRTL. (2012c). Livre. <http://www.cnrtl.fr/definition/livre>
- Çiftçi, A. (2019). In the Projection of Digital Times: Transformation of Identity, Body and Communication. *AJIT-e*, 10(37), 7-30.
- Debray, R. (1995). Dématérialisation et désacralisation : le livre comme objet symbolique. *Le Débat*, 86(4), 14-21.
- Farinosi, M., Lim, C, et Roll, J. (2016). Book or screen, pen or keyboard? A cross-cultural sociological analysis of writing and reading habits basing on Germany, Italy and the UK. *Telematics and Informatics*, 33(2), 410-421.
- Fleury, L. (2004). L'invention de la notion de « non-public ». Dans P. Ancel et A. Pessin (Éds.), *Les non-publics : les arts en réception, Tome 1*, (p. 53-82). L'Harmattan.

- Grillet, T. (2012). À l'heure des machines à lire : Petite anthropologie de la lecture. *Revue de la BNF*, 41(2), 36-45.
- Guillon, O. (2014). Livre numérique et création de valeur : une analyse économique. *LEGICOM*, 51(1), 73-81.
- Guillon, O., et Thierry, C. (2013). La tarification des ebooks se structure-t-elle en miroir des livres papier? Le cas de la France et des États-Unis en 2011. *Canadian Journal of Information et Library Sciences*, 37(3), 207-224.
- Guionnet, S. (2004). Jamais tout à fait les mêmes.... Dans P. Ancel et A. Pessin (Éds.), *Les non-publics : les arts en réception, Tome 1*, (p. 235-250). L'Harmattan.
- Hackett, S., et Dallaire, F. (2016). *Étude sur l'avenir du livre numérique et des ressources documentaires en ligne en formation à distance au Canada francophone*. RÉFAD [Réseau d'enseignement francophone à distance]. <http://www.refad.ca/documents/Etude%20sur%20lavenir%20du%20livre%20numérique%20en%20FAD%20au%20Canada%20francophone.pdf>
- IFOP [Institut français d'opinion publique]. (2014). *Étude des perceptions et usages du livre numérique*. Étude réalisée pour le GLN [Groupement pour le Développement de la Lecture] et le DRÉV [Département Recherche, Étude et Veille] de la HADOPI [Haute Autorité pour la diffusion des œuvres et la protection des droits sur Internet]. https://www.ifop.com/wp-content/uploads/2018/03/2815-1-study_file.pdf
- Ipsos MediaCT. (2014). *Les nouveaux lecteurs : État des lieux et évolutions des pratiques de lecture depuis 2011*. Étude réalisée pour Livres Hebdo. <https://aldus2006.typepad.fr/files/enquetelectureipsoslivreshebdo2014.pdf>
- Kulesz, O. (2011). Digital Publishing in Developing Countries: The Emergence of New Models? *Publishing Research Quarterly*, 27(4), 311-320.
- Labbé, S. (2018). *L'achat et l'emprunt de livres au Québec : une analyse communicationnelle* (Thèse de doctorat, UQTR). <http://depot-e.uqtr.ca/8460/1/032072623.pdf>
- Lapointe, M.-C., et Perreault, S. (2013). Motivation: understanding leisure engagement and disengagement. *Loisir et Société / Society and Leisure*, 36(2), 136-144.
- Le Béhec, M., Crépel, M., et Boullier, D. (2014). Modes de circulation du livre sur les réseaux numériques. *Études de communication*, 43(2), 129-144.

- Lebrun, M. (2004). *Les pratiques de lecture des adolescents québécois*. Éditions Multimondes.
- Li, C., Zheng, X., Meng, X., Wang, L., et Xing, C. (2010). A methodology for measuring the preservation durability of digital formats. *Journal of Zhejiang University SCIENCE C*, 11, 872-881.
- Liu, K. (2010). When Ebooks Are the Only “Books”. *Logos*, 21(3-4), 123-132.
- Longpré, F. (2016, mars). *Préparer une demande de certification éthique*. Communication présentée à l’atelier « Comment présenter sa demande éthique », UQTR, Trois-Rivières, Québec.
- Luckerhoff, J., Meunier, A., Schiele, B., et Champagne-Poirier, O. (2019). La notion de non-public en débat. Dans J. Le Marec, B. Schiele et J. Luckerhoff (dir.), *Musées, Mutations...* OCIM [Office de coopération et d’information muséales].
- Marceau, S. (2015). Enquête sur les ventes québécoises de livres numériques. *Optique culture*, 41, 1-8. ISQ.
<http://www.stat.gouv.qc.ca/statistiques/culture/bulletins/optique-culture-41.pdf>
- Marsolais, S. (2018). Le livre numérique, vague ou raz-de-marée? *Lurelu*, 41(2), 11-12.
<https://id-erudit-org.biblioproxy.uqtr.ca/iderudit/88787ac>
- Maynard, S. (2010). The Impact of E-books on Young Children’s Reading Habits. *Publishing Research Quarterly*, 26(4), 236-248.
- MCCQ [Ministère de la Culture et des Communications du Québec]. (1981). *Loi sur le développement des entreprises québécoises dans le domaine du livre*.
http://www2.publicationsduquebec.gouv.qc.ca/dynamicSearch/telecharge.php?type=2&file=/D_8_1/D8_1.HTM
- MCCQ. (2016). *Enquête sur les pratiques culturelles 2014 — Faits saillants de l’Enquête*.
<http://www.mcc.gouv.qc.ca/fileadmin/documents/publications/Survol27.pdf>
- Ménard, M. (2001). *Les chiffres des mots : portrait économique du livre au Québec*. SODEC [Société de développement des entreprises culturelles].
- Mori, M. (2012). La vallée de l’étrange. *Gradhiva*, 15, 26-33. (traduit par Isabel Yaya).
<https://journals.openedition.org/gradhiva/2311>
- Mounier, P., et Dacos, M. (2011). Édition électronique. *Communications*, 88(1), 47-55.

- Mucchielli, A. (2009). Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines (3^e éd.). Armand Colin.
- Nielsen, J. (2006). F-Shaped Pattern for Reading Web Content. <https://www.nngroup.com/articles/f-shaped-pattern-reading-web-content-discovered/>
- Observatoire de l'économie du livre. (2017). *Le secteur du livre : chiffres-clés 2015-2016*. <http://www.culturecommunication.gouv.fr/Thematiques/Livre-et-Lecture/Actualites/Chiffres-cles-du-secteur-du-livre-l-edition-2017-est-parue>
- OQLF [Office québécois de la langue française]. (2004). Fiche terminologique : Œuvre littéraire. http://gdt.oqlf.gouv.qc.ca/ficheOqlf.aspx?Id_Fiche=2069109
- OQLF. (2005). Fiche terminologique : Livre. http://gdt.oqlf.gouv.qc.ca/ficheOqlf.aspx?Id_Fiche=2069116
- OQLF. (2010). Fiche terminologique : Livre numérique. http://www.granddictionnaire.com/ficheOqlf.aspx?Id_Fiche=8375423
- Pignier, N. (2010). Le modèle du livre : Dans les générateurs de documents numériques. *Protée*, 38(3), 73-80.
- Poirier, C., Martet, S., Desjardins, M. K., Labbé, S., et Poirier, J. (2015). *Évaluation de la Loi sur le développement des entreprises québécoises dans le domaine du livre et étude d'impact du marché du livre numérique*. INRS [Institut national de la recherche scientifique].
- Poirier, C., Martet, S., Favretti, E., et Sénac, C. (2015). *Le lecteur francophone au Canada à l'ère du numérique*. INRS.
- Rainie, L., Zickuhr, K., Purcell, K., Madden, M., et Brenner, J. (2012). *The Rise of E-Reading*. Washington: Pew Research Center's Internet & American Life Project.
- Routhier, C. (2017). Les ventes de livres en 2015 et 2016. *Optique Culture*, 54, 1-8. ISQ. <http://www.stat.gouv.qc.ca/statistiques/culture/bulletins/optique-culture-54.pdf>
- Routhier, C. (2019). Les ventes de livres en 2017 et en 2018. *Optique Culture*, 65, 1-12. ISQ. https://www.bdso.gouv.qc.ca/docs-ken/multimedia/PB1691FR_opti_cultNo54_2018H00.pdf
- Royer, C. (2011). *Fiche d'entretien*. [document inédit]. Département d'études en loisir, culture et tourisme, Université du Québec à Trois-Rivières.

- Savoie-Zajc, L. (2011). La recherche qualitative/interprétative en éducation. Dans T. Karsenti, et L. Savoie-Zajc (Éds), *La recherche en éducation : étapes et approches* (3^e éd., p. 123-147). ERPI [Éditions du renouveau pédagogique].
- SNE [Syndicat national de l'édition]. (2017). Synthèse des repères statistiques 2016-2017. <https://www.sne.fr/document/synthese-des-reperes-statistiques-20162017/>
- Soccavo, L. (2008). *Gutenberg 2.0 : le futur du livre*. (2^e éd). M21 Éditions.
- Sorlin, P. (1992). Le mirage du public. *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 39(1), 86-102.
- Staiger, J. (2012). How E-books are used: A Literature Review of the E-book Studies Conducted from 2006 to 2011. *Reference and User Services Quarterly*, 51(4), 355-365.
- Statistique Canada (2017, 14 novembre). La vie à toute vitesse : Les Canadiens arrivent-ils à s'en sortir?, 2016. <http://www.statcan.gc.ca/daily-quotidien/171114/dq171114a-fra.htm>
- Strømme-Bakhtiar, A. (2020). *Introduction to Digital Transformation: and its impact on society*. Informing Science Press.
- Tahara, K., Shimizu, H., Nakazawa, K., Nakamura, H., et Yamagashi, K. (2018). Life-cycle greenhouse gas emissions of e-books vs. paper books: A Japanese case study. *Journal of Cleaner Production*, 189, 59-66.
- UNESCO [Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture]. (1964). *Recommandation concernant la normalisation internationale des statistiques de l'édition de livres et de périodiques*. http://portal.unesco.org/fr/ev.php-URL_ID=13068etURL_DO=DO_TOPICetURL_SECTION=201.html
- Wischenbart, R. (2014). *Global eBook. A report on market trends and developments. Update spring 2014*. http://www.wischenbart.com/upload/1234000000358_04042014_final.pdf
- Zhang, Y., et Kudva, S. (2013). Ebooks vs. print books: Readers' choices and preferences across contexts. *Proceedings of the American Society for Information Science and Technology*, 50(1), 1-4.

Appendice A : Annonce de recrutement des participants



RECHERCHE DE PARTICIPANT(E)S

Dans le cadre d'un projet de recherche à la maîtrise en loisir, culture et tourisme, nous menons une étude pour comprendre comment les Québécois(es), lecteur(ice)s de livres papier, perçoivent le livre numérique.

Pour participer, vous devez être Québécois(e), avoir plus de quinze ans et lire des livres papier. Il n'est pas obligatoire de lire souvent des livres papier ni d'avoir déjà lu un livre numérique.

Contact : marie.labrousse@uqtr.ca

Marie Labrousse
Étudiante à la maîtrise en loisir, culture et tourisme
Université du Québec à Trois-Rivières

Appendice B : Lettre d'information et formulaire de consentement



LETTRE D'INFORMATION

PERCEPTION DU LIVRE NUMÉRIQUE AU QUÉBEC

Marie Labrousse

Département d'études en Loisir, Culture et Tourisme

Étudiante à la maîtrise en Loisir, Culture et Tourisme

Direction de recherche : Marie-Claude Lapointe

Professeure UQTR au Département d'études en Loisir, Culture et Tourisme

Votre participation à la recherche, qui vise à mieux comprendre les perceptions vis-à-vis du livre numérique, serait grandement appréciée.

Objectifs

Les objectifs de ce projet de recherche sont de décrire les perceptions que les non-publics du livre numérique ont vis-à-vis de ce dernier au Québec.

Le but de cette lettre d'information est de vous aider à comprendre exactement ce qu'implique votre éventuelle participation à la recherche, de sorte que vous puissiez prendre une décision éclairée à ce sujet. Prenez donc le temps de la lire attentivement et n'hésitez pas à poser toute question que vous jugerez utile. Vous pouvez prendre tout le temps dont vous avez besoin avant de prendre votre décision.

Tâche

Votre participation à ce projet de recherche consiste à participer à un entretien d'une trentaine de minutes, enregistré sur un magnétophone. L'entretien aura lieu entre juin et octobre 2016, au moment et à l'endroit de votre choix. Il sera possible d'effectuer un entretien vidéo (de type Skype) si vous le souhaitez. L'entretien vidéo sera également enregistré, sous forme audio uniquement. La chercheuse pourra vous contacter à nouveau d'ici octobre 2016, par courriel ou par téléphone, afin de lever les ambiguïtés qui pourraient apparaître lors de l'analyse des entretiens.

Risques, inconvénients, inconforts

Aucun risque n'est associé à votre participation. Le temps consacré au projet, soit environ 30 minutes (plus 15 minutes pour un retour éventuel), demeure le seul inconvénient.

Bénéfices

La contribution à l'avancement des connaissances au sujet du livre numérique est le seul bénéfice direct prévu à votre participation.

Confidentialité

Les données recueillies par cette étude sont entièrement confidentielles et ne pourront en aucun cas mener à votre identification. Votre confidentialité sera assurée par l'utilisation d'un code numérique en lieu et place de votre nom (ex. : Participant n° 1, n° 2, etc.). Les résultats de la recherche, qui pourront être diffusés sous forme d'un mémoire de deuxième cycle, de communications dans des congrès scientifiques et/ou professionnels, et dans des articles scientifiques (sous forme papier et/ou numérique), ne permettront pas d'identifier les participants.

Les données recueillies seront conservées dans l'ordinateur de la chercheuse et dans un disque dur externe, tous deux protégés par mot de passe. Les seules personnes qui y auront accès seront la chercheuse et sa directrice de recherche. Toutes ces personnes ont signé un engagement à la confidentialité. Il n'est pas prévu que les données soient détruites par la suite.

Participation volontaire

Votre participation à cette étude se fait sur une base volontaire. Vous êtes entièrement libre de participer ou non, de refuser de répondre à certaines questions ou de vous retirer en tout temps sans préjudice et sans avoir à fournir d'explications. Les données recueillies seront immédiatement détruites si vous décidez de vous retirer. Elles ne seront pas utilisées pour le projet.

Remerciement

Votre collaboration est précieuse. Nous l'apprécions et vous en remercions.

Responsable de la recherche

Pour obtenir de plus amples renseignements ou pour toute question concernant ce projet de recherche, vous pouvez communiquer avec Marie Labrousse à l'adresse suivante : marie.labrousse@uqtr.ca.

Question ou plainte concernant l'éthique de la recherche

Cette recherche est approuvée par le comité d'éthique de la recherche avec des êtres humains de l'Université du Québec à Trois-Rivières et un certificat portant le numéro CER-16-224-07.12 a été émis le 8 juin 2016.

Pour toute question ou plainte d'ordre éthique concernant cette recherche, vous devez communiquer avec la secrétaire du comité d'éthique de la recherche de l'Université du Québec à Trois-Rivières, par téléphone (819) 376-5011, poste 2129 ou par courrier électronique : CEREH@uqtr.ca.



FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

Engagement de la chercheuse

Moi, Marie Labrousse, m'engage à procéder à cette étude conformément à toutes les normes éthiques qui s'appliquent aux projets comportant la participation de sujets humains.

Consentement du participant

Je, _____, confirme avoir lu et compris la lettre d'information au sujet du projet « Perception du livre numérique au Québec ». J'ai bien saisi les conditions, les risques et les bienfaits éventuels de ma participation. On a répondu à toutes mes questions à mon entière satisfaction. J'ai disposé de suffisamment de temps pour réfléchir à ma décision de participer ou non à cette recherche. Je comprends que ma participation est entièrement volontaire et que je peux décider de me retirer en tout temps, sans aucun préjudice.

J'accepte donc librement de participer à ce projet de recherche

Participant(e) :	Chercheuse :
Signature :	Signature :
Nom :	Nom :
Date :	Date :

Un résumé des résultats sera envoyé aux participants qui le souhaitent. Ce résumé ne sera cependant pas disponible avant le 15 août 2017. Indiquez l'adresse postale ou électronique à laquelle vous souhaitez que ce résumé vous parvienne :

Adresse :

Si cette adresse venait à changer, il vous faudra en informer la chercheuse.

Appendice C : Fiche d'entretien

FICHE D'ENTRETIEN¹

Type de contact :
Pseudonyme :
Date du contact :
Date et heure de l'entretien :
Lieu :
Durée :
Entretien réalisé par :

- *Caractéristiques, portrait de la personne rencontrée :*
- *Thèmes ou questions importantes qui resurgissent de cet entretien :*
- *Résumé des informations obtenues (ou non) sur chacune des questions clés ou thèmes du guide d'entretien :*

Pratiques de lecture :

Rapport au livre papier :

Pratiques numériques :

Images et représentations du livre numérique :

Connaissances sur le livre numérique :

Impressions positives et négatives sur le livre numérique :

- *Y a-t-il quoi que ce soit d'autre qui soit apparu comme frappant, intéressant, révélateur ou important dans cet entretien?*
- *Questions nouvelles ou non résolues envisagées pour le prochain entretien (ou comment approfondir encore davantage le phénomène)*
 - *avec cette personne*
 - *avec une autre personne*
- *Commentaires sur l'entretien (la qualité, le déroulement, éléments contextuels ou autre dont il faut tenir compte, etc.)*

¹ D'après Royer (2011), inspirée de Miles et Huberman (2003).

Appendice D : Certificats d'éthique CER-16-224-07.12

Le 8 juin 2016

Madame Marie Labrousse
Étudiante
Département d'études en loisir, culture et tourisme

Madame,

J'accuse réception des documents corrigés nécessaires à la réalisation de votre protocole de recherche intitulé **Perception du livre numérique auprès de ses non-publics au Québec** en date du 1^{er} juin 2016.

Une photocopie du certificat portant le numéro (CER-16-224-07.12) vous sera acheminée par courrier interne. Sa période de validité s'étend du 8 juin 2016 au 8 juin 2017.

Nous vous invitons à prendre connaissance de votre certificat qui présente vos obligations à titre de responsable d'un projet de recherche.

Je vous souhaite la meilleure des chances dans vos travaux et vous prie d'agréer, Madame, mes salutations distinguées.

LA SECRÉTAIRE DU COMITÉ D'ÉTHIQUE DE LA RECHERCHE

FANNY LONGPRÉ
Agente de recherche
Décanat de recherche et de la création

FL/kg

p. j. Certificat d'éthique

c. c. Mme Marie-Claude Lapointe, professeure au Département d'études en loisir, culture et tourisme



CERTIFICAT D'ÉTHIQUE DE LA RECHERCHE AVEC DES ÊTRES HUMAINS

En vertu du mandat qui lui a été confié par l'Université, le Comité d'éthique de la recherche avec des êtres humains a analysé et approuvé pour certification éthique le protocole de recherche suivant :

Titre : Perception du livre numérique auprès de ses non-publics au Québec

Chercheur(s) : Marie Labrousse
Département d'études en loisir, culture et tourisme

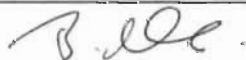
Organisme(s) :

N° DU CERTIFICAT : CER-16-224-07.12

PÉRIODE DE VALIDITÉ : Du 01 juin 2017 au 01 juin 2018

En acceptant le certificat éthique, le chercheur s'engage à :

- Aviser le CER par écrit des changements apportés à son protocole de recherche avant leur entrée en vigueur;
- Procéder au renouvellement annuel du certificat tant et aussi longtemps que la recherche ne sera pas terminée;
- Aviser par écrit le CER de l'abandon ou de l'interruption prématurée de la recherche;
- Faire parvenir par écrit au CER un rapport final dans le mois suivant la fin de la recherche.


Bruce Maxwell

Président du comité


Fanny Longpré

Secrétaire du comité

Décanat de la recherche et de la création

Date d'émission : 24 mai 2017



CERTIFICAT D'ÉTHIQUE DE LA RECHERCHE AVEC DES ÊTRES HUMAINS

En vertu du mandat qui lui a été confié par l'Université, le Comité d'éthique de la recherche avec des êtres humains a analysé et approuvé pour certification éthique le protocole de recherche suivant :

Titre : Perception du livre numérique auprès de ses non-publics au Québec

Chercheur(s) : Marie Labrousse
Département d'études en loisir, culture et tourisme

Organisme(s) : Aucun financement

N° DU CERTIFICAT : CER-16-224-07.12

PÉRIODE DE VALIDITÉ : Du 01 juin 2018 au 01 juin 2019

En acceptant le certificat éthique, le chercheur s'engage à :

- Aviser le CER par écrit des changements apportés à son protocole de recherche avant leur entrée en vigueur;
- Procéder au renouvellement annuel du certificat tant et aussi longtemps que la recherche ne sera pas terminée;
- Aviser par écrit le CER de l'abandon ou de l'interruption prématurée de la recherche;
- Faire parvenir par écrit au CER un rapport final dans le mois suivant la fin de la recherche.

Bruce Maxwell
Président du comité

Fanny Longpré
Secrétaire du comité

Décanat de la recherche et de la création

Date d'émission : 29 mai 2018



CERTIFICAT D'ÉTHIQUE DE LA RECHERCHE AVEC DES ÊTRES HUMAINS

En vertu du mandat qui lui a été confié par l'Université, le Comité d'éthique de la recherche avec des êtres humains a analysé et approuvé pour certification éthique le protocole de recherche suivant :

Titre : Perception du livre numérique auprès de ses non-publics au Québec

Chercheur(s) : Marie Labrousse
Département d'études en loisir, culture et tourisme

Organisme(s) : Aucun financement

N° DU CERTIFICAT : CER-16-224-07.12

PÉRIODE DE VALIDITÉ : Du 01 juin 2019 au 01 juin 2020

En acceptant le certificat éthique, le chercheur s'engage à :

- Aviser le CER par écrit des changements apportés à son protocole de recherche avant leur entrée en vigueur;
- Procéder au renouvellement annuel du certificat tant et aussi longtemps que la recherche ne sera pas terminée;
- Aviser par écrit le CER de l'abandon ou de l'interruption prématurée de la recherche;
- Faire parvenir par écrit au CER un rapport final dans le mois suivant la fin de la recherche.

Bruce Maxwell
Président du comité

Fanny Longpré
Secrétaire du comité

Décanat de la recherche et de la création

Date d'émission : 30 mai 2019